







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

†

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPTON
AND
WALTER

R. 282

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E S E P T I È M E.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

O E U V R E S

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

TOME SEPTIEME

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME

1783

THEATRE.

Théâtre. Tome VII.

† A

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Représentée, pour la première fois, au
mois d'auguste 1725.

A 2

A M A D A M E
L A M A R Q U I S E
D E P R I E.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrete ;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles ;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
D E P R I E, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ferait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse ?

P E R S O N N A G E S.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, et non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour ;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts ; et dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours :
Ridicule une fois, on vous le croit toujours :

A 4

L'impression demeure. En vain croissant en âge,
 On change de conduite, on prend un air plus sage.
 On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
 On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;
 Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
 Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
 Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
 Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

D A M I S.

Je ne fais où peut tendre un si long préambule.

E U P H E M I E.

Je vois qu'il vous paraît injuste et ridicule.
 Vous méprisez des soins pour vous bien importants ;
 Vous m'en croirez un jour ; il n'en fera plus temps.
 Vous êtes indiscret : ma trop longue indulgence
 Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
 Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
 Vous avez des talens, de l'esprit et du cœur ;
 Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
 Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
 Qu'on cite nos défauts en toute occasion ,
 Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
 Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
 N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
 Ce n'est pas en ce lieu, que la société
 Permet ces entretiens remplis de liberté :
 Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
 Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.

Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
 Mais lorsqu'on y demeure , il faut s'y conformer.
 Pour les femmes surtout plein d'un égard extrême,
 Parlez-en rarement , encor moins de vous-même.
 Paraissez ignorer ce qu'on fait , ce qu'on dit ;
 Cachez vos sentimens , et même votre esprit ;
 Surtout de vos secrets soyez toujours le maître :
 Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;
 Qui dit le sien , mon fils , passe ici pour un sot :
 Qu'avez-vous à répondre à cela ?

D A M I S.

Pas le mot.

Je suis de votre avis : je hais le caractère
 De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire ;
 Ce n'est pas là mon vice , et loin d'être entiché
 Du défaut qui par vous m'est ici reproché ,
 Je vous avoue enfin , Madame , en confidence ,
 Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le silence
 Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
 Mais souvent dans la vie il faut diffimuler.
 Je suis amant aimé d'une veuve adorable ,
 Jeune , charmante , riche , aussi sage qu'aimable ;
 C'est Hortense. A ce nom , jugez de mon bonheur ,
 Jugez , s'il était su , de la vive douleur
 De tous nos courtifans qui soupirent pour elle.
 Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
 L'amour depuis deux jours a ferré ce lien ,
 Depuis deux jours entiers ; et vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,

On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.

Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content ;

Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confiance

Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh, eh... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des appas ; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le fais.

EUPHEMIE.

D'elle seule elle reçoit des lois,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

D A M I S.

Je fais mieux ; je fais plaire.

E U P H E M I E.

C'est bien dit ; mais , Damis , elle fuit les éclats ,
 Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
 Elle peut , comme une autre , avoir quelque faiblesse ;
 Mais jusque dans ses goûts elle a de la sagesse ,
 Craint surtout de se voir en spectacle à la cour ,
 Et d'être le sujet de l'histoire du jour.
 Le secret , le mystère est tout ce qui la flatte.

D A M I S.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

E U P H E M I E.

Mais près d'elle , en un mot , quel sort vous a produit ?
 Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit ;
 Elle fuit avec soin , en personne prudente ,
 De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

D A M I S.

Ma foi , chez elle encor je ne suis point reçu ;
 Je l'ai long-temps lorgnée , et grâce au ciel , j'ai plu.
 D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
 Bientôt elle les lut , et daigne enfin m'écrire.
 Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir ,
 Et je dois , en un mot , l'entretenir ce soir.

E U P H E M I E.

Eh bien , je veux aussi l'aller trouver moi-même.
 La mère d'un amant qui nous plaît , qui nous aime ,

Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
 De vous adroitement je veux l'entretenir,
 Et disposer son cœur à presser l'hymenée
 Qui fera le bonheur de votre destinée.
 Obtenez au plutôt et sa main et sa foi ;
 Je vous y fervirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

D A M I S.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
 Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
 A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

E U P H E M I E.

Soyez heureux, mon fils ; c'est tout ce que je veux.

S C E N E I I.

D A M I S *seul.*

MA mère n'a point tort ; je fais bien qu'en ce monde
 Il faut pour réussir une adresse profonde.
 Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
 Avec toute la cour je vais diffimuler.
 Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
 De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
 Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
 Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
 Je hais la vanité, mais ce n'est point un vice
 De savoir se connaître et se rendre justice.
 On n'est pas sans esprit, on plaît ; on a, je croi,
 Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.

Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre ;
 On danse, on chante, on boit, on fait parler et feindre. (a)
 Colonel à treize ans, je pense avec raison
 Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
 Heureux en ce moment, heureux en espérance,
 Je garderai Julie, et vais avoir Hortense.
 Possesseur une fois de toutes ses beautés,
 Je lui ferai par jour vingt infidélités ;
 Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
 Sans être soupçonné, sans paraître volage ;
 Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
 J'aurai toute la cour, sans qu'on en sache rien. (b)

S C E N E I I I.

D A M I S, T R A S I M O N.

D A M I S.

HÉ, bonjour, Commandeur.

T R A S I M O N.

Aye ! ouf ! on m'estropie....

D A M I S.

Embrassons-nous encor, Commandeur, je te prie.

T R A S I M O N.

Souffrez....

D A M I S.

Que je t'étouffe une troisième fois.

T R A S I M O N.

Mais quoi ?

D A M I S.

Déride un peu ce renfrogné minois ;
Réjouis-toi , je suis le plus heureux des hommes.

T R A S I M O N.

Je venais pour vous dire. . .

D A M I S.

Oh ! parbleu , tu m'affommes ,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

T R A S I M O N.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

D A M I S.

Eh , eh , pas si fâcheuse.

T R A S I M O N.

Erminie et Valère

Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié. . .

D A M I S.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
Horace est un vieux fou , plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil , pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour , important à la ville ,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie , on fait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.

Qu'elle est aigre Erminie, et qu'elle est tracassière !
 Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
 Tu le connais un peu ; parle : As-tu jamais vu
 Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ? . . .
 A propos, on m'a dit hier en confidence
 Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
 Est reçu chez Clarice avec quelque faveur ;
 Que la grosse Comtesse en crève de douleur.
 Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse ?

T R A S I M O N.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

D A M I S.

Je ne suis pas de même ; et le sexe, ma foi,
 A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
 Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
 Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

T R A S I M O N.

Puis-je vous y servir ?

D A M I S.

Toi ? point du tout.

T R A S I M O N.

Eh bien,

Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

D A M I S.

Le droit de l'amitié. . .

T R A S I M O N.

C'est cette amitié même
 Qui me fait éviter avec un soin extrême

Le fardeau d'un secret au hasard confié,
 Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié ;
 Dont tout autre que moi ferait dépositaire ;
 Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
 Et qui peut nous combler de honte et de dépit ;
 Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

D A M I S.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
 Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
 Le billet qu'aujourd'hui...

T R A S I M O N.

Par quel empressement...

D A M I S.

Ah ! tu le trouveras écrit bien tendrement.

T R A S I M O N.

Puisque vous le voulez enfin...

D A M I S.

C'est l'amour même,

Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
 La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
 Mais d'un prix... eh ! morbleu, je crois l'avoir perdu.
 Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie !

SCENE

S C E N E I V.

DAMIS , TRASIMON , plusieurs laquais.

U N L A Q U A I S.

MONSEIGNEUR ?

D A M I S.

Remontez vite à la galerie ;

Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin :

Allez chez ce vieux duc. . . ah ! je le trouve enfin ;

Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

(à ses gens.)

Laissez-nous. Commandeur , écoute , je te prie.

S C E N E V.

DAMIS , TRASIMON , CLITANDRE ,
PASQUIN.

CLITANDRE à Pasquin , tenant un billet à la main.

OUI , tout le long du jour demeure en ce jardin ,
Observe tout , vois tout , redis-moi tout , Pasquin ,
Rends-moi compte , en un mot , de tous les pas d'Hortense.
Ah ! je faurai. . .

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

D A M I S.

V O I C I le Marquis qui s'avance.

Bonjour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

; Bonjour.

D A M I S.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ?

Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui ?

Tout le monde m'aborde avec un air si morne,

Que je crois...

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

D A M I S.

Que marmottes-tu là ?

CLITANDRE, *bas.*

Que je suis malheureux !

D A M I S.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,

Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortense... Ah la cruelle !

D A M I S à *Clitandre*.

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

C L I T A N D R E.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux !

D A M I S.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,

Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

(*il lit.*)

„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris ;

„ Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.

„ Eh, pourquoi ne vous point écrire

„ Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris ?

„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,

„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,

„ Craignant votre jeunesse, et se craignant lui-même,

„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.

„ Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,

„ Ne me la jamais reprocher !

„ Plus je vous montre ma tendresse,

„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

T R A S I M O N.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la dame,

Sans doute, et vous brûlez d'une discrète flamme.

C L I T A N D R E.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,

Reçoit de tels billets, et ne les montre pas !

D A M I S.

Vous trouvez donc la lettre. . . .

B 2

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.
Que vous feriez charmé si vous saviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confiance.

CLITANDRE.

Damis , nous nous aimons , mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non , je vous aime trop pour rien dissimuler.
Je vois que vous pensez , et la cour le publie ,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous , mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! crois.... jusqu'à présent la chose allait fort bien ;
Nous nous étions aimés , quittés , repris encore :
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non , tout cela s'ignore.

D A M I S.

Tu crois qu'à cet oïson je suis fort attaché ,
Mais par ma foi j'en suis très-faiblement touché.

T R A S I M O N.

Ou fort ou faiblement , il ne m'importe guère.

D A M I S.

La Julie est aimable , il est vrai , mais légère ;
L'autre est ce qu'il me faut ; et c'est solidement (c)
Que je l'aime.

C L I T A N D R E.

Enfin donc cet objet si charmant....

D A M I S.

Vous m'y forcez : allons , il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait , mon cher ami Clitandre.
Çà , dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux ?
C'est Macé qui l'a peint ; c'est tout dire , et je pense
Que tu reconnâtras....

C L I T A N D R E.

Juste Ciel ! c'est Hortense.

D A M I S.

Pourquoi t'en étonner ?

T R A S I M O N.

Vous oubliez , Monsieur ,
Qu'Hortense est ma cousine , et chérit son honneur ;
Et qu'un pareil aveu...

D A M I S.

Vous nous la donnez bonne.
 J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
 Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
 Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
 Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
 Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
 Nous aurions trop à faire à la cour ; et ma foi,
 C'est assez que chacun réponde ici pour foi.

T R A S I M O N.

Mais Hortense, Monsieur....

D A M I S.

Eh bien, oui, je l'adore ;
 Elle n'aime que moi, je vous le dis encore ;
 Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

C L I T A N D R E, *à part.*

Ah ! plus cruellement pouvait-on m'outrager ?

D A M I S.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrètes :
 Et vous n'en ferez pas, tout cousin que vous êtes.

T R A S I M O N.

Adieu, Monsieur Damis ; on peut vous faire voir
 Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

S C E N E V I I.

D A M I S , C L I T A N D R E .

D A M I S .

Q U E je hais ce censeur , et son air pédantesque ,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !
Qu'il est sec ! qu'il est brut ! et qu'il est ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux ?

C L I T A N D R E à , *part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître !
Qu'il faut diffimuler !

D A M I S .

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans ;
Mais tu fais que la chasse hier dura long-temps :
A tout moment on tombe , on se heurte , on s'accroche ;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'est rompue , un brillant a fauté.
Parbleu , puisque demain tu t'en vas à la ville ,
Passe chez la Frénaye ; il est cher , mais habile ;
Choisis comme pour toi l'un de ses diamans.
Je lui dois , entre nous , plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à personne.

C L I T A N D R E , à *part.*

Où suis-je !

D A M I S.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne :
Sois secret.

C L I T A N D R E, *à part.*

Se peut-il ! ...

D A M I S, *revenant.*

J'ai aimé un ami prudent ;
Va, de tous mes secrets tu feras confident.
Eh, peut-on posséder ce que le cœur désire,
Être heureux, et n'avoir personne à qui le dire ?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance ;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un seul billet doux.

C L I T A N D R E.

Eh bien ?

D A M I S.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

C L I T A N D R E, *à part.*

Ah ! je frémis.

D A M I S.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

C L I T A N D R E.

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

D A M I S.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

C L I T A N D R E.

C L I T A N D R E.

Hortense doit vous voir ?

D A M I S.

Oui, mon cher, sur la brune :

Mais le soleil qui baisse amène ces momens,

Ces momens fortunés, désirés si long-temps.

Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,

De deux livres de poudre orner ma chevelure,

De cent parfums exquis mêler la douce odeur ;

Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,

Je reviendrai soudain finir notre aventure.

Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.

Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,

Je te donne le soin d'écartier les jaloux.

S C E N E V I I I.

C L I T A N D R E *seul.*

AI-JE assez retenu mon trouble et ma colère ?

Hélas ! après un an de mon amour sincère,

Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait ;

Las de me résister, son cœur s'amollissait.

Damis en un moment la voit, l'aime, et fait plaire :

Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.

On le prévient ! On donne à ce jeune éventé

Ce portrait que ma flamme avait tant mérité !

Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie

Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :

Théâtre. Tome VII.

† C

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
 Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
 De cet écervelé la voilà donc coiffée !
 Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
 Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

S C E N E I X.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENFIN, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime ;

Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.

L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
 Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
 Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
 Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture ;
 C'est pour mieux triompher. Hortense ! eh ! qui l'eût cru
 Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE , *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment ? tu prétends , traître ,
Qu'un jeune fat...

P A S Q U I N.

Aye ! ouf ! il est vrai que peut-être...
Eh , ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous , c'est un vrai freluquet.

C L I T A N D R E.

Tout freluquet qu'il est , c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin , pendant le bal que l'on donne ce soir ,
Hortense et mon rival doivent ici se voir.
Console-moi , fers-moi , rompons cette partie.

P A S Q U I N.

Mais , Monsieur...

C L I T A N D R E.

Ton esprit est rempli d'industrie.
Tout est à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins ;
Tandis qu'il va parer sa petite personne ,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puisqu'il est indiscret , il en faut profiter ;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

P A S Q U I N.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?
J'arrêterais , Monsieur , le cours d'une rivière ,
Un cerf dans une plaine , un oiseau dans les airs ,
Un poète entêté qui récité ses vers ,

Une plaideuse en feu qui crie à l'injustice,
 Un manceau tonfuré qui court un bénéfice,
 La tempête, le vent, le tonnerre et ses coups,
 Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagème.
 Hortense ni Damis ne m'ont jamais vu ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
 Est un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, je le fais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, bourreau.

P A S Q U I N.

Prêtez vite et portrait et lettre.

Donnez.

C L I T A N D R E.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié ? ...

P A S Q U I N.

Voilà bien des façons :

Le scrupule est plaifant. Donnez-moi ces chiffons.

C L I T A N D R E.

Mais...

P A S Q U I N.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

C L I T A N D R E.

Tu veux...

P A S Q U I N.

Eh ! dénichéz. Voici madame Hortense.

S C E N E X.

H O R T E N S E , N E R I N E.

H O R T E N S E.

NERINE, j'en conviens, Clitandre est vertueux ;
Je connais la constance et l'ardeur de ses feux ;
Il est sage, discret, honnête homme, sincère ;
Je le dois estimer ; mais Damis fait me plaire.
Je sens trop, aux transports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.

C 3

C'est par les agrémens que l'on touche une femme ;
 Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame ,
 Nérine , il en est cent qu'il féduit par les yeux.
 J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

NÉRINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur si fière ?

HORTENSE.

Non , je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous , vous avez du dépit ?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
 Sa mère , ce jour même , a fu , par sa visite ,
 De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
 Je vois bien qu'elle veut avancer le moment ,
 Où je dois pour époux accepter mon amant :
 Mais je veux en secret lui parler à lui-même ,
 Sonder ses sentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime , je le crois , je le fais. Mais je veux
 Mille fois de sa bouche entendre ses aveux ,
 Voir s'il est en effet si digne de me plaire ,
 Connaître son esprit , son cœur , son caractère ;
 Ne point céder , Nérine , à ma prévention ,
 Et juger , si je puis , de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vite la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Depêchez-moi, j'ai hâte ; et de sa part ce soir
J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

Ciel ! quelle perfidie !

J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus , il vous supplie
De finir la lorgnade , et chercher aujourd'hui ,
Avec vos airs pincés , d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE , NERINE , DAMIS , PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage,
(il court à Damis , et le tire à part.)

Vous voyez , Monseigneur , un des grifons secrets ,
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

DAMIS.

Lifons.

(il lit.)

Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer.
„ Je fens à vos vertus ce que je dois d'estime ; ...
„ Mais je ne saurais vous aimer. „

Est-il un trait plus noir et plus abominable ?
 Je ne me croyais pas à ce point estimable.
 Je veux que tout ceci soit public à la cour,
 Et j'en informerai le monde dès ce jour.
 La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

H O R T E N S E , à l'autre bout du théâtre.

A-t-il pu jusque-là pouffer son infamie ?

D A M I S.

Tenez ; c'est-là le cas qu'on fait de tels écrits.

(il déchire le billet.)

P A S Q U I N allant à Hortense.

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris.
 Madame, vous voyez de quel air il déchire
 Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

H O R T E N S E.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périsse à jamais
 Ce malheureux crayon de mes faibles traits !

(elle jette son portrait.)

P A S Q U I N , revenant à Damis.

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
 Votre portrait , Monsieur.

D A M I S.

Il est quelques maîtresses
 Par qui l'original est un peu mieux reçu.

H O R T E N S E.

Nérine , quel amour mon cœur avait conçu !

(à Pasquin.)

Prends ma bourse. Dis-moi, pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

P A S Q U I N.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également :
Mais surtout à la jeune, à la belle Julie.

D A M I S, s'étant avancé vers Pasquin.

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

P A S Q U I N.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence ;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense ;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trafimon son cousin.

D A M I S.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

H O R T E N S E.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

D A M I S.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

P A S Q U I N à Hortense.

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi ?

(à *Damis.*)

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi ?
Le ciel vous tienne en paix.

S C E N E X I I I.

H O R T E N S E , D A M I S , N E R I N E.

H O R T E N S E , *revenant.*

D'où vient que je demeure ?

D A M I S.

Je devrais être au bal , et danser à cette heure.

H O R T E N S E.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

D A M I S.

Elle me lorgne encore , ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

H O R T E N S E.

Il faut que je le fuie.

D A M I S.

Fuir , et me regarder ! ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

H O R T E N S E.

Laissez-moi m'efforcer , cruel , à vous haïr.

D A M I S.

Ah ! l'effort n'est pas grand , grâce à vos caprices.

H O R T E N S E.

Je le veux , je le dois , grâce à vos injustices.

D A M I S.

Ainsi , du rendez-vous prompts à nous en aller ,
 Nous n'étions donc venus que pour nous quereller ?

H O R T E N S E.

Que ce discours , ô Ciel ! est plein de perfidie ,
 Alors que l'on m'outrage , et qu'on aime Julie !

D A M I S.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

H O R T E N S E.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

D A M I S.

Moi , je vous ai rendu votre portrait , cruelle ?

H O R T E N S E.

Moi , j'aurais pu jamais vous écrire , infidelle ,
 Un billet , un seul mot , qui ne fût point d'amour ?

D A M I S.

Je consens de quitter le roi , toute la cour ,
 La faveur où je suis , les postes que j'espère ,
 N'être jamais de rien , cesser par-tout de plaire ,
 S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
 Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

H O R T E N S E.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
 De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
 S'il a reçu de moi ce billet prétendu.

Mais voilà le portrait , ingrat , qui m'est rendu ;

Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre ,
Le voilà : pouvez-vous....

D A M I S.

Ah ! j'aperçois Clitandre.

S C E N E X I V.

HORTENSE , DAMIS , CLITANDRE ,
NERINE , PASQUIN.

D A M I S.

V I E N S çà , Marquis , viens çà . Pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame , il peut d'un mot débrouiller tout ceci .

H O R T E N S E .

Quoi ! Clitandre faurait....

D A M I S .

Ne craignez rien , Madame ,
C'est un ami prudent , à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident , qu'il soit le vôtre aussi .
Il faut...

H O R T E N S E .

Sortons , Nérine : ô Ciel ! quel étourdi !

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, je ressens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle . . . il faut que je la fuive.
Attends-moi.

(à Hortense.)

Demeurez. Ah! je suivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE suis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle,
Ils se devraient haïr tous deux assurément;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et son amant la fuit.

C L I T A N D R E.

Damis en vain lui parle ; on détourne la tête.

P A S Q U I N.

Il est vrai ; mais Damis de temps en temps l'arrête.

C L I T A N D R E.

Il se met à genoux , il reçoit des mépris.

P A S Q U I N.

Ah ! vous êtes perdu , l'on regarde Damis.

C L I T A N D R E.

Hortense entre chez elle enfin , et le renvoie.

Je sens des mouvemens de chagrin et de joie ,

D'espérance et de crainte et ne puis deviner

Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

S C E N E X V I I.

C L I T A N D R E , D A M I S , P A S Q U I N.

D A M I S.

AH ! Marquis , cher Marquis , parle ; d'où vient
qu'Hortense

M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence ;

D'où vient que son portrait , que je fie à ta foi ,

Se trouve entre ses mains ? Parle , réponds , dis-moi.

C L I T A N D R E.

Vous m'embarrassez fort.

D A M I S à *Pasquin*.

Et vous , Monsieur le traître ,

Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN à *Clitandre*.

Monfieur, protégez-nous.

CLITANDRE à *Damis*.

Eh, Monfieur. . .

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Épargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.

Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah ! Monfieur, cette affaire est embrouillée en diable ;

Mais je vous apprendrai de furprenans secrets,

Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monfieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.

(à *Clitandre*.)

Ah, Monfieur, que dirai-je ? Hélas ! je suis à bout.

Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCENE

S C E N E X V I I I.

HORTENSE, *un masque à la main et en domino*,
 TRASIMON, NERINE.

T R A S I M O N.

OUI, croyez, ma cousine, et faites votre compte,
 Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
 Comment ? montrer par-tout, et lettres et portrait ?
 En public, à moi-même ? Après un pareil trait,
 Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

H O R T E N S E à Nérine.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
 Qu'il en soit amoureux ?

T R A S I M O N.

Il importe fort peu :

Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu ;
 Et je fais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

H O R T E N S E à Nérine.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
 Qu'en penfes-tu ? dis-moi.

N E R I N E.

Mais l'on peut aujourd'hui
 Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

H O R T E N S E.

Son indiscretion, Nérine, fut extrême ;
 Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.

Théâtre. Tome VII.

† D

Tout à l'heure , en pleurant , il jurait devant toi
 Qu'il m'aimerait toujours , et fans parler de moi ;
 Qu'il voulait m'adorer , et qu'il faurait se taire.

T R A S I M O N .

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

H O R T E N S E .

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
 Nérine , il est au bal ; il faut l'aller trouver.
 Déguise-toi , dis-lui qu'avec impatience
 Julie ici l'attend dans l'ombre et le silence.
 L'artifice est permis sous ce masque trompeur ,
 Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
 Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle ;
 Je faurai ce qu'il pense , et de moi-même , et d'elle :
 C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

(à *Trasimon.*)

Ne vous écartez point , restez près de ce bois ;
 Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
 L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
 Je vous appellerai quand il en fera temps.

S C E N E X I X .

HORTENSE *seule en domino , et son masque
 à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
 Sachons , sous cet habit , à ses yeux travestie ,
 Sous ce masque , et surtout sous ce nom de Julie ,

Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner sa grâce.
Mais déjà je le vois.

S C E N E X X.

HORTENSE, *en domino et masquée*, DAMIS.

DAMIS, *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France ;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienfiance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi !

DAMIS.

Ah ! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débiter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter !
Quels plaisirs, quelle file !

HORTENSE, *à part.*

Ah ! la tête légère !

D 2

D A M I S.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
 Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
 Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
 Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable ;
 Non, ne me cachez point ce visage adorable,
 Ce front, ces doux regards, cet aimable fouris,
 Qui de mon tendre amour font la cause et le prix.
 Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

H O R T E N S E.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
 Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
 Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
 Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
 Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
 Que par trente grifons tous ses pas soient comptés,
 Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
 Qu'il me fasse surtout de brillans sacrifices ;
 Sans cela, je ne puis accepter ses services :
 Un amant moins couru ne me saurait flatter.

D A M I S.

Oh ! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter :
 J'ai fait en peu de temps d'assez belles conquêtes ;
 Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
 Et nous sommes couru de plus d'une beauté,
 Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
 Nous en citerions bien qui font les difficiles,
 Et qui sont avec nous passablement faciles.

H O R T E N S E.

Mais encore ?

D A M I S.

Eh ! . . . ma foi , vous n'avez qu'à parler ,
Et je suis prêt , Julie , à vous tout immoler .
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle et la vive Erminie ,
Clarice , Eglé , Doris ? . . .

H O R T E N S E.

Quelle offrande est-ce là ?

On m'offre tous les jours ces sacrifices-là .
Ces dames , entre nous , sont trop souvent quittées .
Nommez-moi des beautés qui soient plus respectées ,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir .
Ah ! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible ,
Aux manéges de cour toujours inaccessible ,
De qui la bienséance accompagnât les pas ,
Qui sage en sa conduite évitât les éclats ,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse . . .

D A M I S , *s'assessant auprès d'Hortense.*

Ecoutez . Entre nous , j'ai certaine maîtresse ,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret .

H O R T E N S E.

Point, point.

D A M I S.

Si je n'avais quelque peu de prudence ,
Si je voulais parler , je nommerais Hortense .

Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
 Je n'aime point Hortense alors que je vous voi ;
 Elle n'est près de vous ni touchante , ni belle ;
 De plus , certain abbé fréquente trop chez elle ;
 Et de nuit , entre nous , Trasimon son cousin
 Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

H O R T E N S E .

A l'indiscrétion joindre la calomnie !

(à part.)

(haut.)

Contraignons-nous encore. Ecoutez , je vous prie ;
 Comment avec Hortense êtes-vous , s'il vous plaît ?

D A M I S .

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

H O R T E N S E , à part.

Peut-on plus loin pousser l'audace et l'imposture !

D A M I S .

Non , je ne vous ments point ; c'est la vérité pure.

H O R T E N S E , à part.

Le traître !

D A M I S .

Eh , sur cela quel est votre fouci ?

Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?

Daignez , daignez plutôt. . . .

H O R T E N S E .

Non , je ne saurais croire

Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

D A M I S .

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

H O R T E N S E.

Je n'en crois rien du tout.

D A M I S.

Vous m'outrerez de dépit.

H O R T E N S E.

Je veux voir par mes yeux.

D A M I S.

C'est trop me faire injure.

(il lui donne la lettre.)

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

H O R T E N S E , *se démasquant.*

Oui , je la connais , traître , et je connais ton cœur.

J'ai réparé ma faute , enfin ; et mon bonheur

M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre

Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.

Il est temps ; Trasimon , Clitandre , montrez-vous.

*S C E N E X X I et dernière.*H O R T E N S E , D A M I S , T R A S I M O N ,
C L I T A N D R E.H O R T E N S E à *Clitandre.***S**i je ne vous suis point un objet de courroux ,

Si vous m'aimez encore , à vos lois asservie ,

Je vous offre ma main , ma fortune et ma vie.

C L I T A N D R E.

Ah ! Madame , à vos pieds un malheureux amant

Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON à *Damis*.

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, mons *Damis*, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de diffimuler.

DAMIS.

Juste Ciel! désormais à qui peut-on parler?

FIN.

VARIANTES

V A R I A N T E S

D E L' I N D I S C R E T.

(a) P R E M I E R E S é d i t i o n s.

Je suis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, et plus vive, et plus belle.
Je ne suis pas trop vain; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je suis jeune, assez beau, vif, galant, fait à peindre;
Je fais plaire au beau sexe, et surtout je fais feindre.

(b) *Ibidem.*

Avec cet air aisé que j'attrape si bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah! que je vais tenir une table excellente!
Hortense a bien, je crois, cent mille francs de rente:
J'en aurai tout autant; mais d'un bien clair et net:
Que je vais désormais couper au lansquenet!

(c) *Ibid.*

C L I T A N D R E.

Il est vrai qu'on le dit.

D A M I S.

On a quelque raison;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une seule maîtresse;
J'aurais trop à rougir de pareille faiblesse.
A Julie en public je parais attaché,
Mais, par ma foi, j'en suis très-faiblement touché.

T R A S I M O N.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

D A M I S.

La Julie est coquette, et paraît bien légère;
L'autre est très-différente, et c'est solidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes.

Théâtre. Tome VII.

† E

V A R I A N T E S

D E L L A V O L U N T A

Je suis dans une cour de ma vie nouvelle
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions

Je suis dans une cour de ma vie nouvelle
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions

C E L I T A N D E

Il est vrai qu'on se dit
D A M I S
On a quelque raison
Mais vous suez de tout méchant opinion
Et je me contiens d'une seule main
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions

D A M I S

La suite est copieuse et parait bien légère
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions
Et j'ai vu de près les passions

P R E F A C E

L' E N F A N T

P R O D I G U E ,

C O M E D I E .

Représentée , pour la première fois , le
10 octobre 1736.

L'ÉNFANT

PAR ODILE GUR

COMÉDIE

Représentée pour la première fois le

10 octobre 1786.

10

P R E F A C E

DE L'ÉDITEUR DE L'ÉDITION DE 1738.

IL est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées ; mais elle est véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le style de la *Henriade* et d'*Alzire* soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété ; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation

des mœurs , cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie , de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde , une fille occupée de sa passion pleure , le fils se moque des deux , et quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une dame très-respectable (1) étant un jour au chevet d'une de ses filles (2) qui était en danger de mort , entourée de toute sa famille , s'écriait en fondant en larmes : *Mon Dieu , rendez-la moi , et prenez tous mes autres enfans !* Un homme qui avait épousé

(1) La première maréchale de Noailles.

(2) Madame de Gondrin , depuis comtesse de Toulouse.

une autre de ses filles (3) s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner

(3) Le duc de la Vallière.

ici quelle est cette forte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercur*e pris pour *Sosie*, le chevalier *Ménechme* pris pour son frère, *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géron*te, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il se méprend;

et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchant de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. *Trissotin* et *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*; mais ce n'est pas de son hypocrisie,

c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint ; et l'hypocrisie une fois reconnue , on ne rit plus , on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens , à ce qui excite la gaieté , la curiosité , l'intérêt , l'émotion , les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts , puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner ; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition ; et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine , à la fin on s'en serait rebuté ; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse , on serait affadi.

O imitatores , servum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *Quinault*, les *Lulli*, les *le Brun*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

P E R S O N N A G E S.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second
fils d'*Euphémon*.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon*.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, suivante de *Lise*.

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La scène est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

MON triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, mons ton fils, le sieur de Fierenfat
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc ?

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah ! je suis fait ainsi.

J'aime le vrai , je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire , à gourmander mon gendre ,
A bien mater cette fatuité ,
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait , beau-père , en père sage ,
Quand son aîné , ce joueur , ce volage ,
Ce débauché , ce fou partit d'ici ,
De donner tout à ce sot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre espérance ,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville : oui , c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président ,
Il fut , ma foi , gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi ,
Qui , comme on fait , en ai bien plus que toi.
Il est . . .

EUPHEMON.

Eh mais , quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours . . .

RONDON.

Va , va , laisse , qu'importe ?

Tous ces défauts, vois-tu, font comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare ; et tout avare est sage.
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Life est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préfens, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coffu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Life à d'autres pense.

E U P H E M O N.

Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une ame intéressée.

R O N D O N.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami , je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades ,
De vos regrets , de vos plaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi ,
Ce bel aîné dans le vice enhardi ,
Venant gâter les douceurs que j'apprête ,
Dans cet hymen paraîsse en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne , sans façon ,
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte , et qu'il m'enlève Life ?
Life autrefois à cet aîné promise ;
Ma Life qui. . . .

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement !

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

EUPHEMON.

Non. . . tout est à son frère.

RONDON.

R O N D O N.

Ah ! sans cela point de Life pour lui.

E U P H E M O N.

Il aura Life et mes biens aujourd'hui ;

Et son aîné n'aura pour tout partage

Que le courroux d'un père qu'il outrage :

Il le mérite , il fut dénaturé.

R O N D O N.

Ah ! vous l'aviez trop long-temps enduré.

L'autre du moins agit avec prudence ;

Mais cet aîné ! quel trait d'extravagance !

Le libertin , mon Dieu , que c'était-là !

Te souvient-il , vieux beau-père , ah , ah , ah ,

Qu'il te vola , ce tour est bagatelle ,

Chevaux , habits , linge , meubles , vaisselle ,

Pour équiper la petite Jourdain ,

Qui le quitta le lendemain matin ?

J'en ai bien ri , je l'avoue.

E U P H E M O N.

Ah ! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

R O N D O N.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?

Eh , eh !

E U P H E M O N.

Cessez.

R O N D O N.

Te souvient-il encor ,

Théâtre. Tome VII. † F

Quand l'étourdi dut, en face d'Eglise,
 Se fiancer à ma petite Life,
 Dans quel endroit on le trouva caché ?
 Comment, pour qui ? . . . Peste, quel débauché !

E U P H E M O N.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
 De sa conduite impressions trop noires ;
 Ne suis-je pas assez infortuné ?
 Je suis sorti des lieux où je suis né,
 Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
 Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
 Votre commerce ici vous a conduit ;
 Mon amitié, ma douleur vous y suit.
 Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
 La vérité ; mais la vérité blesse.

R O N D O N.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
 Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
 En connaissant le fougueux caractère
 De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

E U P H E M O N.

Encor !

R O N D O N.

Pardon ; mais vous deviez . . .

E U P H E M O N.

Je dois
 Oublier tout pour notre nouveau choix,

Pour mon cadet et pour son mariage.

Çà pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

R O N D O N.

Affurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême ;
Et quand je dis : Allons , je veux qu'on aime ,
Son cœur docile , et que j'ai su tourner ,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune ame.

E U P H E M O N.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; et je me trompe fort ,
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice :
Je fais quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre , il saigne plus d'un jour.

R O N D O N.

Vous radotez.

E U P H E M O N.

Quoi que vous puissiez dire ,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

R O N D O N.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon homme ! allez , ne craignez rien :
Car à ma fille , après ce beau ménage ,
J'ai défendu de l'aimer davantage.

F 2

Ayez le cœur sur cela réjoui ;
 Quand j'ai dit non , personne ne dit oui.
 Voyez plutôt.

S C E N E I I.

EUPHEMON , RONDON , LISE , MARTHE.

R O N D O N .

APPROCHEZ , venez , Lise ;
 Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
 Que je te donne un mari jeune ou vieux ,
 Ou laid ou beau , triste ou gai , riche ou gueux ,
 Ne fens-tu pas des désirs de lui plaire ,
 Du goût pour lui , de l'amour ?

L I S E .

Non , mon père.

R O N D O N .

Comment , coquine ?

E U P H E M O N .

Ah , ah , notre féal ,
 Votre pouvoir va , ce semble , un peu mal :
 Qu'est devenu ce despotique empire ?

R O N D O N .

Comment , après tout ce que j'ai pu dire ,
 Tu n'aurais pas un peu de passion
 Pour ton futur époux ?

L I S E.

Mon père, non.

R O N D O N.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige

A lui donner tout ton cœur ?

L I S E.

Non, vous dis-je.

Je fais, mon père, à quoi ce nœud sacré

Oblige un cœur de vertu pénétré.

Je fais qu'il faut, aimable en sa sagesse,

De son époux mériter la tendresse,

Et réparer du moins par la bonté

Ce que le fort nous refuse en beauté,

Etre au-dehors discrète, raisonnable,

Dans sa maison, douce, égale, agréable :

Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;

Les sentimens ne se commandent point.

N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'esclavage.

De mon époux le reste est le partage :

Mais pour mon cœur, il le doit mériter.

Ce cœur au moins, difficile à dompter,

Ne peut aimer ni par ordre d'un père,

Ni par raison, ni par-devant notaire.

E U P H E M O N.

C'est, à mon gré, raisonner sensément ;

J'approuve fort ce juste sentiment.

C'est à mon fils à tâcher de se rendre

Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

R O N D O N.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
 Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
 Jamais fans vous ma fille bien apprise
 N'eût devant moi lâché cette sottise.

(à *Life.*)

Ecoute, toi : Je te baille un mari,
 Tant soit peu fat, et par trop renchéri ;
 Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
 Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
 De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
 Et d'obéir à tout ce que je veux.
 C'est-là ton lot ; et toi, notre beau-père,
 Allons signer chez notre gros notaire,
 Qui vous alonge en cent mots superflus
 Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
 Allons hâter son bavard griffonnage ;
 Lavons la tête à ce large visage ;
 Puis je reviens, après cet entretien,
 Gronder ton fils, ma fille et toi.

E U P H E M O N.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens et des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille , et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire ,
Sous cet air brusque , il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même au milieu de ses cris ,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne ,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers , il a grande raison ;
Mais lorsque ensuite il ordonne que j'aime ,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt un vieux soldat ,
Qui jure , boit , bat sa femme , et qui l'aime ,
Qu'un fat en robe , enivré de lui-même ,
Qui , d'un ton grave , et d'un air de pédant ,
Semble juger sa femme en lui parlant ;

Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
 Sous son rabat se rengorge et s'admire,
 Et, plus avare encor que suffisant,
 Vous fait l'amour en comptant son argent.

L I S E.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
 Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
 L'état forcé de cet hymen prochain.
 On ne fait pas comme on veut son destin :
 Et mes parens, ma fortune, mon âge,
 Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
 Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
 Le seul qui puisse être ici mon époux ;
 Il est le fils de l'ami de mon père,
 C'est un parti devenu nécessaire.
 Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
 Peut se donner au gré de ses desirs ?
 Il faut céder : le temps, la patience,
 Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
 Et je pourrai, soumise à mes liens,
 A ses défauts me prêter comme aux miens.

M A R T H E.

C'est bien parler, belle et discrète Life ;
 Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
 Si j'osais . . . mais vous m'avez ordonné
 De ne parler jamais de cet aîné.

L I S E.

Quoi ?

M A R T H E.

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse ;
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée
Dans les excès se plongeait égarée ;
Le malheureux, il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs ; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.

Théâtre. Tome VII.

† G

Dans ses liens qui fait se retenir
 Est honnête homme , ou va le devenir ;
 Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse ;
 Pour la débauche il quitta la tendresse.
 Ses faux amis , indigens scélérats ,
 Qui dans le piège avaient conduit ses pas ,
 Ayant mangé tout le bien de sa mère ,
 Ont, sous son nom , volé son triste père.
 Pour comble enfin , ces séducteurs cruels
 L'ont entraîné loin des bras paternels ,
 Loin de mes yeux qui , noyés dans les larmes ,
 Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
 Je ne prends plus nul intérêt à lui.

M A R T H E.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui :
 Il aura Life ; et certes c'est dommage ,
 Car l'autre avait un bien joli visage ,
 De blonds cheveux , la jambe faite au tour ,
 Danfait , chantait , était né pour l'amour.

L I S E.

Ah , que dis-tu !

M A R T H E.

Même dans ces mélanges
 D'égaremens , de sottises étranges ,
 On découvrirait aisément dans son cœur ,
 Sous ses défauts , un certain fonds d'honneur.

L I S E.

Il était né pour le bien , je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
 Mais il n'était , me semble , point flatteur ,
 Point médisant , point escroc , point menteur.

LISE.

Oui ; mais . . .

MARTHE.

Fuyons , car c'est monfieur fon frère.

LISE.

Il faut refter , c'est un mal néceffaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le président FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai , cette donation
 Doit augmenter la fatisfaction
 Que vous avez d'un fi beau mariage.
 Surcroît de biens est l'ame d'un ménage ;
 Fortune , honneurs et dignités , je croi ,
 Abondamment fe trouvent avec moi ;
 Et vous aurez dans Cognac , à la ronde ,
 L'honneur du pas fur les gens du beau monde.
 C'est un plaifir bien flatteur que cela :
 Vous entendrez murmurer , *la voilà*.
 En vérité , quand j'examine au large
 Mon rang , mon bien , tous les droits de ma charge ,
 Les agrémens que dans le monde j'ai ,

G 2

Les droits d'aînesse où je suis subrogé ,
Je vous en fais mon compliment , Madame.

M A R T H E.

Moi , je la plains : c'est une chose infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités , votre rang et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narcisse ,
Enflé d'orgueil , et pincé d'avarice ;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant ;
Etre en rabat un petit-maitre avare ,
C'est un excès de ridicule rare :
Un jeune fat passe encor ; mais , ma foi ,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

F I E R E N F A T.

Ce n'est pas vous probablement , ma mie ,
A qui mon père aujourd'hui me marie ,
C'est à Madame : ainsi donc , s'il vous plaît ,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(à Lise.)

Le silence est votre fait. . . . Vous , Madame ,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme ,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté ,
Qui , sous le nom d'une fille suivante ,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien ,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE à *Lise*.

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,

Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

MA foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur ?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père

J'allais porter notre papier timbré ,
 Quand nous l'avons ici près rencontré ,
 Entretien au pied de cette roche
 Un voyageur qui descendait du coche.

L I S E.

Un voyageur jeune ? . . .

R O N D O N.

Nenni vraiment ,
 Un béquillard , un vieux ridé sans dent.
 Nos deux barbons d'abord avec franchise
 L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise ;
 Leurs dos voûtés s'élevaient , s'abaissaient
 Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient ;
 Et sur leur nez leur prunelle éraillée
 Versait les pleurs dont elle était mouillée :
 Puis Euphémon , d'un air tout rechigné ,
 Dans son logis soudain s'est rencogné :
 Il dit qu'il sent une douleur infigne ,
 Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il figne ,
 Et qu'à personne il ne prétend parler.

F I E R E N F A T.

Ah ! je prétends moi l'aller consoler.
 Vous savez tous comme je le gouverne ;
 Et d'assez près la chose nous concerne :
 Je le connais , et dès qu'il me verra
 Contrat en main , d'abord il signera.
 Le temps est cher , mon nouveau droit d'aînesse
 Est un objet.

L I S E.

Non , Monsieur , rien ne presse.

R O N D O N.

Si fait , tout presse ; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

L I S E.

Comment ? moi ! ma faute ?

R O N D O N.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

L I S E.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

R O N D O N.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt ,
Malgré leurs dents , malgré vous , s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas , ces nocés , ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie et s'essaie ,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis , l'hymen et ses liens
Sont les plus grands , ou des maux , ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage ,
Quand le rapport des esprits et des cœurs ,
Des sentimens , des goûts et des humeurs ,
Serre ces nœuds tissus par la nature ,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement ,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison , vos gens , votre livrée ,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans , ces gages précieux ,
Nés de l'amour , en font de nouveaux nœuds.
Un tel hymen , une union si chère ,
Si l'on en voit , c'est le ciel sur la terre.

Mais tristement vendre par un contrat
 Sa liberté, son nom et son état,
 Aux volontés d'un maître despotique,
 Dont on devient le premier domestique;
 Se quereller ou s'éviter le jour,
 Sans joie à table, et la nuit sans amour,
 Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
 Y succomber, ou combattre sans cesse;
 Tromper son maître, ou vivre sans espoir
 Dans les langueurs d'un importun devoir;
 Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
 Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

M A R T H E.

En vérité, les filles, comme on dit,
 Ont un démon qui leur forme l'esprit:
 Que de lumière en une ame si neuve!
 La plus experte et la plus fine veuve,
 Qui sagement se console à Paris
 D'avoir porté le deuil de trois maris,
 N'en eût pas dit sur ce point davantage.
 Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
 Auraient besoin d'un éclaircissement.
 L'hymen déplaît avec le président:
 Vous plairait-il avec monsieur son frère?
 Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère:
 L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
 Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

L I S E.

Je n'en fais rien ; je ne puis et je n'ose
 De mes dégoûts bien démêler la cause.
 Comment chercher la triste vérité
 Au fond d'un cœur , hélas ! trop agité ?
 Il faut au moins , pour se mirer dans l'onde ,
 Laisser calmer la tempête qui gronde ,
 Et que l'orage et les vents en repos
 Ne rident plus la surface des eaux.

M A R T H E.

Comparaison n'est pas raison , Madame :
 On lit très-bien dans le fond de son ame ,
 On y voit clair ; et si les passions
 Portent en nous tant d'agitations ,
 Fille de bien fait toujours dans sa tête
 D'où vient le vent qui cause la tempête.
 On fait. . .

L I S E.

Et moi , je ne veux rien savoir :
 Mon œil se ferme , et je ne veux rien voir :
 Je ne veux point chercher si j'aime encore
 Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
 Je ne veux point accroître mes dégoûts
 Du vain regret d'un plus aimable époux.
 Que loin de moi cet Euphémon , ce traître ,
 Vive content , soit heureux , s'il peut l'être ;
 Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
 Je n'aurai pas l'affreuse dureté ,

Dans ce contrat où je me détermine ,
 D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
 Voilà mon cœur ; c'est trop le pénétrer ;
 Aller plus loin , ferait le déchirer.

S C E N E I I.

L I S E , M A R T H E , un laquais.

L E L A Q U A I S.

LA-BAS, Madame , il est une baronne
 De Croupillac.

L I S E.

Sa visite m'étonne.

L E L A Q U A I S.

Qui d'Angoulême arrive justement ,
 Et veut ici vous faire compliment.

L I S E.

Hélas ! sur quoi ?

M A R T H E.

Sur votre hymen , sans doute.

L I S E.

Ah ! c'est encor tout ce que je redoute.
 Suis-je en état d'entendre ces propos ,
 Ces complimens , protocole des fots ,
 Où l'on se gêne , où le bon sens expire
 Dans le travail de parler sans rien dire ?
 Que ce fardeau me pèse et me déplaît !

SCENE III.

LISE, M^{me} CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'est.

M^{me} MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse ,
Un peu plaideuse , et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sièges donc. Madame , pardon si . . .

M^{me} CROUPILLAC.

Ah , Madame !

LISE.

Eh , Madame !

M^{me} CROUPILLAC.

Il faut aussi . . .

LISE.

S'asseoir , Madame.

M^{me} CROUPILLAC *assise*.

En vérité , Madame ,
Je suis confuse ; et dans le fond de l'ame ,
Je voudrais bien . . .

LISE.

Madame ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

Je voudrais

Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

L I S E.

Consolez-vous, Madame.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Oh ! non, ma mie,

Je ne ferais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah ! que ce temps vient vite,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule ; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

L I S E.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? et qui vous ai-je pris ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps :

Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

L I S E.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Si fait :

J'espère encore, et ce ferait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien, Madame ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

Eh bien, dans mon printemps

Je ne parlais jamais aux présidens,
Je haïssais leur personne et leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

L I S E.

Enfin, Madame ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

L I S E.

Comment ? en quoi ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

J'étais dans Angoulême ,
 Veuve , et pouvant disposer de moi-même :
 Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
 Etudiait , apprenti magistrat ;
 Il me lorgnait ; il se mit dans la tête
 Pour ma personne un amour mal-honnête ,
 Bien mal-honnête , hélas ! bien outrageant ;
 Car il feisait l'amour à mon argent.
 Je fis écrire au bon homme de père :
 On s'entremet , on pouffa loin l'affaire ;
 Car en mon nom souvent on lui parla ;
 Il répondit qu'il verrait tout cela.
 Vous voyez bien que la chose était sûre.

L I S E.

Oh , oui.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Pour moi , j'étais prête à conclure.
 De Fierenfat alors le frère aîné
 A votre lit fut , dit-on , destiné.

L I S E.

Quel souvenir !

M^{me} C R O U P I L L A C.

C'était un fou , ma chère ,
 Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

L I S E.

Ah !

M^{me} GROUPELLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé ,
 Et de son père ayant pris son congé ,
 Errant , proscrit , peut-être mort , que fais-je ?
 (Vous vous troublez !) mon héros de collège ,
 Mon président , sachant que votre bien
 Est , tout compté , plus ample que le mien ,
 Méprise enfin ma fortune et mes larmes :
 De votre dot il convoite les charmes ;
 Entre vos bras il est ce soir admis.
 Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
 D'aller ainsi , courant de frère en frère ,
 Vous emparer d'une famille entière ?
 Pour moi , déjà , par protestation ,
 J'arrête ici la célébration ;
 J'y mangerai mon château , mon douaire ;
 Et le procès fera fait de manière
 Que vous , son père , et les enfans que j'ai ,
 Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

L I S E.

En vérité , je suis toute honteuse
 Que mon hymen vous rende malheureuse ;
 Je suis peu digne , hélas ! de ce courroux.
 Sans être heureux on fait donc des jaloux !
 Cessez , Madame , avec un œil d'envie
 De regarder mon état et ma vie ;

On

On nous pourrait aisément accorder :
 Pour un mari je ne veux point plaider.

M^{me} CROUPIILLAC.

Quoi ! point plaider ?

L I S E.

Non : je vous l'abandonne.

M^{me} CROUPIILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
 Vous n'aimez point ?

L I S E.

Je trouve peu d'attraits
 Dans l'hymenée , et nul dans les procès.

S C E N E I V.

M^{me} CROUPIILLAC, LISE, RONDON.

R O N D O N.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
 Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères ?
 On m'a parlé de protestation.
 Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;
 Je chasserai bien loin ces créatures.

M^{me} CROUPIILLAC.

Faut-il encore effuyer des injures ?
 Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

R O N D O N.

Que vous plaît-il ?

M^{me} CROUPILLAC.

Votre gendre est sans foi ;
C'est un fripon d'espèce toute neuve ,
Galant , avare , écornifleur de veuve ;
C'est de l'argent qu'il aime.

R O N D O N .

Il a raison.

M^{me} CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour , d'éternelles tendresses.

R O N D O N .

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

M^{me} CROUPILLAC.

Il m'a quittée , hélas ! si durement.

R O N D O N .

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

M^{me} CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

R O N D O N .

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

M^{me} CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable , et le beau sexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

R O N D O N .

Il crîra moins que vous.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Ah ! vos perfonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

R O N D O N.

On doit en rire.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui , fon vieux père ou vous.

R O N D O N.

Qui , moi ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

Vous-même.

R O N D O N.

Oh ! je vous en défie.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Nous plaiderons.

R O N D O N.

Mais voyez la folie !

S C E N E V.

R O N D O N , F I E R E N F A T , L I S E.

R O N D O N à *Lise*.

JE voudrais bien favoir auffi pourquoi

Vous recevez ces visites chez moi ?

Vous m'attirez toujours des algarades.

(à *Fierenfat*.)

Et vous , Monsieur , le roi des pédans fades ,

H 2

Quel sot démon vous force à courtiser
 Une baronne , afin de l'abuser ?
 C'est bien à vous , avec ce plat visage ,
 De vous donner des airs d'être volage !
 Il vous sied bien , grave et triste indolent ,
 De vous mêler du métier de galant !
 C'était le fait de votre fou de frère ;
 Mais vous , mais vous !

F I E R E N F A T .

Détrompez-vous, beau-père ,

Je n'ai jamais requis cette union ;
 Je ne promis que sous condition ,
 Me réservant toujours au fond de l'ame
 Le droit de prendre une plus riche femme.
 De mon aîné l'exhérédation ,
 Et tous ses biens en ma possession ,
 A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
 Argent comptant fait et beau-père et gendre.

R O N D O N .

Il a raison , ma foi , j'en suis d'accord.

L I S E .

Avoir ainsi raison , c'est un grand tort.

R O N D O N .

L'argent fait tout. Va , c'est chose très-sûre :
 Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
 D'écus tournois soixante pefans sacs
 Finiront tout , malgré les Croupillacs.

Qu'Euphémon tarde, et qu'il me défespère!
Signons toujours avant lui.

L I S E.

Non, mon père,
Je fais auffi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

R O N D O N.

Conditions! toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

L I S E.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?

(à Fierenfat.)

Et vous, Monsieur, dans votre fort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

F I E R E N F A T.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas et Bartole.
J'ai su depuis ses beaux déportemens;
Et si jamais il reparait céans,
Consolez-vous, nous favons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

L I S E.

C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant vous confisquez son bien:

C'est votre avis ; mais moi , je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

R O N D O N.

Tarare.

Va , mon enfant , le contrat est dressé ;
Sur tout cela le notaire a passé.

F I E R E N F A T.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas , chapitre cinq , six , sept :
„ Tout libertin de débauches infect ,
„ Qui , renonçant à l'aile paternelle ,
„ Fuit la maison , ou bien qui pille icelle ,
„ *Ipso facto* de tout dépossédé ,
„ Comme un bâtard il est exhéredé.

L I S E.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas , mais je présume ;
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens ,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens ,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits ,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

R O N D O N.

Ah ! laissez là vos lois et votre code ,
Et votre honneur , et faites à ma mode ;

De cet aîné que t'embarrasses-tu ?

Il faut du bien.

L I S E.

Il faut de la vertu.

Qu'il soit puni ; mais au moins qu'on lui laisse

Un peu de bien , reste d'un droit d'aînesse.

Je vous le dis , ma main ni mes faveurs

Ne feront point le prix de ses malheurs.

Corrigez donc l'article que j'abhorre

Dans ce contrat , qui tous nous déshonore :

Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser ,

C'est un opprobre , il le faut effacer.

F I E R E N F A T.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

R O N D O N.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?

Faire changer un contrat ?

L I S E.

Pourquoi non ?

R O N D O N.

Tu ne feras jamais bonne maison ;

Tu perdras tout.

L I S E.

Je n'ai pas grand usage ,

Jusqu'à présent , du monde et du ménage ;

Mais l'intérêt , mon cœur vous le maintient ,

Perd des maisons autant qu'il en soutient.

Si j'en fais une , au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

R O N D O N .

Elle est têtue ; et pour la contenter ,
Allons , mon gendre , il faut s'exécuter :
Çà , donne un peu.

F I E R E N F A T .

Oui , je donne à mon frère....

Je donne... allons...

R O N D O N .

Ne lui donne donc guère.

S C E N E VI.

EUPHEMON , RONDON , LISE , FIERENFAT.

R O N D O N .

AH ! le voici le bon homme Euphémon.
Viens , viens , j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature ;
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi , prends un ton réjoui ,
Un air de noce , un front épanoui ,
Car dans neuf mois , je veux , ne te déplaise ,
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aïse.
Allons , ris donc , chassons tous les ennuis ;
Signons , signons.

E U P H E M O N .

Non , Monsieur , je ne puis.

F I E R E N F A T .

F I E R E N F A T.

Vous ne pouvez ?

R O N D O N.

En voici bien d'une autre.

F I E R E N F A T.

Quelle raison ?

R O N D O N.

Quelle rage est la vôtre ?

Quoi ? tout le monde est-il devenu fou ?

Chacun dit , non : comment ? pourquoi ? par où ?

E U P H E M O N.

Ah ! ce ferait outrager la nature

Que de signer dans cette conjoncture.

R O N D O N.

Serait-ce point la dame Croupillac

Qui fourdement fait ce maudit micmac ?

E U P H E M O N.

Non , cette femme est folle , et dans sa tête

Elle veut rompre un hymen que j'apprête :

Mais ce n'est pas de ses cris impuissans

Que sont venus les ennuis que je sens.

R O N D O N.

Eh bien , quoi donc ? ce béquillard du coche

Dérange tout , et notre affaire accroche ?

E U P H E M O N.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins

L'heureux hymen , objet de tant de soins.

Théâtre. Tome VII.

† I

L I S E.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

F I E R E N F A T.

Quelle nouvelle

A-t-il appris ?

E U P H E M O N.

Une, hélas ! trop cruelle.

Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
 Dans les prisons, sans secours, sans habits,
 Mourant de faim : la honte et la tristesse
 Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse :
 La maladie et l'excès du malheur
 De son printemps avaient séché la fleur ;
 Et dans son sang la fièvre enracinée
 Précipitait sa dernière journée.
 Quand il le vit, il était expirant ;
 Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

R O N D O N.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

L I S E.

Il ferait mort !

R O N D O N.

N'en sois point effrayée ;

Va, que t'importe ?

F I E R E N F A T.

Ah ! Monsieur, la pâleur

De son visage efface la couleur.

R O N D O N.

Elle est , ma foi , sensible : ah , la friponne !
Puisqu'il est mort , allons , je te pardonne.

F I E R E N F A T.

Mais après tout , mon père , voulez-vous ? . . .

E U P H E M O N.

Ne craignez rien , vous ferez son époux.

C'est mon bonheur , mais il serait atroce

Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.

Puis-je , mon fils , mêler à ce festin

Le contre-temps de mon juste chagrin ,

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laisser couler mes larmes paternelles ?

Donnez , mon fils , ce jour à nos soupirs ,

Et différez l'heure de vos plaisirs :

Par une joie indiscrete , insensée ,

L'honnêteté serait trop offensée.

L I S E.

Ah , oui , Monsieur , j'approuve vos douleurs ;

Il m'est plus doux de partager vos pleurs

Que de former les nœuds du mariage.

F I E R E N F A T.

Eh , mais , mon père . . .

R O N D O N.

Eh , vous n'êtes pas sage.

Quoi ! différer un hymen projeté ,

Pour un ingrat cent fois déshérité ,

Maudit de vous , de sa famille entière !

E U P H E M O N.

Dans ces momens un père est toujours père.
 Ses attentats et toutes ses erreurs
 Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
 Et ce qui pèse à mon ame attendrie ,
 C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

R O N D O N.

Réparons-la , donnons-nous aujourd'hui
 Des petits-fils qui valent mieux que lui ;
 Signons , dansons , allons : que de faiblesse !

E U P H E M O N.

Mais....

R O N D O N.

Mais , morbleu , ce procédé me blesse :
 De regretter même le plus grand bien ,
 C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
 Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte ,
 C'est une énorme et ridicule faute.
 Ce fils aîné , ce fils votre fléau ,
 Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
 Pauvre cher homme ! allez , sa frénésie
 Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
 Soyez tranquille , et suivez mes avis ;
 C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

E U P H E M O N.

Oui , mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
 Je pleure , hélas ! sa mort et sa naissance.

R O N D O N à *Fierenfat.*

Va : suis ton père , et fois expéditif ,
Prends ce contrat ; le mort fait le vif :
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main , qu'il parafe et qu'il signe.

(à *Lise.*)

Et toi , ma fille , attendons à ce soir.
Tout ira bien.

L I S E.

Je suis au désespoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

J A S M I N.

OUI, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
 Je t'ai servi deux ans sans te connaître :
 Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
 Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
 Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
 Ce chevalier si pimpant dans le monde,
 Fêté, couru, de femmes entouré,
 Nonchalamment de plaisirs enivré :
 Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
 Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
 Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
 Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
 Est à nos maux un poids insupportable.
 Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
 Né pour souffrir, je fais souffrir gaîment ;
 Manquer de tout, voilà mon élément :
 Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
 Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
 Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
 De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
 Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
 Quelle accablante et terrible leçon !
 Je sens encor , je sens qu'il a raison.
 Il me console au moins à sa manière.
 Il m'accompagne , et son ame grossière ,
 Sensible et tendre en sa rusticité,
 N'a point pour moi perdu l'humanité.
 Né mon égal , (puisque enfin il est homme)
 Il me soutient sous le poids qui m'affomme ,
 Il fuit gaîment mon fort infortuné ,
 Et mes amis m'ont tous abandonné.

J A S M I N.

Toi , des amis ! hélas ! mon pauvre maître ,
 Apprends-moi donc , de grâce , à les connaître ;
 Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis ,
 M'importunant souvent de leurs visites ,
 A mes soupers délicats parasites ,
 Vantant mes goûts d'un esprit complaisant ,
 Et sur le tout empruntant mon argent ;
 De leur bon cœur m'étourdissant la tête ,
 Et me louant , moi présent.

J A S M I N.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chançonner au fortir d'un repas,
Siffler , berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois , car dans ma décadence ,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté ,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir , nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au fortir , malade et sans ressource ,
Lorsqu'à l'un d'eux , que j'avais tant aimé ,
J'allai m'offrir mourant , inanimé ,
Sous ces haillons , dépouilles délabrées ,
De l'indigence exécrables livrées ;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours ,
Il détourna son œil confus et traître ,
Puis il feignit de ne me pas connaître ,
Et me chassa comme un pauvre importun.

J A S M I N .

Aucun n'osa te consoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

J A S M I N .

Ah , les amis ! les amis , quels infames !

EUPHEMON fils.

Les hommes font tous de fer.

J A S M I N .

Et les femmes ?

E U P H E M O N fils.

J'en attendais , hélas ! plus de douceur ;
 J'en ai cent fois effuyé plus d'horreur.
 Celle surtout qui , m'aimant sans mystère ,
 Semblait placer son orgueil à me plaire ,
 Dans son logis meublé de mes présens ,
 De mes bienfaits achetait des amans ;
 Et de mon vin régalaient leur cohue ,
 Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
 Enfin , Jasmin , sans ce pauvre vieillard ,
 Qui dans Bordeaux me trouva par hasard ,
 Qui m'avait vu , dit-il , dans mon enfance ,
 Une mort prompte eût fini ma souffrance.
 Mais en quel lieu sommes-nous , cher Jasmin ?

J A S M I N.

Près de Cognac , si je fais mon chemin ;
 Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître ,
 Monsieur Rondon , loge en ces lieux peut-être.

E U P H E M O N fils.

Rondon , le père de... quel nom dis-tu ?

J A S M I N.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
 Je fus jadis page dans sa cuisine :
 Mais dominé d'une humeur libertine ,
 Je voyageai : je fus depuis coureur ,
 Laquais , commis , fantassin , déferteur ;
 Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
 De moi Rondon se souviendra peut-être ;

Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaissant, moitié triste et colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille :
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans,
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler ;
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du fort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?

Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leurs travaux ,
 Ces vils humains , moins hommes qu'animaux ,
 Goûtent des biens dont toujours mes caprices
 M'avaient privé dans mes fausses délices ;
 Ils ont au moins , sans trouble , sans remords ,
 La paix de l'ame et la santé du corps.

S C E N E I I.

M^{me} CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.M^{me} CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne ?
 C'est lui , ma foi ; plus j'avise et je lorgne
 Cet homme-là , plus je dis que c'est lui.

(elle le considère.)

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui ,
 Ce cavalier brillant dans Angoulême ,
 Jouant gros jeu , coufu d'or c'est lui-même.

(elle s'approche d'Euphémon.)

Mais l'autre était riche , heureux , beau , bien fait ,
 Et celui-ci me semble pauvre et laid.
 La maladie altère un beau visage ;
 La pauvreté change encor davantage.

J A S M I N.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
 Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHEMON fils.

Je la connais , hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat , dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé ,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

M^{me} CROUPILLAC , *s'avancant vers Euphémon fils.*

Mon fils , quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

M^{me} CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis ,
C'est pour avoir été volé , Madame.

M^{me} CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.

Nos voleurs font de très-honnêtes gens ,
Gens du beau monde , aimables fainéans ,
Buveurs , joueurs , et conteurs agréables ,
Des gens d'esprit , des femmes adorables.

M^{me} CROUPILLAC.

J'entends , j'entends , vous avez tout mangé.
Mais vous serez cent fois plus affligé

Quand vous faurez les excessives pertes
 Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

M^{me} GROUPELLAC, l'arrêtant.

Adieu ! non, tu sauras
 Mon accident ; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

M^{me} GROUPELLAC.

Non, je te jure

Que tu sauras toute mon aventure.

Un Fierenfat, robin de son métier,

Vint avec moi connaissance lier,

(elle court après lui.)

Dans Angoulême, au temps où vous battîtes

Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.

Ce Fierenfat habite en ce canton

Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils, revenant.

Euphémon !

M^{me} GROUPELLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel ! Madame, de grâce,

Cet Euphémon, cet honneur de sa race,

Que ses vertus ont rendu si fameux,

Serait...

M^{me} GROUPELLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

M^{me} GROUPELLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins savoir . . . comme il se porte ?

M^{me} GROUPELLAC.

Fort bien , je crois . . . que diable vous importe ?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on ?

M^{me} GROUPELLAC.

De qui ?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis.

M^{me} GROUPELLAC.

Ah ! c'est un fils mal né ,

Un garnement , une tête légère ,

Un fou fieffé , le fléau de son père ,

Depuis long-temps de débauches perdu ,

Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité . . . je suis confus dans l'ame

De vous avoir interrompu , Madame.

M^{me} CROUPILLAC.

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet,
 Chez moi l'amour hautement me fefait,
 Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage ?
 Est-il à vous ?

M^{me} CROUPILLAC.

Non, ce fat engrainé
 De tout le lot de son frère insensé,
 Devenu riche et voulant l'être encore,
 Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
 Il veut saisir la fille d'un Rondon,
 D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Quoi, Madame, il l'épouse ?

M^{me} CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
 M'a tantôt fait un portrait si divin,
 Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre !
 Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
 Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.

(à

(à *Mme Croupillac.*)

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.
Si j'étais cru , cette Life aujourd'hui
Assurément ne ferait pas pour lui.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort : un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

J A S M I N.

Aidez-nous donc , Madame , je vous prie.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Je veux ici te faire agir pour moi.

E U P H E M O N fils.

Moi vous servir ! Hélas , Madame , en quoi ?

M^{me} C R O U P I L L A C.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit , quelque peu de parure ,
Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant , poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi , mon cher , dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat :
Vante son bien , son esprit , son rabat ;
Sois en faveur ; et lorsque je proteste
Contre son vol , toi , mon cher , fais le reste.

Théâtre. Tome VII.

† K

Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, voyant son père.

Que vois-je ! ô Ciel !

(il s'enfuit.)

M^{me} GROUPELLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

M^{me} GROUPELLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aspect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne fais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte.
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perfécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.

De tous côtés je suis bien malheureux !
 J'ai deux enfans , ils m'accablent tous deux :
 L'un par sa perte , et par sa vie infame ,
 Fait mon supplice , et déchire mon ame ;
 L'autre en abuse ; il sent trop que sur lui
 De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
 Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

(apercevant Jasmin qui le salue.)

Que me veux-tu , l'ami ?

J A S M I N.

Seigneur aimable ,
 Reconnaissez , digne et noble Euphémon ,
 Certain Jasmin élevé chez Rondon.

E U P H E M O N.

Ah , ah ! c'est toi ? Le temps change un visage ,
 Et mon front chauve en sent le long outrage.
 Quand tu partis tu me vis encor frais ;
 Mais l'âge avance et le terme est bien près.
 Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

J A S M I N.

Oui , je suis las de tourmenter ma vie ,
 De vivre errant et damné comme un juif :
 Le bonheur semble un être fugitif.
 Le diable enfin , qui toujours me promène ,
 Me fit partir , le diable me ramène.

E U P H E M O N.

Je t'aiderai : fais sage , si tu peux.
 Mais quel était cet autre malheureux

K 2

Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

J A S M I N.

Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche aussi de l'emploi.

E U P H E M O N.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

J A S M I N.

Il doit l'être :

Je lui connais d'assez bons sentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il fait écrire , il fait l'arithmétique ,
Dessine un peu , fait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

E U P H E M O N.

S'il est ainsi , son poste est tout trouvé,
Jasmin , mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie , et dès ce soir peut-être :
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin :
J'en parlerai. J'y vais , adieu , Jasmin :
En attendant , tiens , voici de quoi boire.

S C E N E I V.

J A S M I N *seul.*

AH ! l'honnête homme ! ô Ciel , pourrait-on croire
 Qu'il soit encore , en ce siècle félon ,
 Un cœur si droit , un mortel aussi bon ?
 Cet air , ce port , cette ame bienfaisante ,
 Du bon vieux temps est l'image parlante.

S C E N E V.

E U P H E M O N *fils revenant ,* J A S M I N.

J A S M I N , *en l'embrassant.*

J E t'ai trouvé déjà condition ,
 Et nous ferons laquais chez Euphémon.

E U P H E M O N *fils.*

Ah !

J A S M I N.

S'il te plaît , quel excès de surprise ?
 Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ,
 Et ces sanglots coup sur coup redoublés ,
 Pressant tes mots au passage étranglés ?

E U P H E M O N *fils.*

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
 Je cède au trouble , au remords qui me presse.

J A S M I N.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit. . . . Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :

Cet Euphémon. . .

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON fils.

Ah ! . . . c'est mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel, et cet infortuné,

Qui défola sa famille éperdue.

Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue !

Qu'il lui portait ses vœux humiliés !

Que j'étais prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui vous, son fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,

Ma familière et ridicule audace.

Pardon, Monsieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppressé

Peut-il favoir si tu m'as offensé ?

J A S M I N.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

E U P H E M O N fils.

Et c'est aussi ce qui me défespère.
Mais réponds-moi : que te difait mon père ?

J A S M I N.

Moi, je difais que nous étions tous deux
Prêts à fervir, bien élevés, très-gueux ;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Life tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

E U P H E M O N fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le fervir, quand il m'a tout ôté,
Voilà mon sort ; je l'ai bien mérité.

Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance ,
Mort aux plaisirs , et mort à l'espérance ,
Haï du monde , et méprisé de tous ,
N'attendant rien , j'ose être encor jaloux ?

J A S M I N .

Jaloux ! de qui ?

E U P H E M O N fils.

De mon frère , de Life.

J A S M I N .

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquait.

E U P H E M O N fils.

Tu ne fais pas qu'au sortir de l'enfance ,
(Car chez Rondon tu n'étais plus , je pense.)
Par nos parens l'un à l'autre promis ,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge ,
Celle des goûts , les jeux , le voisinage.
Plantés exprès , deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps , l'amour , qui hâtaient sa jeunesse ,
La fit plus belle , augmenta sa tendresse ;
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune , aveugle , à des méchants lié ,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence ,
Ivre de tout dans mon extravagance ,

Je

Je me fefais un lâche point d'honneur
 De méprifer , d'infulter fon ardeur.
 Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
 Quels temps , hélas ! les violens orages
 Des paffions qui troublaient mon deftin
 A mes parens m'arrachèrent enfin.
 Tu fais depuis quel fut mon fort funefte.
 J'ai tout perdu ; mon amour feul me refte.
 Le ciel , ce ciel qui doit nous défunir ,
 Me laiffe un cœur , et c'eft pour me punir.

J A S M I N.

S'il eft ainfi , fi dans votre misère
 Vous la r'aimez , n'ayant pas mieux à faire ,
 De Croupillac le confeil étoit bon ,
 De vous fourrer , s'il fe peut , chez Rondon.
 Le fort maudit épuifa votre bourse ,
 L'amour pourrait vous fervir de reffource.

E U P H E M O N fils.

Moi , l'ofer voir ! moi , m'offrir à fes yeux ,
 Après mon crime , en cet état hideux !
 Il me faut fuir un père , une maîtrefse ;
 J'ai de tous deux outragé la tendrefse ;
 Et je ne fais , ô regrets fuperflus !
 Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

J A S M I N.
VOILA, je crois, ce président si sage.

E U P H E M O N fils.
 Lui ? je n'avais jamais vu son visage.
 Quoi ! c'est donc lui, mon frère, mon rival ?

F I E R E N F A T.
 En vérité, cela ne va pas mal ;
 J'ai tant pressé, tant surmonté mon père,
 Que malgré lui nous finissons l'affaire.

(*en voyant Jasmin.*)

Où sont ces gens qui voulaient me servir ?

J A S M I N.
 C'est nous, Monsieur ; nous venions nous offrir
 Très-humblement.

F I E R E N F A T.
 Qui de vous deux fait lire ?

J A S M I N.
 C'est lui, Monsieur.

F I E R E N F A T.
 Il fait sans doute écrire ?

J A S M I N.
 Oh, oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

F I E R E N F A T.
 Mais il devrait savoir aussi parler.

J A S M I N.

Il est timide , et fort de maladie.

F I E R E N F A T.

Il a pourtant la mine assez hardie ;

Il me paraît qu'il sent assez son bien.

Combien veux-tu gagner de gages ?

E U P H E M O N fils.

Rien.

J A S M I N.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

F I E R E N F A T.

A ce prix-là , viens , fais mon domestique ;

C'est un marché que je veux accepter :

Viens , à ma femme il faut te présenter.

E U P H E M O N fils.

A votre femme ?

F I E R E N F A T.

Oui , oui , je me marie.

E U P H E M O N fils.

Quand ?

F I E R E N F A T.

Dès ce soir.

E U P H E M O N fils.

Ciel ! . . . Monsieur , je vous prie ,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

F I E R E N F A T.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois ; mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! foyons sage ; il est bien temps de l'être.
 Le fruit au moins que je dois recueillir
 De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.M^{me} CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.

Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?

As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?

Pourras-tu bien d'un air de prud'homme

Dans la maison semer la zizanie ?

As-tu flatté le bon homme Euphémon ?

Parle : as-tu vu la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

M^{me} CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

M^{me} CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.

Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de foi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

M^{me} CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

M^{me} CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

M^{me} CROUPILLAC.

Eh, fais donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!

L 4

Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher , ah ! de grâce !

E U P H E M O N fils.

Si vous saviez , hélas ! ce qui se passe
 Dans mon esprit interdit et confus ,
 Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

J A S M I N , *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

E U P H E M O N fils.

C'est elle , ô Dieux ! je meurs de jalousie ,
 De désespoir , de remords et d'amour.

M^{me} C R O U P I L L A C .

Adieu , je vais te fervir à mon tour.

E U P H E M O N fils.

Si vous pouvez , faites que l'on diffère
 Ce triste hymen.

M^{me} C R O U P I L L A C .

C'est ce que je vais faire.

E U P H E M O N fils.

Je tremble , hélas !

J A S M I N .

Il faut tâcher du moins
 Que vous puissiez lui parler sans témoins.
 Retirons-nous.

E U P H E M O N fils.

Oh ! je te suis : j'ignore
 Ce que j'ai fait , ce qu'il faut faire encore :
 Je n'oserai jamais m'y présenter.

S C E N E I I.

LISE , MARTHE , JASMIN *dans l'enfoncement* ,
et EUPHEMON fils plus reculé.

L I S E.

J' A I beau me fuir , me chercher , m'éviter ;
 Rentrer , sortir , goûter la solitude ,
 Et de mon cœur faire en secret l'étude ;
 Plus j'y regarde , hélas ! et plus je voi
 Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
 Si quelque chose un moment me console ,
 C'est Croupillac , c'est cette vieille folle ,
 A mon hymen mettant empêchement.
 Mais ce qui vient redoubler mon tourment ,
 C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
 En font plus vifs à presser ma misère ;
 Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

M A R T H E.

En vérité , ce vieillard est trop bon.
 Ce Fierenfat est par trop tyrannique ,
 Il le gouverne.

L I S E.

Il aime un fils unique ;
 Je lui pardonne ; accablé du premier ,
 Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

M A R T H E.

Mais après tout , malgré ce qu'on publie ,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

L I S E.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort , ou le haïr vivant.

M A R T H E.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

L I S E.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

M A R T H E.

Mais n'être plus aimé , c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère.

L I S E.

Ma chère enfant , ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux , plein d'amertume ,
Que dans l'excès du mal qui me consume
Je me résous de prendre malgré moi ,
Et que ma main rejette avec effroi.

J A S M I N , *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret , ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

M A R T H E *à Jasmin.*

Très-volontiers.

L I S E , à part.

O fort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil ,
Lorsqu'un ingrat , un amant si coupable ,
Rendit ma vie , hélas ! si misérable.

M A R T H E , venant à Lise.

C'est un des gens de votre président ;
Il est à lui , dit-il , nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

L I S E .

Qu'il attende.

M A R T H E à Jasmin.

Mon cher ami , Madame vous commande
D'attendre un peu.

L I S E .

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

J A S M I N à Marthe.

Ma belle enfant , obtiens-nous cette grâce.

M A R T H E , revenant.

Abfolument il prétend vous parler.

L I S E .

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

M A R T H E .

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure ;
Il faut , dit-il , qu'il vous parle ou qu'il meure.

L I S E .

Rentrons donc vite , et courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, et je ne puis marcher ;
Mes faibles yeux font couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.

(à *Lise.*)

Souffrirez-vous ? . . .

LISE, *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur ?

EUPHEMON fils, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô Ciel !

MARTHE.

Quelle étrange visite !

C'est Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;

Oui, vous devez en tout me méconnaître :

Je ne suis plus ce furieux, ce traître,

Si détesté , si craint dans ce séjour ,
 Qui fit rougir la nature et l'amour.
 Jeune , égaré , j'avais tous les caprices ;
 De mes amis j'avais pris tous les vices ;
 Et le plus grand , qui ne peut s'effacer ,
 Le plus affreux fut de vous offenser.
 J'ai reconnu , j'en jure par vous-même ,
 Par la vertu que j'ai fui , mais que j'aime ,
 J'ai reconnu ma détestable erreur ;
 Le vice était étranger dans mon cœur.
 Ce cœur n'a plus les taches criminelles
 Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
 Mon feu pour vous , ce feu faint et sacré ,
 Y reste seul ; il a tout épuré.
 C'est cet amour , c'est lui qui me ramène ,
 Non pour briser votre nouvelle chaîne ,
 Non pour oser traverser vos destins ;
 Un malheureux n'a pas de tels desseins :
 Mais quand les maux où mon esprit succombe
 Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe ,
 A peine encore échappé du trépas ,
 Je suis venu ; l'amour guidait mes pas.
 Oui , je vous cherche à mon heure dernière ,
 Heureux cent fois en quittant la lumière ,
 Si , destiné pour être votre époux ,
 Je meurs au moins sans être haï de vous !

L I S E.

Je suis à peine en mon sens revenue.

C'est vous ? ô Ciel ! vous qui cherchez ma vue !
 Dans quel état ! quel jour ! . . . Ah malheureux !
 Que vous avez fait de tort à tous deux !

E U P H E M O N fils.

Oui , je le fais : mes excès , que j'abhorre ,
 En vous voyant , semblent plus grands encore :
 Ils sont affreux , et vous les connaissez ;
 J'en suis puni , mais point encore assez.

L I S E.

Est-il bien vrai , malheureux que vous êtes !
 Qu'enfin , domptant vos fougues indiscrettes ,
 Dans votre cœur , en effet combattu ,
 Tant d'infortune ait produit la vertu ?

E U P H E M O N fils.

Qu'importe , hélas ! que la vertu m'éclaire ?
 Ah ! j'ai trop tard aperçu sa lumière ;
 Trop vainement mon cœur en est épris ;
 De la vertu je perds en vous le prix.

L I S E.

Mais répondez , Euphémon , puis-je croire
 Que vous avez gagné cette victoire ?
 Consultez-vous , ne trompez point mes vœux ;
 Seriez-vous bien et sage et vertueux ?

E U P H E M O N fils.

Oui , je le suis , car mon cœur vous adore.

L I S E.

Vous , Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
 Que par l'amour , qui seul m'a soutenu.
 J'ai tout souffert , tout jusqu'à l'infamie.
 Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
 Je respectai les maux qui m'accablaient ;
 J'aimai mes jours , ils vous appartenaient.
 Oui , je vous dois mes sentimens , mon être ,
 Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
 De ma raison je vous dois le retour ,
 Si j'en conserve avec autant d'amour.
 Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
 Ce front ferein , brillant de nouveaux charmes :
 Regardez-moi , tout changé que je suis ,
 Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
 De longs remords , une horrible tristesse ,
 Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
 Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
 Mais voyez moi , c'est tout ce que je veux.

L I S E.

Si je vous vois constant et raisonnable ,
 C'en est assez , je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juste Ciel ! vous pleurez !

L I S E à Marthe.

Ah ! soutiens-moi , mes sens sont égarés.
 Moi , je ferais l'épouse de son frère ? . . .
 N'avez-vous point vu déjà votre père ?

E U P H E M O N fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
 A ce vieillard que j'ai déshonoré.
 Hai de lui, proscriit sans espérance,
 J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

L I S E.

Eh, quel est donc votre projet enfin ?

E U P H E M O N fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
 Si votre sort vous attache à mon frère,
 Je vais chercher le trépas à la guerre ;
 Changeant de nom aussi-bien que d'état,
 Avec honneur je servirai soldat.
 Peut-être un jour le bonheur de mes armes
 Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
 Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
 Rose et Fabert ont ainsi commencé.

L I S E.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
 Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
 Ces sentimens me touchent encor plus
 Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
 Non, Euphémon, si de moi je dispose,
 Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
 De votre sort si je puis prendre soin,
 Pour le changer vous n'irez pas si loin.

E U P H E M O N fils.

O Ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

L I S E.

L I S E.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

E U P H E M O N fils.

Quoi ! vos beaux yeux , si long-temps courroucés ,
Avec amour fur les miens font baissés !

Vous rallumez ces feux si légitimes ,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes.

Ah ! si mon frère , aux trésors attaché ,

Garde mon bien à mon père arraché ,

S'il engloutit à jamais l'héritage

Dont la nature avait fait mon partage ;

Qu'il porte envie à ma félicité ;

Je vous fuis cher , il est déshérité.

Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

M A R T H E.

Ma foi , c'est lui qu'ici le diable envoie.

L I S E.

Contraignez donc ces soupirs enflammés.

Diffimulez.

E U P H E M O N fils.

Pourquoi , si vous m'aimez ?

L I S E.

Ah ! redoutez mes parens , votre père ;

Nous ne pouvons cacher à votre frère

Que vous avez embrassé mes genoux ;

Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

M A R T H E.

Je ris déjà de sa grave colère.

Théâtre. Tome VII.

† M

SCÈNE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN,
 FIERENFAT dans le fond, pendant qu'Euphémon
 lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma vision,
 Ou si mon œil est toujours clair et net,
 Je suis... j'ai vu... je le suis... j'ai mon fait.

(en avançant vers Euphémon.)

Ah ! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON fils, en colère.

Je...

JASMIN, se mettant entre eux.

C'est, Monsieur, une importante affaire,
 Qui se traitait, et que vous dérangez ;
 Ce sont deux cœurs en peu de temps changés ;
 C'est du respect, de la reconnaissance,
 De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !

De la vertu ? scélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jasmin,

Que, si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'affomme :

Si c'eût été du moins un gentilhomme !

Mais un valet , un gueux contre lequel ,
 En intentant un procès criminel ,
 C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

L I S E à *Euphémon*.

Contraignez-vous , si vous m'aimez.

F I E R E N F A T.

Je te ferai pendre ici , sur ma foi. Ah , traître !

(à *Marthe* .)

Tu ris , coquine ?

M A R T H E.

Oui , Monsieur.

F I E R E N F A T.

De quoi ris-tu ? Et pourquoi ?

M A R T H E.

Mais , Monsieur , de la chose . . .

F I E R E N F A T.

Tu ne fais pas à quoi ceci t'expose.
 Ma bonne amie , et ce qu'au nom du roi
 On fait parfois aux filles comme toi.

M A R T H E.

Pardonnez-moi , je le fais à merveilles.

F I E R E N F A T à *Lise*.

Et vous semblez vous boucher les oreilles ,
 Vous , infidelle , avec votre air sucré ,
 Qui m'avez fait ce tour prématuré ;

M 2

De votre cœur l'inconstance est précoce.
 Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
 Voilà , ma foi , de votre probité !

L I S E.

Calmez , Monsieur , votre esprit irrité :
 Il ne faut pas sur la simple apparence
 Légèrement condamner l'innocence.

F I E R E N F A T.

Quelle innocence !

L I S E.

Oui , quand vous connaîtrez
 Mes sentimens , vous les estimerez.

F I E R E N F A T.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

E U P H E M O N fils.

Oh ! c'en est trop.

L I S E à *Euphémon*.

Quel courroux vous anime ?
 Eh ! réprimez...

E U P H E M O N fils.

Non , je ne puis souffrir
 Que d'un reproche il ose vous couvrir.

F I E R E N F A T.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire ,
 Son bien , sa dot , quand...

EUPHEMON fils *en colère , et mettant la main sur la garde
 de son épée.*

Savez-vous vous taire ?

L I S E.

Eh ! modérez . . .

E U P H E M O N fils.

Monfieur le préfident ,
 Prenez un air un peu moins impofant ,
 Moins fier , moins haut , moins juge ; car Madame
 N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
 Elle n'eft point votre maîtrefle auffi.
 Eh , pourquoi donc gronder de tout ceci ?
 Vos droits font nuls ; il faut avoir fu plaire
 Pour obtenir le droit d'être en-colère.
 De tels appas n'étaient pas faits pour vous ;
 Il vous fied mal d'ofer être jaloux.
 Madame eft bonne et fait grâce à mon zèle :
 Imitiez-la , foyez auffi bon qu'elle.

F I E R E N F A T, *en posture de fe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi , mes gens.

E U P H E M O N fils.

Comment ?

F I E R E N F A T.

Allez me chercher des fergens.

L I S E à *Euphémon fils.*

Retirez-vous.

F I E R E N F A T.

Je te ferai connaître
 Ce que l'on doit de respect à fon maître ,
 A mon état , à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez

Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
 Et quant à moi , quoi qu'il puisse en paraître ,
 C'est vous , Monsieur , qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi. . . moi ?

EUPHEMON fils.

Vous. . . vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.

C'est quelque amant en valet déguisé.

Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;

Ma destinée est incertaine encore ;

Mon sort , mon rang , mon état , mon bonheur ,

Mon être enfin , tout dépend de son cœur ,

De ses regards , de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice ,

Je t'en réponds ; va , va , je cours hâter

Tous mes recors , et vite instrumenter.

Allez , perfide , et craignez ma colère ;

J'amènerai vos parens , votre père ;

Votre innocence en son jour paraîtra ;

Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

L I S E.

E H , cachez-vous , de grâce , rentrons vite ;
 De tout ceci je crains pour nous la fuite.
 Si votre père apprenait que c'est vous ,
 Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
 Il penserait qu'une fureur nouvelle
 Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle ,
 Que vous venez entre nos deux maisons
 Porter le trouble et les divisions ;
 Et l'on pourrait , pour ce nouvel esclandre ,
 Vous enfermer , hélas ! sans vous entendre.

M A R T H E.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
 Soyez-en sûre , on aura beau chercher.

L I S E.

Allez , croyez qu'il est très-nécessaire
 Que j'adoucisse en secret votre père.
 De la nature il faut que le retour
 Soit , s'il se peut , l'ouvrage de l'amour.
 Cachez-vous bien . . .

(à Marthe .)

Prends soin qu'il ne paraisse.

Eh ! va donc vite.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien, ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais et ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monfieur, la bienfiance
M'oblige encor d'éviter fa présence.

(elle sort.)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux !
Je voudrais être incognito près d'eux ;
Là . . . voir un peu quelle plaifante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

SCENE

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons ; ils sont fins et subtils.
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai . . . qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! prends garde , arrête , observe.

FIERENFAT.

Oui , oui , ma femme. Allez , Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois ?
Je suis cocu , malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il est trop vrai , beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la chose . . .

FIERENFAT.

Oh ! la chose est fort claire.

R O N D O N.

Vous me poussez.

F I E R E N F A T.

C'est moi qu'on pousse à bout.

R O N D O N.

Si je croyais. . . .

F I E R E N F A T.

Vous pouvez croire tout.

R O N D O N.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

F I E R E N F A T.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

R O N D O N.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Life de mes mains.

F I E R E N F A T.

Etranglez donc, car la chose est prouvée.

R O N D O N.

Mais en effet ici je l'ai trouvée.

La voix éteinte et le regard baissé :

Elle avait l'air timide, embarrassé.

Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;

Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.

Tudieu, l'honneur ! Oh, voyez-vous ? Rondon,

En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me fauve à peine entre tes bras.
 Que de danger ! quel horrible embarras !
 Faut-il qu'une ame aussi tendre , aussi pure ,
 D'un tel soupçon souffre un moment l'injure !
 Cher Euphémon , cher et funeste amant ,
 Es-tu donc né pour faire mon tourment !
 A ton départ tu m'arrachas la vie ,
 Et ton retour m'expose à l'infamie.

(à Marthe.)

Prends garde au moins , car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis , je crois , tous mes chercheurs à bout.
 Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
 Certains recoins , chez moi , dans mon armoire ,
 Pour mon usage en secret pratiqués ,
 Par ces furets ne sont point remarqués.
 Là , votre amant se tapit , se dérobe
 Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
 Je les ai tous fait courir comme il faut ,
 Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire

J'ai foutenu mon interrogatoire ;
 Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
 J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
 L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
 L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
 Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
 Difait, mon fils, sachons la vérité.
 Moi toujours ferme, et toujours laconique,
 Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne fait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
 On fera tout ; car tout se fait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
 N'ait pas le temps de prévenir son père :
 Je tremble encore, et tout accroît ma peur ;
 Je crains pour lui, je crains pour mon honneur,
 Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
 Il m'aidera. . . .

M A R T H E.

— Moi, je suis dans des tranfes
 Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
 Car nous avons deux pères contre nous ,
 Un président , les bégueules , les prudes ,
 Si vous saviez quels airs hautains et rudes ,
 Quel ton sévère , et quel sourcil froncé ,
 De leur vertu le faste rehauffé
 Prend contre vous , avec quelle insolence
 Leur âcreté poursuit votre innocence ,
 Leurs cris , leur zèle et leur faine fureur ,
 Vous feraient rire , ou vous feraient horreur.

J A S M I N.

J'ai voyagé , j'ai vu du tintamarre ;
 Je n'ai jamais vu semblable bagarre ;
 Tout le logis est fans dessus dessous.
 Ah ! que les gens font fots , méchans et fous !
 On vous accuse , on augmente , on murmure ;
 En cent façons on conte l'aventure.
 Les violons font déjà renvoyés ,
 Tout interdits , fans boire et point payés.
 Pour le festin six tables bien dressées
 Dans ce tumulte ont été renversées.
 Le peuple accourt , le laquais boit et rit ,
 Et Rondon jure , et Fierenfat écrit.

L I S E.

Et d'Euphémon le père respectable ,
 Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

N 3

M A R T H E.

Madame , on voit sur son front éperdu
 Cette douleur qui sied à la vertu ;
 Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
 Que vous ayez d'une tache si noire
 Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
 Par des raisons il combat vos parens.
 Enfin , surpris des preuves qu'on lui donne ,
 Il en gémit, et dit que sur personne
 Il ne faudra s'affurer désormais ,
 Si cette tache a flétri vos traits.

L I S E.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

M A R T H E.

Voici Rondon , vieillard d'une autre espèce.
 Fuyons , Madame.

L I S E.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
 Mon cœur est pur , il ne doit craindre rien.

J A S M I N.

Moi , je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée!

Fille pressée, ame dénaturée!

Ah! Life, Life, allons, je veux favoir

Tous les entours de ce procédé noir.

Çà, depuis quand connais-tu le corfaire?

Son nom, son rang; comment t'a-t-il pu plaire?

De ses méfaits je veux favoir le fil.

D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?

Réponds, réponds: tu ris de ma colère,

Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non*? toujours ce chien de ton:

Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!

La négative est pour moi trop suspecte:

Quand on a tort il faut qu'on me respecte,

Que l'on me craigne, et qu'on fache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

N 4

R O N D O N.

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace ,
On est petit. . . .

L I S E.

Je ne veux qu'une grâce ,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

R O N D O N.

Euphémon ? bon ! eh , que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

L I S E.

Mon père ,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez c'est tout ce que je puis vous dire.

R O N D O N.

A sa demande encor faut-il souscrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien souffrir , sans rien risquer ,
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur le champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrais-je te toucher ?
 Mon cœur de moi semble se détacher.
 J'attends ici mon trépas ou ma vie.

(à Marthe.)

Ecoute un peu.

(elle lui parle à l'oreille.)

MARTHE.

Vous ferez obéie.

SCÈNE V.

EUPHEMÓN père, LISE.

LISE.

UN siège... Hélas!... Monsieur, affeyez-vous,
 Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMÓN, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère ;
 Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMÓN père,

Qui vous ma fille ?

L I S E.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

E U P H E M O N père.

Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

L I S E.

Soyez mon juge, et lisez dans mon cœur ;
Mon juge enfin fera mon protecteur.
Ecoutez-moi ; vous allez reconnaître
Mes sentimens, et les vôtres peut-être.

(elle prend un siège à côté de lui.)

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talens ;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié.

E U P H E M O N père.

Eh bien ?

L I S E.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance

De ces faux biens , objets de ses transports ,
 Nés de l'erreur , et suivis des remords ,
 Honteux enfin de sa folle conduite ;
 Si sa raison , par le malheur instruite ,
 De ses vertus rallumant le flambeau ,
 Le ramenait avec un cœur nouveau ;
 Ou que plutôt , honnête homme et fidelle ,
 Il eût repris sa forme naturelle ;
 Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
 L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

E U P H É M O N père.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
 Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
 Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
 Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
 Et cette veuve , ici , dit-elle même
 Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême ;
 Un autre dit que c'est un effronté ,
 D'amours obscurs follement entêté ;
 Et j'avoûrai que ce portrait redouble
 L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

L I S E.

Hélas ! Monsieur , quand vous aurez appris
 Tout ce qu'il est , vous ferez plus surpris.
 De grâce un mot : votre ame est noble et belle ;
 La cruauté n'est pas faite pour elle.
 N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
 Fut long-temps cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
 Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
 J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
 Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
 Aurait laissé ma raison saine et pure
 De ses excès punir sur lui l'injure.

L I S E.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
 Sentir toujours le malheur de haïr,
 Et repousser encore avec outrage
 Ce fils changé, devenu votre image,
 Qui de ses pleurs arroserait vos pieds ?
 Le pourriez-vous ?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez

Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
 De ma blessure ouvrir les cicatrices.
 Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
 Est dans le crime à jamais endurci.
 De la vertu s'il eût repris la trace,
 Viendrait-il pas me demander sa grâce ?

L I S E.

La demander ! sans doute il y viendra ;
 Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

L I S E.

Oui , si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte ,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

E U P H E M O N père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

L I S E.

S'il respire , il vous aime.

E U P H E M O N père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

L I S E.

De son cœur.

E U P H E M O N père.

Mais sauriez-vous

L I S E.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

E U P H E M O N père.

Non , non , c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encore , et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils ; jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait , s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

L I S E.

Je le veux.

Il en est temps, il faut vous satisfaire.

(elle fait quelques pas et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.

S C E N E V I.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

E U P H E M O N père.

QUE vois-je ? ô Ciel !E U P H E M O N fils, *aux pieds de son père.*

Mon père,

Connaissez-moi, décidez de mon fort. (a)

J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

E U P H E M O N père.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

E U P H E M O N fils.

Le repentir, l'amour et la nature.

L I S E, *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.

Oui, nous avons les mêmes sentimens,

Le même cœur. . .

E U P H E M O N fils, *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence

De mes fureurs a pardonné l'offense ;

Suivez, fuivez, pour cet infortuné,
 L'exemple heureux que l'amour a donné.
 Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
 Que d'expirer aimé de vous et d'elle ;
 Et si je vis, ah ! c'est pour mériter
 Ces sentimens dont j'ose me flatter.
 D'un malheureux vous détournez la vue !
 De quels transports votre ame est-elle émue ?
 Est-ce la haine ? Et ce fils condamné. . .

EUPHEMON père, *se levant et l'embrassant.*

C'est la tendresse, et tout est pardonné,
 Si la vertu règne enfin dans ton ame :
 Je suis ton père.

L I S E.

Et j'ose être sa femme.
 J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
 Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
 Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
 D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
 Il ne veut rien ; et s'il est vertueux,
 Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII et dernière.

Les acteurs précédens , RONDON , madame
CROUPILLAC , FIERENFAT , Recors , Suite.

FIERENFAT.

AH ! le voici qui parle encore à Life.
Prenons notre homme hardiment par surprise ;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis , nous sommes fix contre un.

LISE à Rondon.

Ouvrez les yeux , et connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez , ce fripon ? mon frère ?

LISE.

Oui.

M^{me} CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

F I E R E N F A T.

Oh , oh ! je joue un fort singulier rôle :
Tudieu , quel frère !

E U P H E M O N père.

Oui , je l'avais perdu ;
Le repentir , le ciel me l'a rendu.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Bien à propos pour moi.

F I E R E N F A T.

La vilaine ame !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

E U P H E M O N fils à *Fierenfat*.

Il faut enfin que vous me connaissiez ;
C'est vous , Monsieur , qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien , dont on doit être épris ,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé , dans ce jour salutaire ,
Ma probité , ma maîtresse , mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang , et des droits de l'amour ?
Gardez mes biens , je vous les abandonne ,
Vous les aimez... moi j'aime sa personne ;
Chacun de nous aura son vrai bonheur ,
Vous dans mes biens , moi , Monsieur , dans son cœur.

Théâtre. Tome VII.

† O

E U P H É M O N père.

Non , sa bonté si désintéressée
 Ne fera pas si mal récompensée :
 Non , Euphémon , ton père ne veut pas
 T'offrir sans bien , sans dot , à ses appas.

R O N D O N .

Oh ! bon cela.

M^{me} C R O U P I L L A E .

Je suis émerveillée ,
 Toute ébaubie , et toute consolée.
 Ce gentilhomme est venu tout exprès ,
 En vérité , pour venger mes attraits.

(à Euphémon fils.)

Vîte , époufez : le ciel vous favorise ;
 Car tout exprès pour vous il a fait Lise ;
 Et je pourrais , par ce bel accident ,
 Si l'on voulait , ravoïr mon président.

L I S E à Rondon.

De tout mon cœur. Et vous , souffrez , mon père ,
 Souffrez qu'une ame et fidelle et sincère ,
 Qui ne pouvait se donner qu'une fois ,
 Soit ramenée à ses premières lois.

R O N D O N .

Si sa cervelle est enfin moins volage....

L I S E .

Oh ! j'en réponds.

R O N D O N .

S'il t'aime , s'il est sage....

L I S E.

N'en doutez pas.

R O N D O N.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

F I E R E N F A T.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

M^{me} C R O U P I L L A C.

Eh ! si vilain ! quel cœur fordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses ;
Nous plaiderons ; je montrerai les pièces.
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O N.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère ;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

O ♀

EUPHEMON père à *Mme Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
 Dont vous flattez mon fils le président ;
 Votre procès lui devrait plaire encore ;
 C'est un dépit dont la cause l'honore :
 Mais permettez que mes soins réunis
 Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
 Vous, mes enfans, dans ces momens prospères,
 Soyez unis, embrassez-vous en frères.
 Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
 Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
 Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
 Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

DE L'ENFANT PRODIGE.

(a) **E**DITION de 1738.

L I S E.

Eh bien, fachez. . . . Je le veux;

S C E N E V I.

L I S E , E U P H E M O N père , F I E R E N F A T ,
R O N D O N , E U P H E M O N fils , *l'épée à la main* ,
M^{me} C R O U P I L L A C , E X E M P T S .

F I E R E N F A T .

Vîte, qu'on l'environne;
Point de quartier : faisissez sa personne.

R O N D O N , *aux exempts.*

Montrez un cœur au-dessus du commun;
Soyez hardis, vous êtes fix contre un.

L I S E .

Ah, malheureux! arrêtez.

M A R T H E .

Comment faire?

E U P H E M O N fils.

Lâches, fuyez. . . . où suis-je? c'est mon père!
(*il jette son épée.*)

E U P H E M O N père.

Que vois-je? hélas!

E U P H E M O N fils , *aux pieds de son père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on poursuivait, et qui vous est soumis.

L I S E .

Oui , le voilà cet inconnu que j'aime.

R O N D O N .

Ma foi , c'est lui.

F I E R E N F A T .

Mon frère ?

M^{me} C R O U P I L L A C .

O Ciel !

M A R T H E .

Lui-même.

E U P H E M O N fils.

Connaissez-moi , décidez de mon sort , & c .

Fin des Variantes.

L A P R U D E ,

C O M E D I E .

Représentée en 1747.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce est bien moins une traduction qu'une esquisse légère de la fameuse comédie de *Wicherley* (*), intitulée *Plain dealer*, l'homme au franc procédé. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le *Misanthrope* en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidens; la satire y est beaucoup plus forte et plus insultante; les mœurs y sont d'une telle hardiesse qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre et barbare du temps de l'infortuné *Charles I*.

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuse, de p... de bor... de

(*) Voyez ce que M. de *Voltaire* dit de *Wicherley* et de ses ouvrages dans les *Mélanges en prose*.

rufien, de m... de v... et tous leurs accompagnemens font prodigués dans une comédie où toute une cour très-spirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaissance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'esprit les plus fins se trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'est cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'esprit. Mais c'est une forte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger.

Nos bienfécances, qui font quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ses parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardiesse anglaise ; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, est encore si forte qu'on n'oserait pas la représenter sur la scène de Paris.

Nous sommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'espagnol et l'anglais. Dans le premier, on représente JESUS-CHRIST, des possédés et des diables ; dans le second, des cabarets et quelque chose de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

M^{me} D U T O U R.
N O N , je ne jouïrai pas : le bel emploi vraiment ;
La belle farce qu'on apprête !
Le plaisant divertissement
Pour le jour de L O U I S , pour cette auguste fête ,
Pour la fille des rois , pour le sang des héros ,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages ,
Vanté des beaux esprits , consulté par les sages ,
Et pour la baronne de Sceaux !

V O L T A I R E .

Mais pour être baronne est-on si difficile ?

Je fais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer ;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence ,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

M^{me} D U T O U R .

Elle se taira donc , Monsieur , à votre farce.

V O L T A I R E .

Eh pourquoi , s'il vous plaît ?

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour madame la duchesse du Maine. M. de Voltaire y joua, et fit ce prologue pour annoncer la pièce.

M^{me} D U T O U R.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaifans.

V O L T A I R E.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusemens ?

M^{me} D U T O U R.

Tout autre chose.

V O L T A I R E.

Eh quoi ? des tragédies
Qui du théâtre anglais foient d'horribles copies ?

M^{me} D U T O U R.

Non , ce n'est pas ce qu'il nous faut ;
La pitié , non l'horreur , doit régner sur la scène.
Des sauvages Anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

V O L T A I R E.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie
Où l'on instruit toujours , où jamais on ne rit ,
Où Sénèque et Montagne étalent leur esprit ,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie ?

M^{me} D U T O U R.

Non , j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce ;
Je ne puis souffrir la sagesse ,
Quand elle prêche en brodequin.

V O L T A I R E.

Oh ! que voulez-vous donc ?

M^{me} D U T O U R.

De la simple nature,
 Un ridicule fin, des portraits délicats,
 De la noblesse fans enflure ;
 Point de moralités ; une morale pure
 Qui naiffe du fujet et ne fe montre pas.
 Je veux qu'on foit plaifant fans vouloir faire rire ;
 Qu'on ait un ftyle aifé, gai, vif et gracieux :
 Je veux enfin que vous fachiez écrire
 Comme on parle en ces lieux.

V O L T A I R E.

Je vous baife les mains ; je renonce à vous plaire.
 Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal ;
 Allez vous adreffer à madame de Staal : (*)
 Vous trouverez là votre affaire.

M^{me} D U T O U R.

Oh ! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
 Quelque bonne plaifanterie.

V O L T A I R E.

Je le voudrais auffi ; j'étais déterminé
 A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie,
 Indigne du féjour aux Grâces destiné.

M^{me} D U T O U R.

Eh, qui l'a donc voulu ?

(*) On connaît madame de *Staal* par fes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention de ne s'y peindre qu'en bufte. Elle a fait auffi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton.

V O L T A I R E.

Qui l'a voulu ? Thérèse....

C'est une étrange femme : il faut , ne vous déplaife ,

Quitter tout dès qu'elle a parlé.

Dût-on être berné , sifflé ,

Elle veut à la fois le bal , et comédie ,

Jeu , toilette , opéra , promenade , foupé ,

Des pompons , des magots , de la géométrie.

Son esprit en tout temps est de tout occupé ;

Et jugeant des autres par elle ,

Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir ;

Que tous les arts , ornés d'une grâce nouvelle ,

De briller dans Anet se feront un devoir ,

Dès que du Maine les appelle.

Passe pour les beaux-arts , ils sont faits pour ses yeux ;

Mais non les farces infipides :

Gilles doit disparaître auprès des Euripides.

Je conçois vos raisons , et vous m'ouvrez les yeux.

On ne me jouëra point.

M^{me} D U T O U R.

Quoi ? que voulez-vous dire ?

On ne vous jouëra point ? ... on vous jouëra , morbleu !

Je vous trouve plaifant de vouloir nous prescrire

Vos volontés pour règle... Oh ! nous verrons beau jeu.

Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine ,

Que d'apprendre un plat rôle , et de le répéter...

V O L T A I R E.

Mais...

M^{me} D U T O U R.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer ?

V O L T A I R E.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot....

M^{me} D U T O U R.

Oui, vous avez raison ;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaifant, vous ferez plaifanté :

Et ce plaifir en vérité

Vaut celui de la comédie.

Allons, et qu'on commence.

V O L T A I R E.

Oh, mais... vous m'avez dit...

M^{me} D U T O U R.

J'aurai mon dit, et mon dédit.

V O L T A I R E.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

M^{me} D U T O U R.

Vous voilà bien malade : il faut servir les grands.

On amuse souvent plus par son ridicule

Que l'on ne plaît par ses talens.

V O L T A I R E.

Allons, foumettons-nous : la résistance est vaine.

Il faut bien s'immoler pour les plaifirs d'Anet.

Vous n'êtes dans ces lieux, Messieurs, qu'une centaine :

Vous me garderez le secret.

AUTRE PROLOGUE,

*Récité par M. de VOLTAIRE, sur le théâtre de Sceaux,
devant Madame LA DUCHESSE DU MAINE, avant la
représentation de la comédie de la Prude.*

Le 15 décembre 1747.

O vous ! en tous les temps par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,
Ce siècle des talens accordé par les dieux.

Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaliser des efforts superflus ;
Favorisez au moins ce faible crépuscule

Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits ;
Et lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.

Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles ;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets ;
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets :
Nous possédons bien peu ; c'est ce peu qu'on vous donne ;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon sens, que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles n'imiteront jamais !

On peut bien sans effronterie

Aux yeux de la raison jouer la pruderie ;

Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu :

Quand on fait devant vous la satire d'un vice ,

C'est un nouvel hommage , un nouveau sacrifice

Que l'on présente à la vertu.

P E R S O N N A G E S.

M^{me} DORFISE, veuve.

M^{me} BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de *Dorfise*.

BLANFORD, capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caissier.

Le chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguisée en
jeune turc.

La scène est à Marseille.

L A P R U D E ,

C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

D A R M I N , A D I N E .

A D I N E , *habillée en turc. (*)*

AH, mon cher oncle ! ah , quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom , mon cœur , mon sexe et mon tourment.

D A R M I N .

Nous arrivons : je te plains ; mais , ma nièce ,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce ,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis , de biens et de support ,
Que ta beauté , tes grâces , ton jeune âge ,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage ;
Pour comble enfin , quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha ,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher , te masquer , partir vite ?

(*) Dans la pièce anglaise , cette jeune personne s'appelle *Fidelia*. Elle s'est déguisée en garçon , et a servi de page à *Manly* , capitaine de vaisseau.

A D I N E.

D'autres dangers font préparés pour moi.

D A R M I N.

Ne rougis point , ma nièce , calme-toi ;
 Car à la hâte avec nous embarquée ,
 Vêtue en homme , en jeune turc masquée ,
 Tu ne pouvais , ma nièce , honnêtement
 Te dépêtrer de cet accoutrement ,
 Prendre du sexe et l'habit et la mine ,
 Devant les yeux de vingt gardes-marine ,
 Qui tous étaient plus dangereux pour toi
 Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi , ni loi.
 Mais par bonheur , tout s'arrange à merveille ,
 Et nous voici débarqués dans Marseille ,
 Loin des bachas , et près de tes parens ,
 Chez des Français , tous fort honnêtes gens.

A D I N E.

Ah ! Blanford est honnête homme fans doute ;
 Mais que de maux tant de vertu me coûte !
 Fallait-il donc avec lui revenir ?

D A R M I N.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
 Et cet hymen , dans ta plus tendre enfance ,
 Fit autrefois sa plus douce espérance.

A D I N E.

Qu'il se trompait !

D A R M I N.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice , en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude ,
Qui de tromper fait son unique étude ?

A D I N E.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

D A R M I N.

Bon ! qui l'est en amours ?

A D I N E.

Je crains Dorfise.

D A R M I N.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est , dit-on , trop galante ;
Son cœur est faux , ses propos médifans.
Ne crains rien d'elle , on ne trompe qu'un temps.

A D I N E.

Ce temps est long , ce temps me défespère.
Dorfise trompe ! et Dorfise a su plaire !

D A R M I N.

Mais , après tout , Blanford t'est-il si cher ?

A D I N E.

Oui ; dès ce jour , où deux vaisseaux d'Alger (*)
Si vivement sur les flots l'attaquèrent ,
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !

(*) Dans l'anglais , ce n'est pas contre des vaisseaux d'Alger que le capitaine a combattu , mais contre des hollandais.

Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
 M'intéressait pour lui comme pour vous ;
 Et courageuse, en devenant si tendre,
 Je souhaitais être homme, et le défendre.
 Songez-vous bien que lui seul me sauva,
 Quand sur les eaux notre vaisseau brûla ?
 Ciel ! que j'aimai ses vertus, son courage,
 Qui dans mon cœur ont gravé son image !

D A R M I N.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
 Pour la vertu peut avoir du penchant.
 Trente ans à peine, une taille légère,
 Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire ;
 Mais son humeur, et son austérité,
 Ont-ils pu plaire à ta simplicité ?

A D I N E.

Mon caractère est férieux ; et j'aime
 Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

D A R M I N.

Il hait le monde.

A D I N E.

Il a, dit-on, raison.

D A R M I N.

Il est souvent trop confiant, trop bon ;
 Et son humeur gâte encor sa franchise.

A D I N E.

De ses défauts le plus grand c'est Dorfise.

D A R M I N.

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux , de les défabufer ,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

A D I N E.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire ?
Hélas ! du jour que par un fort heureux
Dessus son bord il nous reçut tous deux ,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte :
En arrivant je sens la même crainte.

D A R M I N.

Je prétendais te découvrir à lui.

A D I N E.

Gardez-vous en , ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfise adorée ,
Dans mon malheur , je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaisse en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

D A R M I N.

Que veux-tu donc ?

A D I N E.

Je veux , dès ce soir même ,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

D A R M I N.

Lorsque si vite on se met en couvent ,
Tout à loisir , ma nièce , on s'en repent.
Avec le temps tout se fera , te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige ;

Car dans l'instant, où ce du Gué (*) nouveau
 Si noblement fit fauter son vaisseau,
 Je vis fauter ses biens et ma fortune ;
 A tous les deux la misère est commune.
 Et cependant à Marseille arrivés,
 Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
 Il faut chercher un secours nécessaire.
 L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

A D I N E.

Quoi ! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
 Je n'en crois rien.

D A R M I N.

Le temps ouvre les yeux.
 L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
 Non pas au mien. L'amour sans héritage,
 Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.
 Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

A D I N E.

Vous pensez donc que dans votre détresse,
 Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,
 Et que d'abord votre veuve Burlet
 En vous voyant vous quittera tout net ?

D A R M I N.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
 Souvent, hélas ! c'est ainsi qu'on en use.
 Mais d'autres soins je suis embarrassé ;
 L'argent me manque, et c'est le plus pressé.

(*) Allusion au célèbre *du Gué Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

SCENE

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BON, de l'argent ! dans le siècle où nous sommes,
 C'est bien cela que l'on obtient des hommes !
 Vive embrassade, et fades complimens,
 Propos joyeux, vains baisers, faux sermens,
 J'en ai reçu de cette ville entière ;
 Mais aussitôt qu'on a su ma misère,
 D'auprès de moi la foule a disparu ;
 Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu ;
 Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?
 J'en ai cherché ; j'ai vu force fripons,
 De tous les rangs, de toutes les façons,
 D'honnêtes gens, dont la molle indolence
 Tranquillement nage dans l'opulence,
 Blasés en tout, aussi durs que polis,
 Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis :
 Mais des cœurs droits, des âmes élevées,
 Que les destins n'ont jamais captivées,
 Et qui se font un plaisir généreux
 De rechercher un ami malheureux,

Théâtre. Tome VII.

† Q

J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
 Un coffre-fort est le dieu de ce monde ;
 Et je voudrais qu'ainfi que mon vaisseau ,
 Le genre-humain fût abymé dans l'eau.

D A R M I N.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

A D I N E.

Le monde est faux , je le crois ; mais je pense
 Qu'il est encore un cœur digne de vous ,
 Fier , mais sensible , et ferme , quoique doux :
 De vos destins bravant l'indigne outrage ,
 Vous en aimant , s'il se peut , davantage ;
 Tendre en ses vœux , et constant dans sa foi.

B L A N F O R D.

Le beau présent ! où le trouver ?

A D I N E.

Dans moi.

B L A N F O R D.

Dans vous ! allez , jeune homme que vous êtes ;
 Suis-je en état d'entendre vos fornettes ?
 Pour plaifanter prenez mieux votre temps.
 Oui , dans ce monde , et parmi les méchans ,
 Je fais qu'il est encor des ames pures ,
 Qui chériront mes tristes aventures.
 Je suis heureux , dans mon fort abattu ;
 Dorfise au moins fait aimer la vertu.

A D I N E.

Ainsi , Monsieur , c'est de cette Dorfise
Que pour toujours je vois votre ame éprise ?

B L A N F O R D.

Assurément.

A D I N E.

Et vous avez trouvé
En sa conduite un mérite éprouvé ?

B L A N F O R D.

Oui.

D A R M I N.

Feu mon frère , avant d'aller en Grèce ,
S'il m'en souvient , vous destinait ma nièce.

B L A N F O R D.

Feu votre frère a très-mal destiné ;
J'ai mieux choisi ; je suis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

A D I N E.

Un tel mérite est rare ; il me surprend ;
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

B L A N F O R D.

Ce jeune enfant a du bon , et je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

D A R M I N.

Pas tant , peut-être. Après tout , dites-moi
Comment Dorfise , avec sa bonne foi ,
Avec ce goût , qui pour vous seul l'attire ,
Depuis un an cessa de vous écrire ?

Q 2

B L A N F O R D.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
 Et que la poste allât en pleine mer ?
 Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle
 De gros paquets, mais écrits d'un modèle...
 D'un air si vrai, d'un esprit si sensé...
 Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;
 Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
 Le cœur y parle ; et voilà comme on aime.

D A R M I N à *Adine*.

Vous pâlissez.

B L A N F O R D, *avec empressement à Adine*.

Qu'avez-vous ?

A D I N E.

Moi, Monsieur ?

Un mal cruel qui me perce le cœur.

B L A N F O R D à *Darmin*.

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
 Serait plus forte, aurait plus de courage.
 Je l'aime fort, mais je suis étonné
 Qu'à cet excès il soit efféminé.
 Était-il fait pour un pareil voyage ?
 Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
 Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
 Il était né pour aller à Paris
 Nous étaler sur les bancs du théâtre
 Son beau minois, dont il est idolâtre.
 C'est un Narcisse.

D A R M I N.

Il en a la beauté.

B L A N F O R D.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

A D I N E.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.

Je suis plus près de me haïr moi-même ;

Je n'aime rien qui me ressemble.

B L A N F O R D.

Enfin

C'est à Dorfise à régler mon destin.

Bien convaincu de sa haute sagesse,

De l'épouser je lui passai promesse ;

Je lui laissai mon bien même en partant,

Joyaux, billets, contrats, argent comptant.

J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,

Confié tout à ma chère Dorfise.

J'ai confié Dorfise et son destin

A la vertu de monsieur Bartolin.

D A R M I N.

De Bartolin, le caissier ?

B L A N F O R D.

De lui-même,

D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

D A R M I N, *d'un ton ironique.*

Ah ! vous avez sans doute bien choisi ;

Toujours heureux en maîtresse, en ami,

Point prévenu.

B L A N F O R D.

Sans doute ; et leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

A D I N E.

Je n'en puis plus , je fors.

B L A N F O R D.

Mais qu'avez-vous ?

A D I N E.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands ; leurs traits s'appesantissent ;
Ils cesseront si les vôtres finissent.

(elle sort.)

B L A N F O R D.

Je ne fais . . . mais son chagrin m'a touché.

D A R M I N.

Il est aimable , il vous est attaché.

B L A N F O R D.

J'ai le cœur bon , et la moindre fortune
Qui me viendra fera pour lui commune.
Dès que Dorfise avec sa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi ,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine ,
Un air plus fait ; mais les foins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs , il est modeste , sage.
J'ai remarqué toujours , dans le voyage ,

Qu'il rougissait aux propos indécens ,
 Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
 Je vous promets de lui servir de père.

D A R M I N.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
 Mais, allons donc chez Dorfise à l'instant ,
 Et recevez d'elle au moins votre argent.

B L A N F O R D.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne ,
 La fait rester encore à la campagne.

D A R M I N.

Et le caissier ?

B L A N F O R D.

Et le caissier aussi.

Tous deux viendront, puisque je suis ici.

D A R M I N.

Vous pensez donc que madame Dorfise
 Vous est toujours très-humblement soumise ?

B L A N F O R D.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi ,
 Elle peut bien en faire autant pour moi.
 Je n'ai pas eu comme vous la folie
 De courtiser une franche étourdie.

D A R M I N.

Il se pourra que j'en sois méprisé ;
 Et c'est à quoi tout homme est exposé.
 Et j'avoûrai qu'en son humeur badine ,
 Elle est bien loin de sa sage cousine.

B L A N F O R D.

Mais de son cœur ainsi désarmé,
Que ferez-vous ?

D A R M I N.

Moi ? rien : je me tairai,
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

B L A N F O R D.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

D A R M I N.

Sa tête est fort légère ;
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

B L A N F O R D.

Détrompez-vous, cher Darmin, foyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

D A R M I N.

Mais le sage
Aime-t-il tant ? ... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans honte emprunter son argent.

SCENE

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier M O N D O R.

BONJOUR, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bonjour! dis-moi, quel est ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il grec, turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vite en poste à Versailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

B L A N F O R D.

Non.

Le chevalier M O N D O R.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

B L A N F O R D.

Non.

J'ai fait ma cour sur mer; et mes services
Sont mes patrons, font mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier M O N D O R.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

Théâtre. Tome VII.

† R

B L A N F O R D.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier M O N D O R.

Va, dans son temps ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

D A R M I N.

Nous en sommes fort près; et notre gloire
N'a pas le fou.

Le chevalier M O N D O R.

Je suis prêt à t'en croire.

D A R M I N.

Cher Chevalier, il te faut avouer....

Le chevalier M O N D O R.

En quatre mots je dois vous confier....

D A R M I N.

Que notre ami vient de faire une perte

Le chevalier M O N D O R.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte

D A R M I N.

De tout le bien

Le chevalier M O N D O R.

D'une honnête beauté,

D A R M I N.

Que sur la mer

Le chevalier M O N D O R.

A qui sans vanité,

D A R M I N.

Il rapportait

Le chevalier M O N D O R.

Après bien du mystère ,

D A R M I N.

Dans son vaisseau.

Le chevalier M O N D O R.

J'ai le bonheur de plaire.

D A R M I N.

C'est un malheur.

Le chevalier M O N D O R.

C'est un plaisir bien vif

De subjuguier ce scrupule excessif ,

Cette pudeur et si fière et si pure ,

Ce précepteur , qui gronde la nature.

J'avais du goût pour la dame Burlet ,

Pour sa gaîté , son air brusque et follet ;

Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

D A R M I N.

J'en suis ravi.

Le chevalier M O N D O R.

C'est la prude que j'aime.

Encouragé par la difficulté ,

J'ai présenté la pomme à la fierté.

D A R M I N.

La prude enfin , dont votre ame est éprise ,

Cette beauté si fière ?

Le chevalier M O N D O R.
C'est Dorfise.

B L A N F O R D , *en riant.*

Dorfise... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le chevalier M O N D O R.
Devant toi , mon ami.

B L A N F O R D .

Va , j'ai pitié de ton extravagance ;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence ,
Je t'en répons , de recevoir chez toi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier M O N D O R.
Si fait , mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

B L A N F O R D .

Cajolez moins , mon très-cher , apprenez
Qu'à ses vertus mes jours font destinés ,
Qu'elle est à moi , que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse ,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son fort.

Le chevalier M O N D O R , *en riant.*
Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(à Darmin.)

Il a , dis-tu , besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens , cher Darmin.

(il veut lui donner un porte-feuille.)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez ? . . .

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grâce infigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.

Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme ;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(il veut s'en aller.)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle est ici, Dorfise ?

Le chevalier M O N D O R.

Assurément.

B L A N F O R D.

O juste Ciel !

Le chevalier M O N D O R.

Eh bien , quelle merveille ?

B L A N F O R D.

Dans sa maison ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui , te dis-je , à Marseille.

Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait ,

Et qui des champs avec hâte accourait.

B L A N F O R D , à part.

Pour me revoir ! ô Ciel ! je te rends grâce ;

A ce seul trait tout mon malheur s'efface.

Entrons chez elle.

Le chevalier M O N D O R.

Entrons , c'est fort bien dit ;

Car plus on est de fous , et plus on rit.

B L A N F O R D. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier M O N D O R.

Frappons.

C O L E T T E , *en dedans de la maison.*

Qui va là ?

B L A N F O R D.

Moi.

Le chevalier M O N D O R.

Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE,
le chevalier MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Mon sieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru

Noyé cent fois. Soyez le bien-venu.

BLANFORD.

Le juste ciel , propice à ma tendresse ,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais , de grâce , où donc est-elle allée ?

Où la trouver ?

COLETTE, *faisant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

R 4

B L A N F O R D.

Quelle assemblée ?

C O L E T T E.

Eh ! vous ne savez rien ?

Apprenez donc que vingt femmes de bien
 Sont dans Marseille étroitement unies ,
 Pour corriger nos jeunes étourdies ,
 Pour réformer tout le train d'aujourd'hui ,
 Mettre à sa place un noble et digne ennui ,
 Et noblement par de sages cabales ,
 De leur prochain réprimer les scandales ,
 Et Dorise est en tête du parti.

B L A N F O R D à *Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
 Est-il souffert d'une beauté sévère ?

D A R M I N.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

B L A N F O R D.

De l'assemblée où va-t-elle ?

C O L E T T E.

On ne fait ,
 Faire du bien fourdement.

B L A N F O R D.

En secret !

C'est-là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure ,
 Pour lui parler , avoir aussi mon heure ?

Le chevalier M O N D O R.

Va, c'est à moi qu'il le faut demander ;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

B L A N F O R D.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la désapprouver.

D A R M I N.

Et sa cousine , où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

C O L E T T E.

Oui , mais leur goût rarement les assemble ;
Et la cousine , avec dix jeunes gens ,
Et dix beautés , se donne du bon temps ;
Et d'une table , et propre , et bien servie ,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse , ou l'on se met au jeu :
Toujours chez elle et grand'chère , et beau feu ;
De longs soupers et des chansons nouvelles ,
Et des bons mots , encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces , liqueurs , vins vieux , gris , rouges , blancs ,
Amas nouveaux de boîtes , de rubans ,
Magots de Saxe , et riches bagatelles ,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour , la nuit , cent plaisirs renaissans ,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

(*) Fameux marchand de curiosités.

Le chevalier M O N D O R.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

D A R M I N.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la suivre ?

C O L E T T E.

Par-tout, Monsieur, car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.

Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, et musique et soupé ;
Son cœur toujours est de tout occupé.

Vous la verrez, et sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.

B L A N F O R D.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.

Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage ?

Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,

Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

D A R M I N.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur :

Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévère,

Peut en public faire beaucoup de bien ,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

B L A N F O R D.

Eh bien , tantôt nous viendrons l'un et l'autre ,
Et vous verrez mon choix , et moi le vôtre.

Le chevalier M O N D O R.

Oui , revenez , et vous verrez , ma foi ,
La place prise.

B L A N F O R D.

Et par qui donc ?

Le chevalier M O N D O R.

Par moi.

B L A N F O R D.

Par toi !

Le chevalier M O N D O R.

J'ai mis à profit ton absence ,
Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va , tu verras . . . Adieu.

S C E N E V.

B L A N F O R D , D A R M I N.

B L A N F O R D.

C A , pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux ?

D A R M I N.

Le ridicule et la bonne fortune ,
Vont bien ensemble , et la chose est commune.

B L A N F O R D.

Quoi ? vous pensez.....

D A R M I N.

Oui , ces femmes de bien
Aiment parfois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aie un peu moi-même
Chercher mon sort , et savoir si l'on m'aime.
(il sort.)

B L A N F O R D *seul.*

Oui , hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue , ô destin favorable ,
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai , je l'ai mis dans ma tête ,
Le monde entier pour une femme honnête.

C'est trop long-temps courir , craindre , espérer :

Voilà le port où je veux demeurer.

Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?

Le monde est fou , ridicule , ou funeste ;

Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?

Non , dans ce monde il n'est pas un ami ;

Personne au fond à nous ne s'intéresse ;

On est aimé , mais c'est de sa maîtresse :

Tout le secret est de favoir choisir.

Une coquette est un vrai monstre à fuir ;

Mais une femme , et tendre , et belle , et sage ,

De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, madame BURLET, le chevalier
MONDOR.

D O R F I S E.

ADOUCISSEZ, monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier :
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier M O N D O R , *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez , comme je puis comprendre ,
Cheveux si courts , que pour les mieux entendre.

D O R F I S E.

Encore !

M^{me} B U R L E T.

Eh bien , je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut , je crois , entendre avec décence
De la gaité les innocens éclats ,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche ,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

D O R F I S E.

Oui, l'une et l'autre ; et fermez , croyez-moi ,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.

Je vous l'ai dit , ils vous perdront , cousine.

Comment souffrir leur troupe libertine ,

Le beau Cléon qui , brillant sans esprit ,

Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ?

Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime ,

Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?

Et ce robin parlant toujours de lui ?

Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?

Et mon cousin , qui. . . .

Le chevalier M O N D O R.

C'en est trop , Madame ;

Chacun son tour ; et si votre belle ame

Parle du monde avec tant de bonté ,

J'aurai du moins autant de charité.

Je veux ici vous tracer de mon style

En quatre mots un portrait de la ville ,

A commencer par. . . .

D O R F I S E.

Ah ! n'en faites rien :

Il n'appartient qu'aux personnes de bien

De châtier , de gourmander le vice.

C'est à mes yeux une horrible injustice

Qu'un libertin fatirise aujourd'hui

D'autres mondains moins vicieux que lui.

Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur et vertu toute pure,
Dégout du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

M^{me} B U R L E T.

Il a quelques attraits.

D O R F I S E.

Pour vous, hélas ! et pour votre ruine.

M^{me} B U R L E T.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?
Haïssiez-vous ce monde ?

D O R F I S E.

Horriblement.

Le chevalier M O N D O R.

Tous les plaisirs ?

D O R F I S E.

Epouvantablement.

M^{me} B U R L E T.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier M O N D O R.

La musique ? la table ?

D O R F I S E.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

M^{me} B U R L E T.

Mais la parure, et les ajustemens ?

Vous m'avoûrez.....

D O R F I S E.

Ah ! quels vains ornemens !

Si

Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

M^{me} B U R L E T.

Mais cependant ma sœur Dorfise ,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

D O R F I S E.

Bien ?

Le chevalier M O N D O R.

Du grand bien.

D O R F I S E.

Avec simplicité.

Le chevalier M O N D O R.

Mais avec goût.

M^{me} B U R L E T.

Votre sage beauté ,

Quoi qu'elle en dise , est fort aise de plaire.

D O R F I S E.

Moi ? juste Ciel !

M^{me} B U R L E T.

Parle-moi sans mystère.

Je crois , ma foi , que ta sévérité

A quelque goût pour ce jeune éventé.

Il n'est pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

Le chevalier M O N D O R.

Ah !

Théâtre. Tome VII.

† S

M^{me} B U R L E T.

C'est un jeune homme
Fort beau , fort riche.

Le chevalier M O N D O R.

Ah!

D O R F I S E.

Ce discours m'affomme.

Vous proposez l'abomination.

Un beau jeune homme est mon averfion ;

Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier M O N D O R.

Ma foi , Madame ,

Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'ame.

Mais ce Blanford , qui revient fans vaisseau ,

Est-il si riche , et si jeune , et si beau ?

D O R F I S E.

Il est ici ? quoi , Blanford ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui , fans doute.

C O L E T T E , *en entrant avec précipitation.*

Hélas ! je viens pour vous apprendre. . . .

D O R F I S E à Colette à l'oreille.

Ecoute.

M^{me} B U R L E T.

Comment ?

D O R F I S E au chevalier Mondor.

Depuis qu'il prit de moi congé ,

De fes défauts je l'ai cru corrigé ,

Je l'ai cru mort.

Le chevalier M O N D O R.

Il vit ; et le corsaire
Veut me couler à fond , et croit vous plaire.

D O R F I S E , *en se retournant vers Colette.*
Colette , hélas !

C O L E T T E.

Hélas !

D O R F I S E.

Ah , Chevalier ,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer ?

Le chevalier M O N D O R.
De tout mon cœur.

M^{me} B U R L E T.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin , son ami si fidelle ?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier M O N D O R.

Il est venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne fais quel port.
Ils ont sur mer donné , je crois , bataille ,
Et sont ici n'ayant ni fou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit grec plus joli , mieux tourné. . . .

D O R F I S E.

Eh , oui , vraiment. Je pense tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

S 2

Le chevalier M O N D O R.

Oui.

D O R F I S E.

Doux, tendres, touchans?

Un teint de rose?

Le chevalier M O N D O R.

Oui.

D O R F I S E, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,

L'air noble, fin?

Le chevalier M O N D O R.

C'est une créature

Qu'à son plaisir façonna la nature.

D O R F I S E.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,

Je veux par vous qu'il me soit amené...

Quoiqu'il soit jeune.

M^{me} B U R L E T.

Et moi, je veux sur l'heure,

Que de Darmin l'on cherche la demeure.

Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez

Trois cents louis, que je crois bien comptés;

(*elle donne une bourse à la Fleur, qui est derrière elle.*)

Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.

Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,

Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu

De naturel plus doux, plus ingénu :

J'aime surtout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante et sociable.

D O R F I S E.

Eh bien, Blanford n'est pas de cette humeur ;
Il est si férieux !

Le chevalier M O N D O R.

Si plein d'aigreur !

D O R F I S E.

Oui, si jaloux...

Le chevalier M O N D O R, *interrompant brusquement.*

Cautique.

D O R F I S E.

Il est...

Le chevalier M O N D O R.

Sans doute.

D O R F I S E.

Laissez-moi donc parler ; il est...

Le chevalier M O N D O R.

J'écoute.

D O R F I S E.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

M^{me} B U R L E T.

On dit qu'il a très-bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

D O R F I S E.

Oui, mais qu'il est incommode sur terre ! (*)

(*) Il y a dans l'anglais : Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle ; oui, il ressemble à un farrazin peint sur l'enseigne d'un cabaret, il a du courage

Le chevalier M O N D O R.

Il est encore. . .

D O R F I S E.

Oui.

Le chevalier M O N D O R.

Ces marins d'ailleurs

Ont presque tous de si vilaines mœurs.

D O R F I S E.

Oui.

M^{me} B U R L E T.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

D O R F I S E.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde , à commencer par lui :
Le monde et lui me rendent si craintive.

S C E N E I I.

D O R F I S E , M^{me} B U R L E T , le chevalier
M O N D O R , C O L E T T E.

C O L E T T E.

MADAME !

D O R F I S E.

Eh bien ?

comme le bourreau , il tuera un homme qui aura les mains liées , et il n'a que de la cruauté ; ce qui ne ressemble pas plus au courage , que la médifance continuelle ne ressemble à de l'esprit.

C O L E T T E.

Monfieur Blanford arrive.

D O R F I S E.

Ciel !

M^{me} B U R L E T.

Darmin eft avec lui ?

C O L E T T E.

Madame, oui.

M^{me} B U R L E T.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

D O R F I S E.

Et moi , je fens une douleur profonde ;

Je me retire , et je veux fuir le monde.

Le chevalier M O N D O R.

Avec moi donc ?

D O R F I S E.

Non, s'il vous plaît, fans vous.

(elle fort.)

S C E N E I I I.

M^{me} B U R L E T, B L A N F O R D, D A R M I N,
le chevalier M O N D O R, A D I N E.

D A R M I N à M^{me} B u r l e t.

M A D A M E , enfin , fouffrez qu'à vos genoux. . .

M^{me} B U R L E T , courant au-devant de Darmin.

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie

D'aller au bal après la comédie ;

Nous causerons ; mon carrosse est là-bas.

(à *Blanford.*)

Et vous, rigris, y viendrez-vous ?

B L A N F O R D.

Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.

Allez, courez, troupe folle et joyeuse,

Faites semblant d'avoir bien du plaisir,

Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(au jeune *Adine.*)

Et nous, jeune homme, allons trouver *Dorfise.*

(*Mme Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.*)

S C E N E I V.

B L A N F O R D , A D I N E , C O L E T T E.

B L A N F O R D.

V O Y O N S une ame au seul devoir soumise,

Qui pour moi seul, par un sage retour,

Renonce au monde en faveur de l'amour ;

Et qui fait joindre à cette ardeur flatteuse

Une vertu modeste et scrupuleuse.

Méritez bien de lui plaire.

A D I N E.

Avec soin.

De sa vertu je veux être témoin ;

En

En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

B L A N F O R D.

C'est très-bien dit ; je prétends vous conduire.

En vous voyant du monde abandonné,

Je trouve un fils que le fort m'a donné.

Sans vous aimer on ne peut vous connaître.

Vous êtes né trop flexible peut-être ;

Rien ne fera plus utile pour vous

Que de hanter un esprit sage et doux ,

Dont le commerce en votre ame affermisse

L'honnêteté , l'amour de la justice ,

Sans vous ôter certain charme flatteur ,

Que je sens bien qui manque à mon humeur.

Une beauté , qui n'a rien de frivole ,

Est pour votre âge une excellente école ;

L'esprit s'y forme , on y règle son cœur ;

Sa maison est le temple de l'honneur.

A D I N E.

Eh bien , allons avec vous dans ce temple ;

Mais je suivrai bien mal son rare exemple ,

Soyez-en sûr.

B L A N F O R D.

Et pourquoi ?

A D I N E.

J'aurais pu

Auprès de vous mieux goûter la vertu ;

Quoique la forme en soit un peu sévère ,

Le fond m'en charme , et vous m'avez su plaire ;

Théâtre. Tome VII.

† T

Mais pour Dorfise....

B L A N F O R D , *en allant à la porte de Dorfise.*

Ah ! c'est trop se flatter

Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;

Mais croyez-moi , si l'honneur vous domine :

Voyez Dorfise , et fuyez sa cousine.

(*il veut entrer.*)

C O L E T T E , *sortant de la maison et refermant la porte.*

(*il heurte.*)

On n'entre point , Monsieur.

B L A N F O R D .

Moi !

C O L E T T E .

Non.

B L A N F O R D .

Comment ?

Moi refusé ?

C O L E T T E .

Dans son appartement

Pour quelque temps Madame est en retraite.

B L A N F O R D .

J'admire fort cette vertu parfaite ;

Mais j'entrerais.

C O L E T T E .

Mais , Monsieur , écoutez.

B L A N F O R D .

Sans écouter , entrons vite.

(*il entre.*)

C O L E T T E.

Arrêtez.

A D I N E.

Hélas ! suivons , et voyons quelle issue
 Aura pour moi cette étrange entrevue.

S C E N E V.

C O L E T T E *seule.*

IL va la voir , il va découvrir tout.
 Je meurs de peur ; ma maîtresse est à bout.
 Ah ! ma maîtresse , avoir eu le courage
 De stipuler ce secret mariage !
 De vous donner au caissier Bartolin !
 Eh , que dira notre public malin ?
 Oh , que la femme est d'une étrange espèce !
 Et l'homme aussi . . . Quel excès de faiblesse !
 Madame est folle , avec son air malin ;
 Elle se trompe , et trompe son prochain ,
 Passe son temps , après mille méprises ,
 A réparer avec art ses sottises .
 Le goût l'emporte , et puis on voudrait bien
 Ménager tout , et l'on ne garde rien.
 Maudit retour , et maudite aventure !
 Comment Blanford prendra-t-il son injure ?
 Dans la maison voici donc trois maris ;
 Deux sont promis , et l'autre est , je crois , pris :
 Femme en tel cas ne fait auquel entendre.

T 2

S C E N E V I.

D O R F I S E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

MADAME , eh bien , quel parti faut-il prendre ?

D O R F I S E .

Va , ne crains rien , on fait l'art d'éblouir ,
De différer pour se faire chérir.

L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force , et servent nos adresses.

On s'est tiré de pas plus dangereux.

J'ai fait finir cet entretien fâcheux.

Adroitement je fais à la campagne

Courir notre homme (et le ciel l'accompagne !)

Chez Bartolin son ancien confident ,

Qui pourra bien lui compter quelque argent.

J'aurai du temps , il suffit.

C O L E T T E .

Ah ! le diable

Vous fit signer ce contrat détestable !

Qui , vous , Madame , avoir un Bartolin !

D O R F I S E .

Eh , mon enfant ! le diable est bien malin.

Ce gros caissier m'a tant persécutée.

Le cœur se gagne ; on tente , on est tentée.

Tu fais qu'un jour on nous dit que Blanford

Ne viendrait plus.

C O L E T T E.

Parce qu'il était mort.

D O R F I S E.

Je me voyais fans appui , fans richesse ,
 Faible furtout ; car tout vient de faiblesse.
 L'étoile est forte , et c'est souvent le lot
 De la beauté , d'époufer un magot.
 Mon cœur était à des épreuves rudes.

C O L E T T E.

Il est des temps dangereux pour les prudes,
 Mais à l'amour devant facrifier ,
 Vous auriez dû prendre le chevalier :
 Il est joli.

D O R F I S E.

Je voulais du myftère :
 Je n'aime pas d'ailleurs fon caractère ;
 Je le ménage ; il est mon complaifant ,
 Mon émiffaire , et c'est lui qui répand ,
 Par fon babil et fa folie utile ,
 Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

C O L E T T E.

Mais Bartolin est fi vilain.

D O R F I S E.

Oui , mais . . .

C O L E T T E.

Et fon esprit n'a guère plus d'attraits.

D O R F I S E.

Oui , mais . . .

T 3

C O L E T T E.

Quoi, mais ?

D O R F I S E.

Le destin, le caprice,
 Mon triste état, quelque peu d'avarice,
 L'occasion, je . . . je me résignai,
 Je devins folle ; en un mot je signai.
 Du bon Blanford je gardais la cassette.
 D'un peu d'argent mon amitié discrète
 Fit quelques dons par charité pour lui.
 Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
 Après deux ans gardant sa vieille flamme,
 Viendrait chercher sa cassette et sa femme ?

C O L E T T E.

Chacun disait ici qu'il était mort ;
 Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

D O R F I S E, *reprenant l'air de prude.*

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
 Tous ses bijoux, hélas ! qu'il les reprenne :
 Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
 Me les garda, les prit de bonne foi,
 Les croit à lui, les conserve, les aime,
 En est jaloux autant que de moi-même.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

D O R F I S E.

Maris, vertu, bijoux,
 J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

S C E N E V I I.

Le chevalier MONDOR , ADINE , DORFISE.

Le chevalier M O N D O R.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me méprise, et s'en fait tant accroire ?

*ADINE, arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le
chevalier entrait brusquement.*

Écoutons bien.

Le chevalier M O N D O R.

Il faut me rendre heureux ;

Il faut punir son air avantageux.

Je suis à vous ; avec plaisir je laisse

Au vieux Darmin sa petite maîtresse.

A le troubler on n'a que de l'ennui ;

On perd sa peine à se moquer de lui.

C'est ce Blanford , c'est sa vertu sévère ,

Sa gravité , qu'il faut qu'on désespère.

Il croit qu'on doit ne lui refuser rien ,

Par la raison qu'il est homme de bien.

Ces gens de bien me mettent à la gêne.

Ils vous feront périr d'ennui , ma reine.

*DORFISE, d'un air modeste et sévère, après avoir
regardé Adine.*

Vous vous moquez ! j'ai pour monsieur Blanford

Un vrai respect , et je l'estime fort.

T 4

Le chevalier M O N D O R.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne,
Est-il pas vrai ?

A D I N E, à part.

Que ceci me consterne !

Elle est constante, elle a de la vertu !

Tout me confond ; elle aime ; ah, qui l'eût cru !

D O R F I S E.

Que dit-il là ?

A D I N E, à part.

Quoi ! Dorfise est fidelle ?

Et pour combler mon malheur, elle est belle.

D O R F I S E au chevalier, après avoir regardé Adine.
Il dit que je suis belle.

Le chevalier M O N D O R.

Il n'a pas tort,

Mais il commence à m'importuner fort.

Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire

A cette dame.

A D I N E.

Hélas ! je me retire.

D O R F I S E au chevalier.

Vous vous moquez.

(à Adine.)

Restez, restez ici.

(au chevalier.)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

(à Adine.)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu :
Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le chevalier M O N D O R.

Eh ! laissez-là son naturel , Madame.

De ce Blanford vous haïssez la flamme ;

Vous m'avez dit qu'il est brutal , jaloux.

D O R F I S E *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(à Adine.)

Çà , quel âge avez-vous ?

A D I N E.

J'ai dix-huit ans.

D O R F I S E.

Cette tendre jeuneffe

A grand besoin du frein de la sagesse.

L'exemple entraîne ; et le vice est charmant ;

L'occasion s'offre si fréquemment !

Un seul coup d'œil perd de si belles ames !

Défiez-vous de vous-même , et des femmes ;

Prenez bien garde au souffle empoisonneur ,

Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier M O N D O R.

Que sa fleur soit , ou ne soit pas flétrie ,

Mêlez-vous moins de sa fleur , je vous prie ;

Et m'écoutez.

D O R F I S E.

Mon Dieu ! point de courroux ;

Son innocence a des charmes si doux !

Le chevalier M O N D O R.

C'est un enfant.

D O R F I S E , *s'approchant d'Adine.*

Çà , dites-moi , jeune homme ,
D'où vous venez , et comment on vous nomme ?

A D I N E.

J'ai nom Adine ; en Grèce je suis né ;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

D O R F I S E.

Qu'il a bien fait !

Le chevalier M O N D O R.

Quelle humeur curieuse !

Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse ,
Et vous parlez encore à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

D O R F I S E , *doucement.*

Paix , imprudent.

S C E N E V I I I.

DORFISE , le chevalier MONDOR , ADINE ,
COLETTE.

C O L E T T E.

MADAME !

D O R F I S E.

Eh bien ?

C O L E T T E.

Vous êtes attendue

A l'assemblée.

D O R F I S E.

Oui , j'y ferai rendue
 Dans peu de temps.

Le chevalier M O N D O R.

Quel message ennuyeux !
 Quand nous ferons assemblés tous les deux ,
 Nous casserons pour jamais , je vous prie ,
 Ces rendez-vous de fade pruderie ,
 Ces comités , ces conspirations
 Contre les goûts , contre les passions.
 Il vous sied mal , jeune encor , belle et fraîche ,
 D'aller crier d'un ton de pigriêche ,
 Contre les ris , les jeux et les amours ,
 De blasphémer ces dieux de vos beaux jours ,
 Dans des réduits peuplés de vieilles ombres ,
 Que vous voyez , dans leurs cabales sombres ,
 Se lamenter , fans gofier et fans dents ,
 Dans leurs tombeaux , des plaifirs des vivans.
 Je vais , je vais de ces sempiternelles
 Tout de ce pas égayer les cervelles ,
 Et leur donnant à toutes leur paquet ,
 Par cent bons mots étouffer leur caquet.

D O R F I S E.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ;
 Cher Chevalier , je ne puis le permettre.
 N'allez point là.

Le chevalier M O N D O R.

Mais j'y cours à l'instant,

Vous annoncer.

(*il sort.*)

D O R F I S E.

Ah quel extravagant !

(*au jeune Adine.*)

Allez , mon fils , gardez-vous , à votre âge ,

D'un pareil fou ; foyez discret et sage.

Mes complimens à Blanford l'œil touchant !

A D I N E , *se retournant.*

Quoi ?

D O R F I S E.

Le beau teint ! l'air ingénu , charmant !

Et vertueux ! . . . Je veux que par la fuite

Dans mon loisir vous me rendiez visite.

A D I N E.

Je vous ferai ma cour affidument.

Adieu , Madame.

D O R F I S E.

Adieu , mon bel enfant.

A D I N E.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.

Le trahit-on ? je l'ignore , mais j'aime.

S C E N E I X.

D O R F I S E , C O L E T T E .

DORFISE, *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J' A I M E , dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
 Déjà pour moi sent de la passion ?
 Il parle seul , me regarde , s'arrête ;
 Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

C O L E T T E .

Avec tendresse il lorgne vos appas.

D O R F I S E .

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

C O L E T T E .

Je le crois bien : le péril est trop proche ;
 Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
 Je crains surtout le courroux impoli
 De Bartolin.

D O R F I S E , *en soupirant.*

Que ce turc est joli !

Le crois-tu turc ? crois-tu qu'un infidelle
 Ait l'air si doux , la figure si belle ?
 Je crois pour moi qu'il se convertira.

C O L E T T E .

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra

Qu'à Bartolin vous êtes mariée ,
 Votre vertu fera fort décriée :
 Ce petit turc de peu vous servira ;
 Terriblement Blanford éclatera.

D O R F I S E.

Va , ne crains rien.

C O L E T T E.

J'ai dans votre prudence
 Depuis long-temps entière confiance :
 Mais Bartolin est un brutal jaloux ;
 Et c'est bien pis , Madame , il est époux.
 Le cas est triste , il a peu de semblables.
 Ces deux rivaux feraient fort intraitables.

D O R F I S E.

Je prétends bien les éviter tous deux.
 J'aime la paix , c'est l'objet de mes vœux ,
 C'est mon devoir ; il faut en conscience
 Prévoir le mal , fuir toute violence ,
 Et prévenir le mal qui surviendrait ,
 Si mon état trop tôt se découvrait.
 J'ai des amis , gens de bien , de mérite.

C O L E T T E.

Prenez conseil d'eux.

D O R F I S E.

Ah , oui , prenons vite.

C O L E T T E.

Eh bien , de qui ?

D O R F I S E.

Mais de cet étranger ,
De ce petit.... là.... tu m'y fais songer.

C O L E T T E.

Lui, des conseils ? lui, Madame, à son âge ?
Sans barbe encore ?

D O R F I S E.

Il me paraît fort sage ,
Et s'il est tel , il le faut écouter.
Les jeunes gens sont bons à consulter ;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

C O L E T T E.

Oui , lui parler paraît fort nécessaire.

D O R F I S E , *tendrement et d'un air embarrassé.*
Et comme à table on parle mieux d'affaire ,
Convienndrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi ?

C O L E T T E.

Tout de bon !

Vous , qui craignez si fort la médifance ?

D O R F I S E , *d'un air fier.*
Je ne crains rien ; je fais comme je pense :
Quand on a fait sa réputation ,
On est tranquille à l'abri de son nom.

Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

C O L E T T E.

Oui, mais le monde cause,

D O R F I S E.

Eh bien, cédon's à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguifons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienfiance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

C O L E T T E.

Pourquoi non ?

C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, fans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne ;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :
Mais par hasard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

D O R F I S E.

Des chutes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.

J'ai

J'ai signé ; mais je ne suis point enfin
 Absolument madame Bartolin.

On a des droits ; et c'est tout : et peut-être
 On va bientôt se délivrer d'un maître.

J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.

Si ce beau turc a pour moi du penchant,
 C'en est assez ; tout ira bien s'il m'aime.

Je suis encor maîtresse de moi-même ;
 Heureusement , je puis tout terminer.

Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.

Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table

Avec décence un jeune homme estimable ,

Un cœur tout neuf , un air frais et vermeil ,

Et qui nous peut donner un bon conseil ?

C O L E T T E.

Un bon conseil ! ah ! rien n'est plus louable :

Accomplissons cette œuvre charitable.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R F I S E , C O L E T T E.

D O R F I S E.

EST-CE point lui ? Que je suis inquiète !
On frappe , il vient. Colette , holà ! Colette ;
C'est lui , c'est lui.

C O L E T T E.

Non , c'est le chevalier ,
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi , qui court , faute , femille ,
Sort , rentre , va , vient , rit , parle , fretille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

D O R F I S E.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi.

C O L E T T E.

Chut , chut , j'entends quelqu'un.

D O R F I S E.

Ah ! c'est mon grec.

C O L E T T E.

Oui , c'est lui , ce me semble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monsieur, bonjour, Monsieur... je tremble.
Affeyez-vous....

ADINE.

Je suis tout interdit...
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'est moi, qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.

(elle le fait asseoir.)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive et fidelle:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

V 2

D O R F I S E.

Que dites-vous ? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe :
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié ;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

A D I N E.

Ah ! ſ'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible ,
J'oſe vous dire ici ſans vanité
Que je me pique un peu de probité.

D O R F I S E.

Mon bel enfant , je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre , auſſi vif que prudent ,
Qui poſſédât les grâces du jeune âge ,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe , à votre air tendre et doux ,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille ?

(elle approche ſon fauteuil.)

A D I N E.

J'étais en Grèce , et le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième

A mon oreille est un plaisir extrême.

Mais, dites-moi pourquoi ce front charmant

Et si français est coiffé d'un turban ?

Seriez-vous turc ?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie ?

Que votre accent, que ce ton grec est doux !

Que je voudrais parler grec avec vous !

Que vous avez la mine aimable et vive

D'un vrai français, et sa grâce naïve !

Que la nature entre nous se méprît

Quand par malheur un grec elle vous fit !

Que je bénis, Monsieur, la Providence

Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y suis, et c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux !

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;

Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde ;

Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
 Vous avez donc pris quelque engagement ?

A D I N E.

Eh , oui , Madame. Une femme intrigante
 A défolé ma jeunesse imprudente ;
 Comme son teint , son cœur est plein de fard !
 Elle est hardie , et pourtant pleine d'art ;
 Et j'ai senti d'autant plus ses malices
 Que la vertu sert de masque à ses vices.
 Ah ! que je souffre , et qu'il me semble dur
 Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur !

D O R F I S E.

Voyez la masque ! une femme infidelle !
 Punissons-la , mon fils : ça , quelle est-elle ?
 De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

A D I N E.

Ah ! je ne puis le dire.

D O R F I S E.

Comment donc ?

Vous possédez aussi l'art de vous taire !
 Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
 Jeune et discret ! je vais , moi , m'expliquer.
 Si quelque jour , pour vous bien dépiquer
 De la guenon qui fit votre conquête ,
 On vous offrait une personne honnête ,
 Riche , estimée , et surtout possédant
 Un cœur tout neuf , mais solide et constant ,

Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie ,
Et moins encor , je crois , dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

A D I N E .

Mais.... je dirais que l'on me tromperait.

D O R F I S E .

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance :
Ayez , mon fils , un peu plus d'assurance.

A D I N E .

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux ,
Vous le savez , sont un peu soupçonneux.

D O R F I S E .

Eh , quels soupçons avez-vous , par exemple ,
Quand je vous parle , et que je vous contemple ?

A D I N E .

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

D O R F I S E , *en s'écriant.*

Ah le petit malin !

Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'Amour même au sortir de l'enfance.
Alléz-vous en : le danger est trop grand ;
Je ne veux plus vous voir absolument.

A D I N E .

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

D O R F I S E .

C'est obéir à mon ordre un peu vite.

Là , revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

A D I N E.

Vous estimez monsieur Blanford de même :
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

D O R F I S E.

Oh ! non , jamais ; et les aimables lois
De la raison , de la tendresse sage ,
Font qu'on succède , et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

A D I N E.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

D O R F I S E.

Lorsque le ciel , mon fils , forme une belle ,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-temps avec raison.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;
On fuit une ombre ; au hasard on s'éprouve ;
Toujours on cherche , et rarement on trouve :
L'instinct secret vole après le vrai bien....

(*vivement et tendrement.*)

Quand on vous trouve , il ne faut chercher rien.

A D I N E.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être ,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

D O R F I S E.

Eh ! point du tout.

A D I N E.

A D I N E.

Peu digne de vos soins ,
 Connu de vous , vous m'estimeriez moins ,
 Et nous ferions attrapés l'un et l'autre.

D O R F I S E.

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
 Mon bel enfant , je prétends... Ah ! pourquoi
 Venir si tôt m'interrompre ? ... Eh , c'est toi !

S C E N E I I I.

COLETTE , DORFISE , ADINE.

COLETTE , avec empressement.
TRÈS-IMPORTUNE , et très-triste de l'être ;
 Mais un quidam , plus importun peut-être ,
 S'en va venir , c'est monsieur Bartolin.

D O R F I S E.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
 Il m'a trompée , il revient , le barbare !

C O L E T T E.

Le contre-temps est encor plus bizarre.
 Ce chevalier , le roi des étourdis ,
 Méconnaissant le patron du logis ,
 Cause avec lui , plaifante , s'évertue ,
 Et le retient malgré lui dans la rue.

D O R F I S E.

Tant mieux , ô Ciel !

C O L E T T E.

Point, Madame; tant pis;

Car l'indiscret, comme je vous le dis,
 Ne sachant pas quel est le personnage,
 Crie hautement, lui riant au visage,
 Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
 Que tout le monde est exclus comme lui;
 Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
 Et qu'à présent, dans un doux tête à tête,
 Madame au fond de son appartement,
 Loin du grand monde, est vertueusement.
 Le Bartolin, que le dépit transporte,
 Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
 Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
 Crève de rire, et l'autre de douleur.

D O R F I S E.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
 Où nous fourrer?

A D I N E.

Quel est donc ce mystère?

D O R F I S E.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
 Que je suis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

A D I N E.

Que deviendrai-je?

D O R F I S E à Colette.

Ecoute, toi, demeure.

Quel temps il prend! revenir à cette heure!

(à Adine.)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir,
 Vous trouverez un ample manteau noir,
 Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'est lui fans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taisez-vous.

On vient ; hélas ! c'est le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monsieur, le ciel vous accompagne !...
 Vous revenez bien tard de la campagne !...
 Vous m'avez fait un si grand déplaisir
 Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN,

Le chevalier difait tout au contraire....

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux ; je suis sincère ;
 Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
 Il est au vif piqué de ma rigueur ;

Son vain caquet m'étourdit et m'affomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

B A R T O L I N.

Mais cependant de bon sens il parlait.

D O R F I S E.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

B A R T O L I N.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

D O R F I S E, *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; holà !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

B A R T O L I N.

Comment ? pourquoi ?

D O R F I S E, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous eu, mon cher, en pensée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous consultations ; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

B A R T O L I N.

C'est excès de vieillesse.

C O L E T T E.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

B A R T O L I N.

Oui, j'entends.

D O R F I S E.

On l'a mis à l'écart ;
De mon firop il a pris une dose ,
Et maintenant je pense qu'il repose.

B A R T O L I N.

Il ne repose point , car je l'entends
Qui marche encore , et touffe là-dedans.

C O L E T T E.

Eh bien , faut-il , lorsqu'un avocat touffe ,
L'importuner ?

B A R T O L I N.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(il entre dans le cabinet.)

D O R F I S E.

O Ciel ! fais donc si bien
Qu'il cherche tout fans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie , il dit : tue ;
Mon avocat est mort , je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

B A R T O L I N , *revenant , et tenant Adine par le bras.*

Ah , ah ! notre future ,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisiffez très-bien.
Venez , venez , notre vieux praticien ,

D'ici sans bruit il vous faut disparaître ,
 Et vous irez plaider par la fenêtre ;
 Allons , et vite.

D O R F I S E.

Ecoutez-moi ; pardon ,
 Mon cher mari.

A D I N E.

Lui, son mari !

B A R T O L I N à *Adine*.

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance ,
 Par l'étriller à ses yeux d'importance.

A D I N E.

Hélas ! Monsieur , je tombe à vos genoux ,
 Je ne saurais mériter ce courroux.
 Vous me plaindrez si je me fais connaître ;
 Je ne suis point ce que je peux paraître.

B A R T O L I N.

Tu me parais un vaurien , mon ami ,
 Fort dangereux , et tu feras puni.
 Viens çà , viens çà !

A D I N E.

Ciel ! au secours , à l'aide !
 De grâce ! hélas !

D O R F I S E.

La rage le possède.
 A mon secours , tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, fors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah, l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
Va-t-en chercher, Colette, un commissaire ;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

C O L E T T E.

Fort bien.

Où courez-vous ?

D O R F I S E.

Hélas ! je n'en fais rien.

S C E N E V I.

M^{me} B U R L E T , D O R F I S E , C O L E T T E.M^{me} B U R L E T.

E H bien , qu'est-ce , cousine ?

D O R F I S E.

Ah ma cousine !

M^{me} B U R L E T.

Il semblerait que l'on vous assassine ,
 Ou qu'on vous vole , où qu'on vous bat un peu...
 Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
 Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

D O R F I S E.

Cousine , hélas ! apprenez mon affaire ;
 Mais gardez-moi le secret pour jamais.

M^{me} B U R L E T , *toujours gaiement et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets ;
 Je suis pourtant discrète comme une autre.
 Cousine , eh bien , quelle affaire est la vôtre ?

D O R F I S E.

Mon affaire est terrible ; c'est d'abord
 Que je suis...

M^{me} B U R L E T.

Quoi ?

D O R F I S E.

Fiancée.

M^{me} B U R L E T.

A Blanford ?

Eh bien , tant mieux , c'est bien fait ; et j'approuve
Cet hymen-là , si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

D O R F I S E.

Hélas !

Ce Bartolin , qui jure tant là-bas ,
Qui de ses cris scandalise le monde ,
C'est le futur.

M^{me} B U R L E T.

Eh bien , tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il est fait , le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait ?

D O R F I S E , *d'un ton modeste.*

Pas encore ;

C'est un secret que tout le monde ignore :
Notre contrat est dressé dès long-temps.

M^{me} B U R L E T.

Fais-moi casser ce contrat.

D O R F I S E.

Les méchants

Vont tous parler. Je suis . . . je suis outrée
 Ce maudit homme ici m'a rencontrée
 Avec un jeune turc, qui s'enfermait
 En tout honneur dedans ce cabinet.

M^{me} B U R L E T.

En tout honneur ! là , là , ta prud'homie
 S'est donc enfin quelque peu démentie ?

D O R F I S E.

Oh point du tout ! c'est un petit faux pas ,
 Une faiblesse , et c'est la seule , hélas !

M^{me} B U R L E T.

Bon ! une faute est quelquefois utile ;
 Ce faux pas-là t'adoucira la bile ;
 Tu feras moins sévère.

D O R F I S E.

Ah ! tirez-moi ,
 Sévère ou non , du gouffre où je me voi ;
 Délivrez-moi des langues médifantes ,
 De Bartolin , de ses mains violentes ;
 Et délivrez de ces périls pressans
 Mon sage ami , qui n'a pas dix-huit ans.

(*en élevant la voix et en pleurant.*)

Ah ! voilà l'homme au contrat.

S C E N E V I I.

BARTOLIN, DORFISE, M^{me} BURLET.

M^{me} BURLET à *Bartolin*.

QUEL vacarme!
 Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
 Faut-il ainsi sur un petit soupçon
 Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.

Je l'avoûrai , je suis honteux , Mesdames ,
 D'avoir conçu de ces soupçons infames ;
 Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
 En vérité , pouvais-je présumer
 Que ce jeune homme , à ma vue abusée ,
 Fût une fille en garçon déguisée ? (*)

DORFISE, à part.

En voici bien d'une autre.

M^{me} BURLET.

Tout de bon ?

Madame a pris fille pour un garçon ?

(*) Dans la pièce anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon : Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu et c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce, que les comédiens comptaient jouer alors.

B A R T O L I N.

La pauvre enfant est encor tout en larmes :
En vérité , j'ai pitié de ses charmes.

Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver , à me mettre en colère ?

D O R F I S E , *à part.*

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu si bien faire ,
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille , et se soit évadé ?
Le tour est bon. Mon Dieu , l'enfant aimable !

(à Bartolin.)

Que l'amour a d'esprit ! Homme haïssable ,
Eh bien , méchant , réponds , oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu ?
La pauvre fille , avec pleine assurance ,
Me confiait son aimable innocence ;
Madame fait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette ,
Je te l'avoue , et je te la fouhaite.
J'éclaterai , je me perds , je le fai ;
Mais mon contrat fera , ma foi , cassé.

B A R T O L I N.

Je fais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

(à Dorfise.)

Mais criez donc un peu moins , je vous prie.

(à *M^{me} Burlet.*)

Accordons-nous. . . . Et vous , par charité ,
Que tout ceci ne soit point éventé.

J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

D O R F I S E à *M^{me} Burlet.*

Vous me sauvez , si vous savez vous taire ;
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

M^{me} B U R L E T.

Moi ? volontiers.

B A R T O L I N.

Vous m'obligerez fort.

S C E N E V I I I.

DORFISE, M^{me} BURLET, BARTOLIN,
COLETTE.

C O L E T T E.

BLANFORD est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

D O R F I S E.

O contre-temps , qui toujours me démonte !

(à *Bartolin.*)

Laissez-moi seule , allez le recevoir.

B A R T O L I N.

Mais. . . .

D O R F I S E.

Mais après ce que l'on vient de voir ,
Après l'éclat d'une telle injustice ,
Il vous sied bien de montrer du caprice.
Obéissez , faites-vous cet effort.

S C E N E I X.

D O R F I S E , M^{me} B U R L E T.M^{me} B U R L E T.

EN vérité , je me réjouis fort
 De voir qu'ainfi la chose soit tournée.
 Du prétendu la vifière est bornée.
 Je m'étonnais , ma coufine , entre nous ,
 Que ta cervelle eût choifi cet époux ;
 Mais ce cas-ci me furprend davantage.
 Prendre pour fille un garçon ! à fon âge !
 Ah ! les maris feront toujours bernés ,
 Jaloux et fots , et conduits par le nez.

D O R F I S E.

Je n'entends rien , Madame , à ce langage ;
 Je n'avais pas mérité cet outrage.
 Quoi , vous penfez qu'un jeune homme en effet
 Se foit caché là , dans ce cabinet ?

M^{me} B U R L E T.

Affurément , je le penfe , ma chère.

D O R F I S E.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

M^{me} B U R L E T.

Apparemment que ton mari futur
 A cru la chose , et n'a pas l'œil bien sûr :

N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

D O R F I S E.

L'extravagance extrême!

Qui ? moi ? jamais ; moi , je vous aurais dit. . .

A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?

Ah ! ma cousine , écoutez , prenez garde ;

Quand follement la langue se hafarde

A débiter des discours médifans ,

Calomnieux , inventés , outrageans ,

On s'en repent bien souvent dans la vie.

M^{me} B U R L E T.

Il est bon là ! moi je te calomnie !

D O R F I S E.

Affurément , et je vous jure ici. . . .

M^{me} B U R L E T.

Ne jure pas.

D O R F I S E.

Si fait , je jure.

M^{me} B U R L E T.

Eh fi !

Va , mon enfant , de toute cette histoire

Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari , deux même , si tu veux ,

Et trompe-les , bien ou mal , tous les deux ;

Fais-moi passer des garçons pour des filles ;

Avec cela gouverne vingt familles ,

Et donne-toi pour personne de bien ;
 Tiens , tout cela ne m'embarresse en rien.
 J'admire fort ta sagesse profonde :
 Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;
 Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
 Et sans tromper , je vis pour mon plaisir.
 Adieu , mon cœur , ma mondaine faiblesse
 Baïse les mains à ta haute sagesse.

S C E N E X.

D O R F I S E , C O L E T T E.

D O R F I S E.

LA folle va me décrier par-tout.
 Ah ! mon honneur , mon esprit font à bout.
 A mes dépens les libertins vont rire.
 Je vois Dorfise un plastron de satire.
 Mon nom , niché dans cent couplets malins ,
 Aux chansonniers va fournir des refrains.
 Monsieur Blanford croira la médifance ;
 L'autre futur en va prendre vengeance.
 Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
 En un seul jour deux époux , un amant !
 Ah que de trouble , et que d'inquiétude !
 Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
 Et que sans craindre , et sans affecter rien ,

Il vaudrait mieux être femme de bien !

Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

C O L E T T E .

Allons ; tâchons du moins de le paraître.

C'est bien assez , quand on fait ce qu'on peut.

N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R F I S E , C O L E T T E.

D O R F I S E.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
 Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
 Il est si doux , si sage , si discret !
 Il me dirait ce qu'on dit , ce qu'on fait :
 On pourrait prendre avec lui des mesures
 Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
 Hélas ! que faire ?

C O L E T T E.

Eh bien , il le faut voir ,
 Honnêtement lui parler.

D O R F I S E.

Vers le soir.

Chère Colette , ah , s'il se pouvait faire
 Qu'un bon succès couronnât ce mystère !
 Si je pouvais conserver prudemment
 Toute ma gloire , et garder mon amant !
 Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

C O L E T T E.

Un d'eux suffit.

D O R F I S E.

Mais as-tu tout à l'heure

Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

C O L E T T E.

Il va venir ; il est toujours le même ,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

D O R F I S E.

Il peut m'aider ; le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

S C E N E I I.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

D O R F I S E.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier M O N D O R.

Je suis soumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, et votre chevalier.

Faut-il pour vous batailler, ferrailer ?

Malgré votre ame à mes désirs revêche,

Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

D O R F I S E.

Est-il bien vrai que j'ai su vous charmer ?

Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui, mais cessez d'être si respectable.

La beauté plaît, mais je la veux traitable.

Trop de vertu sert à faire enrager ;

Et mon plaisir c'est de vous corriger.

Y 2

D O R F I S E.

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?

Le chevalier M O N D O R.

Moi ! rien : je suis rassuré par sa mine.

Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans

Pu redouter des Adonis enfans.

D O R F I S E.

Vous me plaîsez par cette confiance ;

Vous en aurez la juste récompense.

Peut-être on dit qu'en un secret lien

Je suis entrée : il faut n'en croire rien.

De cent amans lorgnée et fatiguée,

Vous seul enfin , vous m'avez subjuguée.

Le chevalier M O N D O R.

Je m'en doutais.

D O R F I S E.

Je veux , par de saints nœuds ,

Vous rendre sage , et , qui plus est , heureux.

Le chevalier M O N D O R.

Heureux ! allons , c'est assez ; la sagesse

Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

D O R F I S E.

D'abord j'exige un service de vous.

Le chevalier M O N D O R.

Fort bien , parlez tout franc à votre époux.

D O R F I S E.

Il faut ce soir , mon très-cher , faire en sorte

Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;

Que ce Blanford , si fier et si chagrin ,
 Et ma cousine , et son fat de Darmin ,
 Et leurs parens , et leur folle séquelle,
 De tout le soir ne troublent ma cervelle.
 Puis à minuit un notaire fera
 Dans mon alcove , et notre hymen fera :
 Vous y viendrez par une fausse porte ,
 Mais point avant.

Le chevalier M O N D O R.

Le plaisir me transporte.
 Du sieur Blanford que je me moquerai !
 Qu'il fera sot ! que je l'atterrerai !
 Que de brocards !

D O R F I S E.

Au moins sous ma fenêtre
 Avant minuit gardez-vous de paraître.
 Allez-vous en , partez , foyez discret.

Le chevalier M O N D O R.

Ah , si Blanford savait ce grand secret !

D O R F I S E.

Mon Dieu ! fortiez , on pourrait nous surprendre.

Le chevalier M O N D O R.

Adieu , ma femme.

D O R F I S E.

Adieu.

Le chevalier M O N D O R.

Je vais attendre
 L'heure de voir , par un charmant retour ,
 La pruderie immolée à l'amour.

S C E N E I I I.

D O R F I S E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

A vos desseins je ne puis rien comprendre,
C'est une énigme.

D O R F I S E .

Eh bien, tu vas l'entendre.

J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout ; il va tout publier.
C'en est assez ; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins , je suis en fureté ;
Et dès demain , si le succès couronne
Mes bons desseins , je ne craindrai personne.

C O L E T T E .

Vous m'enchantez , mais vous m'épouvantez ;
Ces pièges-là font-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

D O R F I S E .

Hélas ! Colette ! hélas !

Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on se fourvoie , on glisse ,
On se raccroche , on tombe au précipice ;

La tête tourne ; on ne fait où l'on va.
 Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
 Pour l'obtenir , et pour que tout s'accorde ,
 Il reste encore à mon arc une corde.
 Le chevalier à minuit croit venir ,
 Mon jeune amant le fera prévenir.
 Il faut qu'il vienne à neuf heures , Colette ;
 Entends-tu bien ?

C O L E T T E.

Vous ferez satisfaite.

D O R F I S E.

On le croit fille , à son air , à son ton ,
 A son menton doux , lisse et sans coton.
 Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille ,
 Que décemment il s'introduise en fille.

C O L E T T E.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

D O R F I S E.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
 Mais le grand point , c'est que l'on imagine
 Que tout le mal vient de notre cousine ;
 C'est que Blanford soit par lui convaincu
 Qu'Adine ici pour une autre est venu ;
 Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

C O L E T T E.

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense
 Tout le mal d'elle , et de vous tout le bien.
 Il croit tout voir bien clair , et ne voit rien.

J'ai confirmé que c'est notre rieuse
 Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

D O R F I S E.

Ah ! c'est mentir tant soit peu , j'en convien ;
 C'est un grand mal ; mais il produit un bien.

S C E N E I V.

B L A N F O R D , D O R F I S E.

B L A N F O R D.

O mœurs ! ô temps ! corruption maudite !
 Elle s'est fait rendre déjà visite
 Par cet enfant simple , ingénu , charmant ;
 Elle voulait en faire son amant ;
 Elle employait l'art des subtiles trames
 De ces filets , où l'amour prend les ames.
 Hom ! la coquette !

D O R F I S E.

Ecoutez ; après tout ,
 Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
 Osé pousser cette tendre aventure ;
 Je ne veux point lui faire cette injure ;
 Il ne faut pas mal penser du prochain.
 Mais on était , me semble , en fort bon train.
 Vous connaissez nos coquettes de France ?

B L A N F O R D.

Tant !

D O R F I S E.

D O R F I S E.

Un jeune homme , avec l'air d'innocence ,
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

B L A N F O R D.

Oui , la vertu plaît au vice surtout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

D O R F I S E.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

B L A N F O R D.

Comment donc ?

D O R F I S E.

Oh ! vraiment ,
Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai , moi , de mon côté ,
De cet enfant convoité la beauté.

B L A N F O R D.

Vous ?

D O R F I S E.

Moi ; l'on dit que je veux le séduire.

B L A N F O R D.

Je suis charmé ; voilà bien de quoi rire.
Qui , vous ?

D O R F I S E.

Moi-même , et que ce beau garçon...

B L A N F O R D.

Bien inventé ; le tour me semble bon.

D O R F I S E.

Plus qu'on ne pense : on m'en donne bien d'autres !
 Si vous saviez quels malheurs font les nôtres !
 On dit encor que je dois me lier
 En mariage au fou de chevalier,
 Cette nuit même.

B L A N F O R D.

Ah, ma chère Dorfise!

Plus contre vous la calomnie épuise
 L'acier tranchant de ses traits empestés,
 Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
 Saura défendre une vertu si pure.

D O R F I S E.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

B L A N F O R D.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
 Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
 J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
 Aurait lorgné notre petit Adine.
 Pour être honnête, il faut de la raison ;
 Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
 Et la vertu n'est que le bon sens même.
 Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime ;
 Mais il est fait pour être un peu moqué :
 C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
 Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

SCÈNE V.

BLANFORD , DORFISE , DARMIN ,
M^{me} BURLET.

M^{me} BURLET.

Q U O I ! toujours noir , sombre , pétri de bile ,
Moralisant , grondant dans ton dépit
Le genre-humain , qui l'ignore , ou s'en rit ?
Vertueux fou , finis tes soliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques ;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier ;
Il nous attend , il doit nous fêter.
J'ai demandé quelque peu de musique ,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela , te prenant par la main ,
Nous danserons jusques au lendemain.

(à Dorfise.)

Tu danseras , Madame la fucrée.

D O R F I S E.

Modérez-vous , cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

M^{me} BURLET.

Bon ! laisse là ton tantôt ; tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

Z 2

D O R F I S E à *Blanford.*

Vous l'entendez , vous voyez si j'ai tort.

Adieu , Monsieur , le scandale est trop fort.

Je me retire.

B L A N F O R D.

Eh , demeurez , Madame !

D O R F I S E.

Non : voyez-vous ? tout cela perce l'ame.

L'honneur...

M^{me} B U R L E T.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur,

Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

D A R M I N à *M^{me} Burlet.*

Elle a de la douleur.

L'ami Blanford fait déjà quelque chose.

M^{me} B U R L E T.

Oh , comme il faut que tout le monde cause !

Darmin et moi nous n'en avons dit rien ;

Nous nous taisions.

B L A N F O R D.

Vraiment , je le crois bien.

Oseriez-vous me faire confidence

De tels excès , de telle extravagance ?

D A R M I N.

Non , ce ferait vous navrer de douleur.

M^{me} B U R L E T.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur ,

Sans en vouloir épaisir les nuages ,
En te bridant le nez de tes outrages.

B L A N F O R D.

Mourez de honte , allez , et cachez-vous.

M^{me} B U R L E T.

Comment ? pourquoi ? fallait-il , entre nous ,
Venir troubler le repos de ta vie ,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie ,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tiens ; je suis vive , et franche et familière ,
Mais je suis bonne , et jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé ,
Et comme il faut par ta femme dupé ,
Je t'entendrais chançonner par la ville ,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville ,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts , le plaisir et la paix.
Je suis , je hais , presque autant que je m'aime ,
Les faux rapports , et les vrais tout de même.
Vivons pour nous ; va , bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

B L A N F O R D.

Et ce n'est pas d'autrui , tête légère ,
Dont il s'agit , c'est votre propre affaire ;
C'est vous.

M^{me} B U R L E T.

Moi ?

B L A N F O R D.

Vous , qui sans respecter rien
Avez séduit un jeune homme de bien ;
Vous , qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable et honteuse sottise.

M^{me} B U R L E T.

Le trait est bon ; je ne m'attendais pas ,
Je te l'avoue , à de pareils éclats.
Quoi ! c'est donc moi , qui tantôt...

B L A N F O R D.

Oui, vous-même.

M^{me} B U R L E T.

Avec Adine ? ...

B L A N F O R D.

Oui.

M^{me} B U R L E T.

C'est donc moi qui l'aime ?

B L A N F O R D.

Affurément.

M^{me} B U R L E T.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

B L A N F O R D.

Certes , le fait est net.

M^{me} B U R L E T.

Fort bien ! voilà de très-belles pensées ;
Je les admire ; elles sont fort sensées.

Ma foi , tu joins , mon cher homme entêté ,
Le ridicule avec la probité.

Il me paraît que ta triste cervelle
De don Quichotte à suivi le modèle ;
Très-honnête homme , instruit , brave , savant ,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage ;
On y perdrait ; ce ferait grand dommage :
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez , Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD , DARMIN.

BLANFORD.

NON , demeurez , morbleu !
J'ai votre honneur à cœur , et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage ,
De ses filets retirer votre foi ,
La mépriser , ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste ; et mon cœur vous confesse
Qu'il aime fort son ami , sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie ,

Qu'elle vous trompe , et de son propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

B L A N F O R D.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une infensée, et fausse, et scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron ;
Que vous gobez comme un sot l'hameçon ;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie ?

D A R M I N.

Tout plat qu'il est , daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine ;
Il vous dira le fait.

B L A N F O R D.

Bon , je devine
Que la friponne aura par son caquet
Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu , qu'il vienne me séduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin , je vois que vous cherchez ,
Avec le jeu de cent ressorts cachés ,
A dénigrer , à perdre ma maîtresse ,
Pour me donner je ne fais quelle nièce ,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais touchez là , j'y renonce à jamais.

D A R M I N.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.

D'une perfide effuyer l'inconstance ,
 N'est pas sans doute un cas bien affligeant ;
 Mais c'est un mal de perdre son argent.
 C'est-là le point. Bartolin , ce brave homme ,
 A-t-il enfin restitué la somme ?

B L A N F O R D.

Que vous importe ?

D A R M I N.

Ah ! pardon , je croyais
 Qu'il m'importait : j'ai tort , je me trompais.
 Adine vient ; pour moi je me retire ;
 Par lui du moins tâchez de vous instruire.
 Si c'est de lui que vous vous défiez ,
 Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
 C'est un cœur noble , et vous pourrez connaître
 Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

S C E N E V I I.

B L A N F O R D , A D I N E.

B L A N F O R D.

OUAI S ! les voilà fortement acharnés
 A me vouloir conduire par le nez.
 Oh que Dorfise est bien d'une autre espèce !
 Elle se tait , en proie à sa tristesse ,
 Sans affecter un air trop empressé ,
 Trop confiant , et trop embarrassé ;

Elle me fuit , elle est dans sa retraite ;
 Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
 Or çà , jeune homme , avec sincérité ,
 De point en point dites la vérité :
 Vous m'êtes cher , et la belle nature
 Paraît en vous incorruptible et pure.
 Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
 N'abusez point de ce penchant secret.
 Si vous m'aimez , songez bien , je vous prie ,
 Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

A D I N E.

Oui , je vous aime , oui , oui , je vous promets
 Que je ne veux vous abuser jamais.

B L A N F O R D.

J'en suis charmé. Mais dites-moi , de grâce ,
 Ce qui s'est fait , et tout ce qui se passe.

A D I N E.

D'abord Dorfise...

B L A N F O R D.

Halte-là , mon mignon ;
 C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

A D I N E.

Non.

B L A N F O R D.

Eh bien , voyons.

A D I N E.

Dorfise à sa toilette
 M'a fait venir par la porte secrète.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non , Monsieur ; je vous dis que Dorfise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ses bontés

Était tout neuf à mes sens agités.

Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.

Je ne sentais qu'une juste colère ;

Je m'indignais , Monsieur , avec raison ,

Et de sa flamme et de sa trahison ;

Et je disais que si j'étais comme elle ,

Affurément je ferais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé

De ses discours le poison trop sucré !

Eh bien , après ?

ADINE.

Eh bien , son éloquence

Déjà prenait un peu de véhémence.

Soudain , Monsieur , elle jette un grand cri :
On heurte , on entre , et c'était son mari.

B L A N F O R D.

Son mari ? bon ! quels fots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier sans doute.

A D I N E.

Oh non , c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal , bien jaloux ;
Il menaçait d'affaffiner sa femme ;
Il la nommait fausse , perfide , infame.
Il prétendait me tuer aussi , moi ,
Sans que je fusse hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer sa furie
A deux genoux de me sauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

B L A N F O R D.

Eh le poltron !

Et ce mari , voyons quel est son nom ?

A D I N E.

Oh ! je l'ignore.

B L A N F O R D.

Oh , la bonne imposture !

Çà , peignez-moi , s'il se peut , sa figure.

A D I N E.

Mais il me semble , autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits ,
Que c'est un homme à fort méchante mine ,
Gros , court , baffet , nez camard , large échine ,

Le dos en voûte , un teint jaune et tanné ,
Un sourcil gris , un œil de vrai damné.

B L A N F O R D.

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune , tanné , gris , gros , court , qui peut-ce être ?
En vérité , vous vous moquez de moi.

A D I N E.

Eprouvez donc , Monsieur , ma bonne foi.
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

B L A N F O R D.

Un rendez-vous chez madame Burlet ?

A D I N E.

Eh non ; jamais ne ferez-vous au fait ?

B L A N F O R D.

Quoi , chez Madame ?

A D I N E.

Oui.

B L A N F O R D.

Chez elle ?

A D I N E.

Oui , vous dis-je.

B L A N F O R D.

Que cette intrigue , et m'étonne et m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorfise , vous , ce soir ?

A D I N E.

Si vous voulez , vous y pourrez me voir ,

Ce même soir sous un habit de fille ,
 Qu'elle m'envoie , et duquel je m'habille.
 Par l'huis secret je dois être introduit
 Chez cet objet , dont l'amour vous séduit ,
 Chez cet objet si fidelle et si sage.

B L A N F O R D.

Ceci commence à me remplir de rage ;
 Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
 Toute l'horreur de la déloyauté.
 Ne mens-tu point ?

A D I N E.

Mon ame mal connue
 Pour vous , Monsieur , se sent trop prévenue
 Pour s'écarter de la sincérité.
 Votre cœur noble aime la vérité ,
 Je l'aime en vous , et je lui suis fidelle.

B L A N F O R D.

Ah le flatteur !

A D I N E.

Doutez-vous de mon zèle ?

B L A N F O R D.

Ouf.....

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
 Nos conviés , et l'heure du plaisir ?
 Tu n'eus jamais , dans ta mélancolie ,
 Plus de besoin de bonne compagnie.
 Console-toi ; tes affaires vont mal ;
 Tu n'es pas fait pour être mon rival.
 Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
 Je l'ai , mon cher , et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le chevalier MONDOR.

Oh , presque rien :
 Nous époufons ta maîtrefse.

BLANFORD.

Ah fort bien !
 Nous le favions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi , tu fais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui , je le fais. Il ne m'importe guère.
 Je connais tout le complot. Se peut-il
 Qu'on en ait pu fi mal ourdir le fil ?

(au petit Adine.)

Ce rendez-vous , quand il ferait possible ,
 Avec le vôtre est tout incompatible.
 Ai-je raison ? parle , en es-tu frappé ?
 Tu me trompais , ou l'on t'avait trompé.
 Je te crois bon ; ton cœur sans artifice
 Est apprenti dans l'école du vice.
 Un esprit simple , un cœur neuf et trop bon ,
 Est un outil dont se sert un fripon.
 N'es-tu venu , cruel , que pour me nuire ?

A D I N E.

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire ,
 Par votre humeur , et votre vain courroux ,
 Cette pitié qui parle encor pour vous.
 C'est elle seule à présent qui m'arrête ;
 N'écoutez rien , faites à votre tête.
 Dans vos chagrins noblement affermi ,
 Soupçonnez bien quiconque est votre ami ,
 Croyez surtout quiconque vous abuse ;
 Que votre humeur et m'outrage , et m'accuse :
 Mais apprenez à respecter un cœur ,
 Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier M O N D O R.

En tiens-tu ? là , le dépit te suffoque ;
 Jusqu'aux enfans , chacun de toi se moque.
 Deviens plus sage ; il faut tout oublier
 Dans le vin grec où je vais te noyer.
 Viens , bel enfant !

SCENE

SCÈNE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine ;
 Tu m'as ému , ta douleur me chagrine.
 Je fais que j'ai souvent un peu d'humeur ,
 Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
 Il est né juste , il n'est que trop sensible.
 Tu vois quel est mon embarras horrible.
 Aurais-tu bien le plaisir malfesant
 De t'égayer à croître mon tourment ?
 Parle-moi vrai , mon fils , je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon , mon ame est aussi pure.
 Je n'ai jamais connu jusqu'à présent ,
 Je l'avoûrai , qu'un seul déguisement ;
 Mais si mon cœur en un point se déguise ,
 Je ne mens par sur vous , et sur Dorise ;
 Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
 Mit dès long-temps un bandeau trop épais ;
 Et je sens bien que l'amour peut séduire.
 Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
 C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
 Il vous aveugle , il doit vous éclairer.

(elle sort.)

Théâtre. Tome VII.

† Aa

B L A N F O R D *seul.*

Que veut-il dire , et quel est ce mystère ?
Il faut , dit-il , que l'amour seul m'éclaire ;
Il se déguise , il ne ment point ; ma foi ,
C'est un complot pour se moquer de moi.
Le chevalier , Darmin , et la cousine ,
Et Bartolin , et le petit Adine ,
Dorfise enfin , et Colette , et mon cœur ,
Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit , qu'à bon droit je méprise ,
Ramas confus de fourbe et de sottise ,
S'il faut opter , si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon ,
Mon choix est fait , je bénis mon partage ;
Ciel , rends-moi dupe , et rends-moi juste et sage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUE devenir ? où sera mon asile ?
 Tous les chagrins m'arrivent à la file.
 Je vais sur mer , un pirate maudit
 Livre combat , et mon vaisseau périt ;
 Je viens sur terre , on me dit qu'une ingrata ,
 Que j'adorais , est cent fois plus pirate :
 Une cassette est mon unique espoir ;
 Un Bartolin doit la rendre ce soir.
 Ce Bartolin promet , remet , diffère ;
 Serait-ce encore un troisième corsaire ?
 J'attends Adine , afin de savoir tout ;
 Il ne vient point. Chacun me pousse à bout ,
 Chacun me fuit ; voilà le fruit , peut-être ,
 De cette humeur dont je ne fus pas maître ,
 Qui me rendait difficile en amis ,
 Et confiant pour mes seuls ennemis.
 S'il est ainsi , j'ai bien tort , je l'avoue ;
 Bien justement la fortune me joue :
 A quoi me sert ma triste probité ,
 Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?
 Quoi , cet enfant ne vient point ?

Aa 2

S C E N E I I.

BLANFORD, M^{me} BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

AH ! Madame,

Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot , de grâce , un moment de loisir.
Où courez-vous ?

M^{me} BURLET.

Souper , me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

M^{me} BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien , qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

M^{me} BURLET.

Va , j'ai gaîment pour toi de l'amitié ,
Beaucoup d'estime et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage !

M^{me} BURLÉT.

Ton destin , oui ; ton humeur davantage.

B L A N F O R D.

Vous êtes vraie , au moins ; la bonne foi ,

Vous le savez , a des charmes pour moi.

Parlez : Darmin , n'aurait-il qu'un faux zèle ?

Me trompe-t-il ? est-il ami fidelle ?

M^{me} BURLÉT.

Tiens , Darmin t'aime , et Darmin dans son cœur

A tes vertus avec plus de douceur.

B L A N F O R D.

Et Bartolin ?

M^{me} BURLÉT.

Tu veux que je réponde

De Bartolin , du cœur de tout le monde ?

Il est , je pense , un honnête caissier.

Pourquoi de lui veux-tu te défier ?

C'est ton ami , c'est l'ami de Dorfise.

B L A N F O R D.

Dorfise ! mais parlez avec franchise ;

Se pourrait-il que Dorfise en un jour

Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?

Et que veut dire encore en cette affaire

Ce chevalier qui parle de notaire ?

Le bruit public est qu'il va l'épouser.

M^{me} BURLÉT.

Les bruits publics doivent se mépriser.

B L A N F O R D.

Je fors encore à l'instant de chez elle ;
 Elle m'a fait ferment d'être fidelle.
 Elle a pleuré l'amour et la douleur
 Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur ?
 Est-elle fausse ? et notre jeune Adine . . .
 Quoi , vous riez ?

M^{me} B U R L E T.

Oui , je ris de ta mine ;
 Rassure-toi. Va , pour cet enfant-là ,
 Crois que jamais on ne te quittera ;
 Sois-en très-sûr , la chose est impossible.

B L A N F O R D.

Ah ! vous calmez mon ame trop sensible ;
 Le chevalier n'en trouble point la paix :
 Dorfise m'aime , et je l'aime à jamais.

M^{me} B U R L E T.

A jamais ! c'est beaucoup.

B L A N F O R D.

Mais si l'on m'aime,
 Adine est donc d'une impudence extrême.
 Il calomnie , et le petit fripon
 A donc le cœur le plus gâté.

M^{me} B U R L E T.

Lui ? non.

Il a le cœur charmant , et la nature
 A mis dans lui la candeur la plus pure ;
 Compte sur lui.

B L A N F O R D.

Quels discours font-ce là ?

Vous vous moquez.

M^{me} B U R L E T.

Je dis vrai.

B L A N F O R D.

Me voilà

Plus enfoncé dans mon incertitude ;
 Vous vous jouez de mon inquiétude ,
 Vous vous plaisez à déchirer mon cœur !
 Dorise ou lui m'outrage avec noirceur ;
 Convenez-en : l'un des deux est un traître ;
 Répondez donc.

M^{me} B U R L E T, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

B L A N F O R D.

S'il est ainsi , vous voyez quels éclats. . . .

M^{me} B U R L E T.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
 Je n'accuse personne.

B L A N F O R D.

Hom ! que j'enrage !

M^{me} B U R L E T.

N'enrage point , sois moins triste et plus sage.
 Tiens , veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

B L A N F O R D.

Oui.

M^{me} B U R L E T.

Laisse là tout ce complot obscur ;
 Point d'examen , point de tracasserie ;
 Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
 Prends ton argent chez monsieur Bartolin ,
 Vis avec nous uniment , sans chagrin.
 N'approfondis jamais rien dans la vie ,
 Et glisse-moi sur la superficie ;
 Connais le monde et fais le tolérer ;
 Pour en jouir il le faut effleurer.
 Tu me traitais de cervelle légère ;
 Mais souviens-toi que la solide affaire ,
 La seule ici qu'on doive approfondir ,
 C'est d'être heureux , et d'avoir du plaisir.

S C E N E I I I.

B L A N F O R D *seul.*

ETRE heureux ! moi ! le conseil est utile ;
 Dirait-on pas que la chose est facile ?
 Ce n'est qu'un rien , et l'on n'a qu'à vouloir.
 Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
 Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
 Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
 Quoi ! cet enfant , Darmin , le chevalier ,
 Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
 Non , non , suivons le conseil que me donne
 Cette cousine ; elle est folle , mais bonne ;

Elle

Elle a rendu gloire à la vérité.

Dorfise m'aime ; on est en fureté.

Je ne veux plus rien voir , ni rien entendre.

Par cet Adine on voulait me surprendre ,

Pour m'éblouir , et pour me gouverner :

Dans ces filets je ne veux point donner.

Darmin toujours est coiffé de sa nièce :

Que je la hais ! mais quelle étrange espèce. . . .

(Adine paraît dans le fond du théâtre.)

Le voici donc ce malheureux enfant ,

Qui cause ici tant de déchaînement !

On le prendrait , je crois , pour une fille.

Sous ces habits que sa mine est gentille !

Jamais , ma foi , je ne m'étais douté

Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !

Il n'a point l'air gêné dans sa parure ,

Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

EH bien , Monsieur , je suis tout ajusté ,

Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.

C'en est assez. Laissez-moi , je vous prie.

Théâtre. Tome VII.

† Bb

J'ai depuis peu changé de sentiment ;
 Je n'aime point tout ce déguisement.
 Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
 Et reprenez votre habit ordinaire.

A D I N E.

Qu'entends-je , hélas ! je m'aperçois enfin
 Que je ne puis changer votre destin
 Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
 Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
 Vous en faurez les funestes effets ;
 Je me retire. Adieu donc pour jamais.

B L A N F O R D.

Mais quels accens ! d'où viennent tes alarmes ?
 Il est outré : je vois couler ses larmes.
 Que prétend-il ? Parlez : quel intérêt
 Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

A D I N E.

Mon intérêt , Monsieur , était le vôtre ;
 Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre ;
 Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
 Pour vous servir je faisais un effort ;
 Mais ce n'est pas le premier.

B L A N F O R D.

L'innocence

De son maintien , sa modeste assurance ,
 Son ton , sa voix , son ingénuité ,
 Me font pencher presque de son côté.

Mais cependant , tu vois , l'heure se passe ,
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait , dis-tu , sous mes yeux s'accomplir.

A D I N E.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit , voici le moment même ,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

B L A N F O R D.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

A D I N E , *finement*.

Il me paraît très-possible.

B L A N F O R D.

En ce lieu

Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfise ! non. . . .

A D I N E.

Taisez-vous , je vous prie.
Paix , attendez ; j'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur , car il fait nuit.

B L A N F O R D.

N'ayez point peur.

A D I N E.

Gardez donc le silence ;
Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

S C E N E V.

(*Le théâtre représente une nuit.*)

A D I N E , B L A N F O R D *d'un côté,*
D O R F I S E *de l'autre à tâtons.*

D O R F I S E.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

A D I N E.

Chut.

D O R F I S E.

Chut ? c'est vous ?

A D I N E.

Oui, c'est moi dont le zèle

Pour ce que j'aime est à jamais fidelle ;
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

D O R F I S E.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, si je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se promène à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

A D I N E.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'est un rival bien dangereux.

D O R F I S E.

D'accord.

Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
 Tout à la fois il me faut ici craindre
 Monsieur Blanford et mon maudit mari.
 Lequel des deux est de moi plus haï ?
 Mon cœur l'ignore ; et dans mon trouble extrême,
 Je ne fais rien, sinon que je vous aime.

A D I N E.

Vous haïssez Blanford, là, tout de bon ?

D O R F I S E.

La crainte enfin produit l'aversion.

A D I N E, *finement.*

Et l'autre époux ?

D O R F I S E.

A lui rien ne m'engage.

B L A N F O R D.

Que je voudrais ! . . .

A D I N E, *bas, allant vers lui.*

Paix donc !

D O R F I S E.

En femme sage

J'ai consulté sur le contrat dressé :
 Il est cassable ; ah qu'il fera cassé !
 Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

A D I N E.

Quoi m'épouser ?

D O R F I S E.

Je veux qu'avec prudence
 Secrètement nous partions tous les deux ,
 Pour éviter un éclat scandaleux ;
 Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne ,
 Un lien sûr et bien ferré nous joigne ,
 Un nœud sacré durable autant que doux.

A D I N E.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

D O R F I S E.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
 Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
 Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
 Héros en mer, en affaire un butor,
 Quand de Marseille il quitta les pénates
 Pour attaquer de Maroc les pirates,
 M'a mis en main très-cordialement
 Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent :
 Comme je suis non moins neuve en affaire,
 L'autre mari s'en fit dépositaire.
 Je vais reprendre et les bijoux et l'or ;
 Nous en allons aider monsieur Blanford :
 C'est un bon homme, il est juste qu'il vive ;
 Partageons vite, et gardons qu'on nous suive.

A D I N E.

Et que dira le monde ?

D O R F I S E.

Ah ! ses éclats

M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
 Je l'ai trop craint ; à présent je le brave ;
 C'est de vous seul que je veux être esclave.

A D I N E.

Hélas ! de moi ?

D O R F I S E.

Je m'en vais fourdement
 Chercher ce coffre à tous deux important.
 Attends ici ; je revole sur l'heure.

S C E N E V I.

B L A N F O R D , A D I N E.

A D I N E.

Q U'EN dites-vous ? eh bien-, là ?

B L A N F O R D.

Que je meure

S'il fut jamais un tour plus déloyal ,
 Plus enragé , plus noir , plus infernal ;
 Et cependant admirez , jeune Adine ,
 Comme à jamais dans nos ames domine
 Ce vif instinct , ce cri de la vertu ,
 Qui parle encor dans un cœur corrompu.

A D I N E.

Comment ?

B L A N F O R D.

Tu vois que la perfide n'ose
 Me voler tout , et me rend quelque chose.

B b 4

A D I N E , *avec un ton ironique.*

Oui , vous devez bien l'en remercier.

N'avez-vous pas encore à confier

Quelque cassette à cette honnête prude ?

B L A N F O R D.

Ah ! prends pitié d'une peine si rude ;

Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

A D I N E.

Je ne voulais que le guérir , Monsieur.

Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

B L A N F O R D.

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

A D I N E.

Si tout ceci peut pour vous prospérer ,

De ses filets si je puis vous tirer ,

Puis-je espérer qu'en détestant ses vices ,

Votre vertu chérira mes services ?

B L A N F O R D.

Aimable enfant , foyez sûr que mon cœur

Croit voir son fils et son libérateur.

Je vous admire , et le ciel qui m'éclaire

Semble m'offrir mon ange tutélaire.

Ah ! de mon bien la moitié , pour le moins ,

N'est qu'un vil prix , au-dessous de vos soins.

A D I N E.

Vous ne pouvez à présent trop entendre

Quel est le prix auquel je dois prétendre :

Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

B L A N F O R D.

Ce que j'entends semble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.

Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?

Quoi, votre sort ainsi s'est pu voiler ?

Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître ?

Et vous seriez ce que vous semblez être ?

A D I N E, *en riant.*

Qui que je fois, de grâce, taisez-vous ;

J'entends Dorfise, elle revient à nous.

D O R F I S E, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice

A secondé mon petit artifice.

Tiens, mon enfant, prends vite, et détalons.

Tiens-tu bien ?

B L A N F O R D, *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

D O R F I S E.

Le temps nous presse, allons.

S C E N E V I I.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN,
l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

B A R T O L I N.

A H ! c'en est trop, arrête, arrête, infame ;
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

A D I N E, à *Blanford.*

Eh ! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD, *en se battant d'une main, et en remettant
la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

S C E N E V I I I *et dernière.*

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN,
DARMIN, M^{me} BURLET, COLETTE, le
chevalier MONDOR, *une serviette et une bouteille
à la main, des flambeaux.*

M^{me} B U R L E T.

A H ! ah ! quelles clameurs !
Dieu me pardonne ! on se bat.

Le chevalier M O N D O R.

Gare, gare ;

Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre ?

A D I N E , à *Blanford*.

Hélas ! Monsieur , feriez-vous point bleffé ?

D O R F I S E , tout étonnée.

Ah !

M^{me} B U R L E T.

Qu'est-ce donc , qu'est-ce qui s'est passé ?

B L A N F O R D , à *Bartolin* qu'il a désarmé.

Rien : c'est Monsieur , homme à vertu parfaite,
Bon trésorier , grand gardeur de cassette ,
Qui me prenait , fans me manquer en rien ,
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable ,
J'ai découvert ce complot detestable ;
Il a remis ma cassette en mes mains.

(à *Bartolin* .)

Va , je te laisse à tes mauvais destins ;
Pour dire plus , je te laisse à Madame.
Mes chers amis , j'ai démasqué leur ame ;
Et ce coquin

B A R T O L I N , s'en allant.

Adieu.

Le chevalier M O N D O R.

Mon rendez-vous ,
Que devient-il ?

B L A N F O R D.

On se moquait de vous.

Le chevalier M O N D O R , à *Blanford*.

De vous aussi , m'est avis ?

B L A N F O R D.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier M O N D O R.

On te trompait comme un fot.

B L A N F O R D.

Que d'horreur !

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier M O N D O R.

Eh, laisse là toute la pruderie ,

Et femme , et tout ; viens boire , je te prie,

Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.

Qui boit toujours n'est jamais affligé.

M^{me} B U R L E T.

Je suis fâchée , entre nous , que Dorfise

Ait pu commettre une telle sottise.

Cela pourra d'abord faire jaser ;

Mais tout s'apaise , et tout doit s'apaiser.

D A R M I N.

Sortez enfin de votre inquiétude ,

Et pour jamais gardez-vous d'une prude.

Savez-vous bien , mon ami , quel enfant

Vous a rendu votre honneur , votre argent ,

Vous a tiré du fond du précipice

Où vous plongeait votre aveugle caprice !

B L A N F O R D , regardant Adine.

Mais. . . .

D A R M I N.

C'est ma nièce.

B L A N F O R D.

O Ciel!

D A R M I N.

C'est cet objet

Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait ,
Quand mon ami , trompé par l'infidelle ,
Méprisait tout , haïssait tout pour elle.

B L A N F O R D.

Quoi , j'outrageais , par d'indignes refus ,
Tant de beautés , de grâces , de vertus !

A D I N E.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance ,
Si ces hasards , mes bontés , ma constance ,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrante avait couvert vos yeux.

D A R M I N.

Vous devez tout à son amour extrême ,
Votre fortune et votre raison même.
Répondez donc : que doit-elle espérer ?
Que voulez-vous en un mot ?

B L A N F O R D , *en se jetant à ses genoux.*

L'adorer.

Le chevalier M O N D O R.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons , l'enfant , nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième et dernier acte.

N A N I N E

O U

LE PREJUGÉ VAINCU,

C O M E D I E.

Représentée, pour la première fois, le
16 juin 1749.

PREFACE.

P R E F A C E.

CETTE bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir s'il est permis de faire des comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que ferait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ferait seulement avilir le cothurne; ce ferait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce ferait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle par dérision comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises ? Ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords ; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres : c'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur et la pitié devraient être l'ame,

est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce dont nos théâtres retentissent; de sorte qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie, n'est point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'est au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cardinal de *Richelieu*; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Mariamne*, l'*Amour tyrannique*, *Alcionée*; on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison déterminâ *Molière*

à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène, une passion vive et touchante; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Massinisse* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
 Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
 Comme par une vague une vague s'irrite,
 Un soupir amoureux par un autre s'excite.
 Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
 Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces ,

Un malheureux visage ,
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu , trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond ,

Adieu , trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

Aimant sa renommée ,
En avouant qu'elle aime , est sûre d'être aimée.

Que *César*

Trace des soupirs , et d'un style plaintif ,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute , qu'il ne tient qu'à elle
d'avoir des rigueurs , et de rendre *César*
malheureux : sur quoi sa confidente lui
répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent la mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
 Dont par le doux rapport les âmes assorties
 S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
 Par ce je ne fais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une Princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne fais quoi, dont par le doux rapport les âmes sont assorties?* Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les

vers , qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble , a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival et du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes , la naïveté qui quelquefois même tient du sublime , ne soient nécessaires , pour servir ou de préparation , ou de liaison et de passage au pathétique ; mais si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique , à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point , où la tragédie s'abaisse , et où la comédie s'élève , que ces deux arts se rencontrent et se touchent ; c'est là seulement que leurs bornes se confondent ; et s'il est permis à *Oreste* et à *Hermione* de se dire :

Ah ! ne souhaitez pas le destin de *Pyrrhus* ;

Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.

Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !

Vous me voulez aimer , et je ne puis vous plaire.

Vous m'aimeriez , Madame , en me voulant haïr...

Car enfin il vous hait , son ame ailleurs éprise
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?

Si ces héros , dis-je , se sont exprimés avec
cette familiarité, à combien plus forte raison
le *Misanthrope* est-il bien reçu à dire à sa
maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt , vous en avez raison ,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Mais ne présumez pas que sans être vengé
Je succombe à l'affront de me voir outragé....
C'est une trahison , c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
Oui , je peux tout permettre à mes ressentimens :
Redoutez tout , Madame , après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi , je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez ,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût , ce ne ferait plus
une comédie. Si *Oreste* et *Hermione* s'expri-
maient toujours comme on vient de le voir ,
ce ne ferait plus une tragédie ; mais après
que ces deux genres si différens se sont
ainsi

ainfi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière : l'un reprend le ton plaifant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc fe paflionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enfuite elle fafle rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, fi elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle ferait un genre très-vicieux, et très-défagréable.

On avoue qu'il eft rare de faire pafler les fpectateurs infenfiblement de l'attendriffement au rire : mais ce paflage, tout difficile qu'il eft de le faifir dans une comédie, n'en eft pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'eft plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonftances infpirent enfuite une gaieté paflagère. C'eft ainfi malheureufement que le genre-humain eft fait. *Homère* représente même les dieux riant de la mauvaife grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du deftin du monde.

Hector fourit de la peur de fon fils *Aftyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit fouvent jufque dans l'horreur des

batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi tout autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? ne rit-on pas avec *Sofie*? Quel misérable et vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'amour règne par le délire
 Sur ce ridicule univers :
 Tantôt aux esprits de travers
 Il fait rimer de mauvais vers ;
 Tantôt il renverse un empire.
 L'œil en feu, le fer à la main,
 Il frémit dans la tragédie ;

Non moins touchant et plus humain ,
Il anime la comédie ;
Il affadit dans l'élegie ;
Et dans un madrigal badin ,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie ,
De Virgile jusqu'à Chaulieu ,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

P E R S O N N A G E S.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du comte.

PHILIPPE HOMBERT, payfan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON,
MARIN, } domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

N A N I N E

O U L E

PREJUGÉ VAINCU,

C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

L A B A R O N N E.

IL faut parler, il faut, monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf ;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

L E C O M T E.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

L A B A R O N N E.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

L E C O M T E.

Qui ? vous, Madame ?

Dd 3

L A B A R O N N E.

Oui, moi. Depuis deux ans,
 Libres tous deux, comme tous deux parens,
 Pour terminer nous habitons ensemble ;
 Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

L E C O M T E.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

L A B A R O N N E.

Non, Monsieur,
 Je parle bien, et c'est avec douleur ;
 Et je fais trop que votre ame inconstante
 Ne me voit plus que comme une parente.

L E C O M T E.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

L A B A R O N N E.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

L E C O M T E, *à part.*

Ah !

L A B A R O N N E.

Vous savez que cette longue guerre,
 Que mon mari vous fefait pour ma terre,
 A dû finir en confondant nos droits
 Dans un hymen dicté par notre choix :
 Votre promesse à ma foi vous engage :
 Vous différez, et qui diffère outrage.

L E C O M T E.

J'attends ma mère.

L A B A R O N N E.

Elle radote ; bon !

L E C O M T E.

Je la respecte , et je l'aime.

L A B A R O N N E.

Et moi , non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne ,
Assurément vous n'attendez personne ,
Perfide , ingrat !

L E C O M T E.

D'où vient ce grand courroux ?

Qui vous a donc dit tout cela ?

L A B A R O N N E.

Qui ? vous ,

Vous , votre ton , votre air d'indifférence ,
Votre conduite , en un mot , qui m'offense ,
Qui me soulève , et qui choque mes yeux :
Ayez moins tort , ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité , la honte ,
L'excès , l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil , le plus bas ,
Vous me trompez !

L E C O M T E.

Non , je ne trompe pas ;

Diffimuler n'est pas mon caractère.

J'étais à vous , vous aviez su me plaire ,

Et j'espérais avec vous retrouver

Ce que le ciel a voulu m'enlever ;

D d 4

Goûter en paix , dans cet heureux asile ,
 Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille ;
 Mais vous cherchez à détruire vos lois.

Je vous l'ai dit , l'amour a deux carquois ;
 L'un est rempli de ces traits tout de flamme ,
 Dont la douceur porte la paix dans l'ame ,
 Qui rend plus purs nos goûts , nos sentimens ,
 Nos soins plus vifs , nos plaisirs plus touchans :
 L'autre n'est plein que de flèches cruelles ,
 Qui répandant les soupçons , les querelles ,
 Rebutent l'ame , y portent la tiédeur ,
 Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
 Voilà les traits que vous prenez vous-même
 Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

L A B A R O N N E.

Oui , j'aurai tort. Quand vous vous détachez ,
 C'est donc à moi que vous le reprochez.
 Je dois souffrir vos belles incartades ,
 Vos procédés , vos comparaisons fades.
 Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
 Que me peut-on reprocher ?

L E C O M T E.

Votre humeur.

N'en doutez pas ; oui , la beauté , Madame ,
 Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

L A B A R O N N E.

Mais êtes-vous sans humeur , vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;

J'en ai fans doute ; et pour cette raison ,
 Je veux , Madame , une femme indulgente ,
 Dont la beauté douce et compatissante ,
 A mes défauts facile à se plier ,
 Daigne avec moi me réconcilier ,
 Me corriger , fans prendre un ton caustique ,
 Me gouverner , fans être tyrannique ,
 Et dans mon cœur pénétrer pas à pas ,
 Comme un jour doux dans des yeux délicats.
 Qui sent le joug le porte avec murmure ;
 L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
 Je veux aimer , et ne veux point servir ;
 C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
 J'ai des défauts , mais le ciel fit les femmes
 Pour corriger le levain de nos ames ,
 Pour adoucir nos chagrins , nos humeurs ,
 Pour nous calmer , pour nous rendre meilleurs.
 C'est-là leur lot ; et pour moi je préfère
 Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit , traître , vous prétendez ,
 Quand vous m'outrez , m'insultez , m'excédez ,
 Que je pardonne , en lâche complaisante ,
 De vos amours la honte extravagante ?
 Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
 Excuse en vous les bassesses du cœur ?

L E C O M T E.

Comment, Madame ?

L A B A R O N N E.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

L E C O M T E.

Moi ! je lui veux du bien.

L A B A R O N N E.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

L E C O M T E.

Eh bien,

Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

L A B A R O N N E.

Vous en êtes capable.

L E C O M T E.

Assurément.

L A B A R O N N E.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienfiance ;
Humilier ainsi votre naissance ;
Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.

Je ne prends point , quoi qu'on en puisse croire ,
 La vanité pour l'honneur et la gloire.
 L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
 Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
 L'homme de bien , modeste avec courage ,
 Et la beauté spirituelle , sage ,
 Sans bien , sans nom , sans tous ces titres vains ,
 Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
 Un vil favant , un obscur honnête homme ,
 Serait chez vous , pour un peu de vertu ,
 Comme un seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
 Ne doit-on rien , s'il vous plaît , à son rang ?

LE COMTE.

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
 Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut ; il brave le vulgaire.

L A B A R O N N E.

Vous dégradez ainsi la qualité !

L E C O M T E.

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

L A B A R O N N E.

Vous êtes fou : quoi ! le public , l'usage !

L E C O M T E.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênans ,
Pour mes habits , non pour mes sentimens.

Il faut être homme , et d'une ame sensée
Avoir à foi ses goûts et sa pensée.

Irai-je en sot aux autres m'informer

Qui je dois fuir , chercher , louer , blâmer ?

Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?

J'ai ma raison ; c'est ma mode et mon guide.

Le finge est né pour être imitateur ,

Et l'homme doit agir d'après son cœur.

L A B A R O N N E.

Voilà parler en homme libre , en sage.

Allez , aimez des filles de village ,

Cœur noble et grand ; foyez l'heureux rival

Du magister et du greffier fiscal ;

Soutenez bien l'honneur de votre race.

L E C O M T E.

Ah juste Ciel ! que faut-il que je fasse !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaise,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaîse,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé ?

BLAISE.

Certainement.

L E C O M T E.

Et nous nommons cette beauté divine ?

B L A I S E.

Mais, c'est....

L E C O M T E.

Eh bien ?...

B L A I S E.

C'est la belle Nanine.

L E C O M T E.

Nanine ?

L A B A R O N N E.

Ah ! bon ! Je ne m'oppose point

A de pareils amours.

L E C O M T E, *à part.*

Ciel ! à quel point

On m'avilit ! Non , je ne le puis être.

B L A I S E.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

L E C O M T E.

Tu dis qu'on t'aime , impudent !

B L A I S E.

Ah ! pardon.

L E C O M T E.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

B L A I S E.

Mais... non ,

Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre ,

Tant seulement , qu'elle a pour nous du tendre.

D'un ton si bon , si doux , si familier ,
Elle m'a dit cent fois , cher jardinier ,
Cher ami Blaise , aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs , qui puisse plaire
A Monseigneur , à ce maître charmant ;
Et puis d'un air si touché , si touchant ,
Elle feisait ce bouquet ; et sa vue
Etait troublée , elle était toute émue ,
Toute rêveuse , avec un certain air ,
Un air , là , qui . . . peste , l'on y voit clair.

L E C O M T E.

Blaise , va-t-en . . . Quoi ! j'aurais su lui plaire !

B L A I S E.

Çà , n'allez pas traînasser notre affaire.

L E C O M T E.

Hem ! . . .

B L A I S E.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire ?

L E C O M T E.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire . . .
Adieu , Madame.

S C E N E I I I.

L A B A R O N N E , B L A I S E .

L A B A R O N N E .

IL l'aime comme un fou ,
 J'en suis certaine. Et comment donc ? par où ?
 Par quels attraits , par quelle heureuse adresse ,
 A-t-elle pu me ravir sa tendresse ?
 Nanine ! ô Ciel ! quel choix ! quelle fureur !
 Nanine ! non : j'en mourrai de douleur.

B L A I S E , *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

L A B A R O N N E .

Insolente !

B L A I S E .

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

L A B A R O N N E .

Non.

B L A I S E .

Eh ! si fait : parlez un peu pour nous ,
 Protégez Blaise.

L A B A R O N N E .

Ah quels horribles coups !

B L A I S E .

J'ai des écus. Pierre Blaise mon père
 M'a bien laissé trois bons journaux de terre ;

Tout

Tout est pour elle , écus comptans , journaux ,
 Tout mon avoir et tout ce que je vaux ;
 Mon corps , mon cœur , tout moi-même , tout Blaise.

L A B A R O N N E .

Autant que toi , crois que j'en ferais aise ;
 Mon pauvre enfant , si je puis te servir ,
 Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
 Je lui paîrai sa dot.

B L A I S E .

Digne Baronne ,
 Que j'aimerai votre chère personne !
 Que de plaisir ! est-il possible !

L A B A R O N N E .

Hélas !

Je crains , ami , de ne réussir pas.

B L A I S E .

Ah ! par pitié , réussissez , Madame.

L A B A R O N N E .

Va ; plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
 Attends mon ordre.

B L A I S E .

Eh ! puis-je attendre !

L A B A R O N N E .

Va.

B L A I S E .

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

S C E N E I V.

L A B A R O N N E *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?

Peut-on sentir une plus vive injure ?

Plus lâchement se voir sacrifier ?

Le comte Olban rival d'un jardinier !

(à un laquais.)

Holà , quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.

C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.

Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur ,

L'art de séduire et de garder un cœur ,

L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?

Où ? dans ses yeux , dans la simple nature.

Je crois pourtant que cet indigne amour

N'a point encore osé se mettre au jour.

J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;

Ah ! c'est encore une douleur nouvelle !

J'espèrerais , s'il se respectait moins.

D'un amour vrai le traître a tous les soins.

Ah ! la voici : je me sens au supplice.

Que la nature est pleine d'injustice !

A qui va-t-elle accorder la beauté ?

C'est un affront fait à la qualité.

Approchez-vous , venez , Mademoiselle.

S C E N E V.

L A B A R O N N E , N A N I N E .

MADAME. N A N I N E .

L A B A R O N N E .

Mais est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit , j'aime ah ! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

N A N I N E .

Je viens me rendre
A mon devoir.

L A B A R O N N E .

Vous vous faites attendre
Un peu de temps ; avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! et quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

N A N I N E .

Il est vrai. Je vous jure ,
Par mon respect , qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières ,
De ces bontés qui me font toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaifiez vous-même à me parer.

E e 2

Songez combien vous m'aviez protégée :
 Sous cet habit je ne suis point changée.
 Voudriez-vous , Madame , humilier
 Un cœur soumis , qui ne peut s'oublier ?

L A B A R O N N E.

Approchez-moi ce fauteuil. . . . Ah ! j'enrage. . . .
 D'où venez-vous ?

N A N I N E.

Je lisais.

L A B A R O N N E.

Quel ouvrage ?

N A N I N E.

Un livre anglais , dont on m'a fait présent.

L A B A R O N N E.

Sur quel sujet ?

N A N I N E.

Il est intéressant :

L'auteur prétend que les hommes sont frères,
 Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :
 Je ne puis croire à cette égalité.

L A B A R O N N E.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
 Que l'on m'apporte ici mon écritoire. . . .

N A N I N E.

J'y vais.

L A B A R O N N E.

Restez. Que l'on me donne à boire.

N A N I N E.

Quoi ?

L A B A R O N N E.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous foyez jolie.

N A N I N E.

Vous me l'avez si souvent répété
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, Madame.

L A B A R O N N E.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! quoi ! belle , et de l'esprit !

(avec dépit.)

Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

N A N I N E.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés !

L A B A R O N N E.

Eh bien , voyez si vous les méritez.
Je prétends , moi , ce jour, cette heure même ,
Vous établir ; jugez si je vous aime.

N A N I N E.

Moi ?

L A B A R O N N E.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait et très-digne de vous ;

C'est un parti de tout point fort fortable ;
 C'est le feul même aujourd'hui convenable ;
 Et vous devez bien m'en remercier :
 C'est , en un mot , Blaise le jardinier.

N A N I N E.

Blaise , Madame ?

L A B A R O N N E.

Oui. D'où vient ce sourire ?

Hésitez-vous un moment d'y fouscrire ?
 Mes offres font un ordre , entendez-vous ?
 Obéissez ou craignez mon courroux.

N A N I N E.

Mais....

L A B A R O N N E.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.

Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
 De refuser un mari de ma main !
 Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
 Mais votre audace est trop prématurée ;
 Votre triomphe est de peu de durée.
 Vous abusez du caprice d'un jour ,
 Et vous verrez quel en est le retour.
 Petite ingrata , objet de ma colère ,
 Vous avez donc l'insolence de plaire ?
 Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
 Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
 Tu pleureras ton orgueil , ta folie.
 Je te ferai renfermer pour ta vie
 Dans un couvent.

N A N I N E.

J'embrasse vos genoux ;
 Renfermez-moi ; mon sort fera trop doux.
 Oui , des faveurs que vous vouliez me faire ,
 Cette rigueur est pour moi la plus chère.
 Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
 J'y bénirai mon maître et vos bienfaits ,
 J'y calmerai des alarmes mortelles ,
 Des maux plus grands , des craintes plus cruelles ,
 Des sentimens plus dangereux pour moi
 Que ce courroux qui me glace d'effroi.
 Madame , au nom de ce courroux extrême ,
 Délivrez-moi , s'il se peut , de moi-même ;
 Dès cet instant je suis prête à partir.

L A B A R O N N E.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?
 Est-il bien vrai ? me trompez-vous , Nanine ?

N A N I N E.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
 Mon cœur en a trop besoin.

L A B A R O N N E , *avec un emportement de tendresse.*

Lève-toi ;

Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
 Ma chère amie ! eh bien , je vais sur l'heure
 Préparer tout pour ta belle demeure.
 Ah quel plaisir que de vivre en couvent !

N A N I N E.

C'est pour le moins un abri consolant.

L A B A R O N N E.

Non : c'est , ma fille , un séjour délectable.

N A N I N E.

Le croyez-vous ?

L A B A R O N N E.

Le monde est haïssable ,
Jaloux.

N A N I N E.

Oh oui.

L A B A R O N N E.

Fou , méchant , vain , trompeur ,
Changeant , ingrat ; tout cela fait horreur.

N A N I N E.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste ,
Qu'il faut le fuir

L A B A R O N N E.

La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le Comte , ah ! je vous préviendrai.

N A N I N E.

Que dites-vous de Monseigneur ?

L A B A R O N N E.

Je t'aime

A la fureur ; et dès ce moment même ,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.

Mais

Mais il est tard , hélas ! il faut attendre
 Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre
 Vers le minuit dans mon appartement.
 Nous partirons d'ici secrètement
 Pour ton couvent , à cinq heures sonnantes :
 Sois prête au moins.

S C E N E V I.

N A N I N E *seule.*

QUELLES douleurs cuisantes !
 Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
 Quels sentimens combattent dans mon sein !
 Hélas ! je suis le plus aimable maître !
 En le fuyant je l'offense peut-être :
 Mais en restant , l'excès de ses bontés
 M'attirerait trop de calamités ,
 Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
 Madame croit qu'il est pour moi sensible ,
 Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser ;
 Je le redoute , et n'ose le penser.
 De quel courroux Madame est animée !
 Quoi ! l'on me hait , et je crains d'être aimée !
 Mais moi , mais moi ! je me crains encor plus ;
 Mon cœur troublé de lui-même est confus.
 Que devenir ? De mon état tirée ,
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.

C'est un danger , c'est peut-être un grand tort
 D'avoir une ame au-dessus de son fort.
 Il faut partir ; j'en mourrai , mais n'importe.

S C E N E V I I.

LE COMTE , NANINE , un laquais.

LE COMTE.

HO LA , quelqu'un , qu'on reste à cette porte.
 Des sièges , vite.

(il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.)

Asseyons-nous ici.

N A N I N E.

Qui , moi , Monsieur ?

LE COMTE.

Oui , je le veux ainsi ;

Et je vous rends ce que votre conduite ,
 Votre beauté , votre vertu mérite.
 Un diamant trouvé dans un désert
 Est-il moins beau , moins précieux , moins cher ?
 Quoi , vos beaux yeux semblent mouillés de larmes !
 Ah ! je le vois : jalouse de vos charmes ,
 Notre Baronne aura , par ses aigreurs ,
 Par son courroux , fait répandre vos pleurs.

N A N I N E.

Non , Monsieur , non ; sa bonté respectable
 Jamais pour moi ne fut si favorable ;

Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

L E C O M T E.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

N A N I N E.

Hélas ! pourquoi ?

L E C O M T E.

Jeune et belle Nanine ,

La jalousie en tous les cœurs domine.

L'homme est jaloux , dès qu'il peut s'enflammer ;

La femme l'est même avant que d'aimer.

Un jeune objet , beau , doux , discret , sincère ,

A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

L'homme est plus juste ; et d'un sexe jaloux

Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.

Croyez surtout que je vous rends justice ;

J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice ;

J'admire encore à quel point vous avez

Développé vos talens cultivés.

De votre esprit la naïve justesse

Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

N A N I N E.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu ,

Et je vous ai tous les jours entendu ;

Vous avez trop relevé ma naissance ;

Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

L E C O M T E.

Ah ! croyez-moi , l'esprit ne s'apprend pas.

F f 2

N A N I N E.

Je pense trop pour un état si bas ;
 Au dernier rang les destins m'ont comprise.

L E C O M T E.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
 Naïvement dites-moi quel effet
 Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

N A N I N E.

Il ne m'a point du tout persuadée :
 Plus que jamais , Monsieur , j'ai dans l'idée
 Qu'il est des cœurs si grands , si généreux
 Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

L E C O M T E.

Vous en êtes la preuve. . . Ah çà , Nanine ,
 Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
 Un fort , un rang , moins indigne de vous.

N A N I N E.

Hélas ! mon fort était trop haut , trop doux.

L E C O M T E.

Non. Déformais foyez de la famille ;
 Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
 Et mon estime , et sa tendre amitié
 Doivent ici vous mettre sur un pied
 Fort éloigné de cette indigne gêne
 Où vous tenait une femme hautaine.

N A N I N E.

Elle n'a fait , hélas ! que m'avertir
 De mes devoirs. . . Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ! quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
 Il est rempli ; le nôtre ne l'est guère.
 Il vous fallait plus d'aifance et d'éclat :
 Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie , et c'est ce qui m'accable ;
 C'est un malheur peut-être irréparable.

(Se levant.)

Ah , Monseigneur ! ah , mon maître ! écartez
 De mon esprit toutes ces vanités.
 De vos bienfaits confuse , pénétrée ,
 Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
 Le ciel me fit pour un état obscur ;
 L'humilité n'a pour moi rien de dur.
 Ah ! laissez-moi ma retraite profonde.
 Et que ferais-je , et que verrais-je au monde ,
 Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non , c'en est trop , je n'y résiste plus.
 Qui ? vous obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse ,
 Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un temps

Ff 3

Votre bonté me comble de présens.

L E C O M T E.

Eh bien , pardon. J'en agis comme un père ,

Un père tendre à qui sa fille est chère.

Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;

Et je suis juste , et ne suis point galant.

De la fortune il faut venger l'injure ;

Elle vous traita mal : mais la nature ,

En récompense , a voulu vous doter

De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

N A N I N E.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte

Qu'il m'est permis , sans que je sois ingrate ,

De disposer de ces dons précieux ,

Que votre main rend si chers à mes yeux.

L E C O M T E.

Vous m'outragez.

S C E N E V I I I .

L E C O M T E , N A N I N E , G E R M O N .

G E R M O N .

MADAME vous demande ,
Madame attend.

L E C O M T E.

Eh , que Madame attende.

Quoi, l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler ?

N A N I N E.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

L E C O M T E.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

N A N I N E.

Elle conserve un reste de pouvoir.

L E C O M T E.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissiez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

N A N I N E.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O Ciel ! c'en est donc fait.

(*elle sort.*)

S C E N E I X.

L E C O M T E, G E R M O N.

L E C O M T E *seul.*

E L L E pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie

Ff 4

De biens , de rangs , de dignités , de droits ,
 Brigués fans titre , et répandus fans choix.
 Hé. . .

G E R M O N.

Monseigneur.

L E C O M T E.

Demain sur sa toilette

Vous porterez cette somme complete
 De trois cents louis d'or ; n'y manquez pas ;
 Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
 Ils attendront.

G E R M O N.

Madame la Baronne

Aura l'argent que Monseigneur me donne
 Sur sa toilette.

L E C O M T E.

Eh , l'esprit lourd ! eh non !
 C'est pour Nanine , entendez-vous ?

G E R M O N.

Pardon.

L E C O M T E.

Allez , allez , laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse

Affurément n'est point une faiblesse.
 Je l'idolâtre , il est vrai , mais mon cœur
 Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
 Son caractère est fait pour plaire au sage ;
 Et sa belle ame a mon premier hommage :

Mais son état ? Elle est trop au-dessus ;
Fût-il plus bas , je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui , sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil ,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume . . . Eh bien , elle est cruelle ;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaise ! pourquoi non ?
Blaise est un homme ; il l'aime , il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers , aux rois ;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit est une année entière.
 Que le sommeil est loin de ma paupière !
 Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
 Un doux repos rafraîchit ses traits :
 Et moi je vais , je cours , je veux écrire ,
 Je n'écris rien ; vainement je veux lire ,
 Mon œil troublé voit les mots sans les voir ,
 Et mon esprit ne les peut concevoir.
 Dans chaque mot le seul nom de Nanine
 Est imprimé par une main divine.
 Holà , quelqu'un , qu'on vienne. Quoi ! mes gens
 Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
 Germon , Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
 Eh ! venez vite ; il fait jour : le temps presse :
 Arrivez donc.

M A R I N.

Eh , Monsieur , quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin ?

L E C O M T E.

L'amour.

M A R I N.

Oh , oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

L E C O M T E.

Je veux , mon cher Marin ,
Je veux avoir , au plus tard pour demain ,
Six chevaux neufs , un nouvel équipage ,
Femme de chambre adroite , bonne et sage ,
Valet de chambre avec deux grands laquais ,
Point libertins , qui soient jeunes , bien faits ;
Des diamans , des boucles des plus belles ,
Des bijoux d'or , des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant , cours en poste à Paris ;
Crève tous les chevaux.

M A R I N.

Vous voilà pris.
J'entends , j'entends. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

L E C O M T E.

Quel que soit mon projet ,
Vole et reviens.

M A R I N.

Vous serez satisfait.

S C E N E I I.

L E C O M T E , G E R M O N .

L E C O M T E *seul.*

QUOI ! j'aurai donc cette douceur extrême
 De rendre heureux , d'honorer ce que j'aime.
 Notre Baronne avec fureur crîra ;
 Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
 Les vains discours , le monde , la Baronne ,
 Rien ne m'émeut , et je ne crains personne ;
 Aux préjugés c'est trop être soumis ;
 Il faut les vaincre , ils font nos ennemis ;
 Et ceux qui font les esprits raisonnables ,
 Plus vertueux , sont les seuls respectables.
 Eh mais . . . quel bruit entends-je dans ma cour ?
 C'est un carrosse. Oui . . . mais . . . au point du jour
 Qui peut venir ? . . . C'est ma mère peut-être.
 Germon . . .

G E R M O N , *arrivant.*

Monsieur.

L E C O M T E .

Vois ce que ce peut être.

G E R M O N .

C'est un carrosse.

L E C O M T E .

Eh qui ? par quel hasard ?

Qui vient ici ?

G E R M O N.

L'on ne vient point ; l'on part.

L E C O M T E.

Comment ! on part ?

G E R M O N.

Madame la Baronne

Sort tout à l'heure.

L E C O M T E.

Oh je le lui pardonne ;

Que pour jamais puisse-t-elle partir !

G E R M O N.

Avec Nanine elle est prête à partir.

L E C O M T E.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

G E R M O N.

La suivante

Le dit tout haut.

L E C O M T E.

Quoi donc ?

G E R M O N.

Votre parente

Part avec elle ; elle va , ce matin ,

Mettre Nanine à ce couvent voisin.

L E C O M T E.

Courons , volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?

Pour leur parler je suis trop en colère ;

N'importe : allons. Quand je devrais . . . mais non :

On verrait trop toute ma passion.

Qu'on ferme tout , qu'on vole , qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :

Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah , juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait , pourquoi , par quel caprice ,
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait , hélas ! que l'adorer ,
Sans la contraindre et sans me déclarer ,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

S C E N E III.

LE COMTE , N A N I N E.

LE COMTE.

BELLE Nanine , est-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez , expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint , sans doute , la menace
De la Baronne ; et ces purs sentimens ,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps ,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter , d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat que leur prêtaient vos yeux ?

Hier au soir , de pleurs toute trempée ,
De ce dessein étiez-vous occupée ?

Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

N A N I N E.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

L E C O M T E , *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

N A N I N E.

Madame. . .

L E C O M T E.

Eh bien ?

N A N I N E.

Madame , que j'honore ,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

L E C O M T E.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

N A N I N E.

Je vous l'avoue : oui , je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée. . . .

Elle voulait , Monsieur , me marier.

L E C O M T E.

Elle ? à qui donc ?

N A N I N E.

A votre jardinier.

L E C O M T E.

Le digne choix !

N A N I N E.

Et moi toute honteuse ,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse ,

Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

L E C O M T E.

Vous, vous punir ? ah, Nanine ! et de quoi ?

N A N I N E.

D'avoir osé foulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; et j'ai près d'elle hélas !
Un tort bien grand . . . qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même ;
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

L E C O M T E, *se détournant et se promenant.*

Quels sentimens, et quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

N A N I N E.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aïlle cacher ma douleur inquiète,

M'entretenir

M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

L E C O M T E.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme, il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentimens ;
Son caractère est loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envifage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

N A N I N E.

Non, Monsieur...

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent ;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

L E C O M T E.

Vous décidez mon fort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine.

Théâtre. Tome VII.

† G g

Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
 Il vous adore , et cet époux c'est moi.
 L'étonnement , le trouble l'a faisie.
 Ah ! parlez-moi ; disposez de ma vie ;
 Ah ! reprenez vos sens trop agités.

N A N I N E.

Qu'ai-je entendu ?

L E C O M T E.

Ce que vous méritez.

N A N I N E.

Quoi vous m'aimez ? . . . Ah ! gardez-vous de croire
 Que j'ose user d'une telle victoire.
 Non , Monsieur , non , je ne souffrirai pas
 Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
 Un tel hymen est toujours trop funeste.
 Le goût se passe , et le repentir reste.
 J'ose à vos pieds attester vos aïeux
 Hélas ! sur moi ne jetez point les yeux.
 Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
 Formé par vous , ce cœur est votre ouvrage ;
 Il en ferait indigne désormais ,
 S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
 Oui , je vous dois des refus. Oui , mon ame
 Doit s'immoler.

L E C O M T E.

Non , vous ferez ma femme.

Quoi ! tout à l'heure , ici vous m'assuriez ,

Vous l'avez dit , que vous refuseriez
Tout autre époux , fût-ce un prince.

N A N I N E.

Oui , fans doute,

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

L E C O M T E.

Mais me haïſſez-vous ?

N A N I N E.

Aûrais-je fui ?

Craindrais-je tant , ſi vous étiez haï ?

L E C O M T E.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

N A N I N E.

Eh ! que prétendez-vous ?

L E C O M T E.

Notre hymenée.

N A N I N E.

Songez. . . .

L E C O M T E.

Je ſonge à tout.

N A N I N E.

Mais prévoyez. . . .

L E C O M T E.

Tout eſt prévu.

N A N I N E.

Si vous m'aimez , croyez. . . .

L E C O M T E.

Je crois former le bonheur de ma vie.

N A N I N E.

Vous oubliez. . .

Gg 2

L E C O M T E.

Il n'est rien que j'oublie.
 Tout fera prêt, et tout est ordonné...

N A N I N E.

Quoi ! malgré moi, votre amour obstiné...

L E C O M T E.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
 Va tout presser pour cette heure charmante.
 Un seul instant je quitte vos attraits
 Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
 Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

S C E N E I V.

N A N I N E *seule.*

CIEL ! est-ce un rêve ? et puis-je croire encore
 Que je parviens au comble du bonheur ?
 Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
 Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe :
 A mes regards tant de grandeur échappe.
 Mais épouser ce mortel généreux,
 Lui, cet objet de mes timides vœux,
 Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
 Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
 Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
 Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
 Non, mon état ne saurait se comprendre.

Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre !
 Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
 Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
 Peut-être même. . . Allons ; il faut écrire ,
 Il faut . . . par où commencer, et que dire ?
 Quelle surprise ! Ecrivons promptement ,
 Avant d'oser prendre un engagement.

(elle se met à écrire.)

S C E N E V.

N A N I N E, B L A I S E.

B L A I S E.

AH ! la voici. Madame la baronne ,
 En ma faveur vous a parlé , mignonne.
 Ouais , elle écrit sans me voir seulement.

N A N I N E, *écrivant toujours.*

Blaise , bon jour.

B L A I S E.

Bon jour est sec vraiment.

N A N I N E, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
 Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

B L A I S E.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
 Qu'elle a d'esprit ! et que n'en ai-je autant !
 Ça , je disais. . .

N A N I N E.

Eh bien ?

B L A I S E.

Elle m'impose
 Par son maintien : devant elle je n'ose
 M'expliquer . . . là . . . tout comme je voudrais :
 Je suis venu cependant tout exprès.

N A N I N E.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

B L A I S E.

Oh ! deux plutôt.

N A N I N E.

Je te fais la justice
 De me fier à ta discrétion.
 A ton bon cœur.

B L A I S E.

Oh ! parlez sans façon :
 Car , voyez-vous , Blaise est prêt à tout faire
 Pour vous servir ; vite , point de mystère.

N A N I N E.

Tu vas souvent au village prochain ,
 A Rémival , à droite du chemin ?

B L A I S E.

Oui.

N A N I N E.

Pourrais-tu trouver dans ce village
 Philippe Hombert ?

B L A I S E.

Non. Quel est ce visage ?
 Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

N A N I N E.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
 Informe-t-en. Tâche de lui remettre ,
 Mais fans délai , cet argent , cette lettre.

B L A I S E.

Oh ! de l'argent !

N A N I N E.

Donne auffi ce paquet ;
 Monte à cheval pour avoir plutôt fait :
 Pars , et fois sûr de ma reconnaissance.

B L A I S E.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
 Philippe Hombert est un heureux manant ;
 La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
 Est-ce une dette ?

N A N I N E.

Elle est très-avérée.

Il n'en est point , Blaise , de plus sacrée ;
 Ecoute. Hombert est peut-être inconnu ;
 Peut-être même il n'est pas revenu.

Mon cher ami , tu me rendras ma lettre ,
 Si tu ne peux en tes mains la remettre.

B L A I S E.

Mon cher ami !

N A N I N E.

Je me fie à ta foi.

B L A I S E.

Son cher ami !

N A N I N E.

Va , j'attends tout de toi.

S C E N E V I.

L A B A R O N N E , B L A I S E .

B L A I S E .

D'où diable vient cet argent ? quel message !

Il nous aurait aidé dans le ménage !

Allons, elle a pour nous de l'amitié ;

Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :

Courons, courons.

*(il met l'argent et le paquet dans sa poche : il rencontre
la Baronne, et la heurte.)*

L A B A R O N N E .

Eh, le butor !... arrête.

L'étourdi m'a pensé casser la tête.

B L A I S E .

Pardon, Madame.

L A B A R O N N E .

Où vas-tu ? que tiens-tu ?

Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?

Monsieur le Comte est-il bien en colère ?

Quel billet est-ce là ?

B L A I S E .

C'est un mystère.

Peste !...

L A B A R O N N E .

Voyons.

B L A I S E .

Nanine gronderait.

L A

L A B A R O N N E.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit , te charger d'un message !
Donne , ou je romps foudain ton mariage :
Donne , te dis-je.

B L A I S E , *riant.*

Ho , ho.

L A B A R O N N E.

De quoi ris-tu ?

B L A I S E , *riant encore.*

Ha , ha.

L A B A R O N N E.

J'en veux favoir le contenu.

(*elle décachette la lettre.*)

Il m'intéresse , ou je suis bien trompée.

B L A I S E , *riant encore.*

Ha , ha , ha , ha , qu'elle est bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent , et je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

S C E N E V I I.

L A B A R O N N E *seule.*

L I S O N S. „ Ma joie et ma tendresse
„ Sont fans mesure , ainsi que mon bonheur ;
„ Vous arrivez , quel moment pour mon cœur !

Théâtre. Tome VII.

† Hh

„ Quoi ! je ne puis vous voir et vous entendre !

„ Entre vos bras je ne puis me jeter !

„ Je vous conjure au moins de vouloir prendre

„ Ces deux paquets ; daignez les accepter.

„ Sachez qu'on m'offre un fort digne d'envie,

„ Et dont il est permis de s'éblouir ;

„ Mais il n'est rien que je ne sacrifie

„ Au seul mortel que mon cœur doit chérir. „

Ouais. Voilà donc le style de Nanine :

Comme elle écrit, l'innocente orpheline !

Comme elle fait parler la passion !

En vérité ce billet est bien bon.

Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.

Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !

Vous m'enleviez en secret mon amant.

Vous avez feint d'aller dans un couvent ;

Et tout l'argent que le Comte vous donne,

C'est pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne ;

J'en suis charmée, et le perfide amour

Du comte Olban méritait bien ce tour.

Je m'en doutais que le cœur de Nanine

Était plus bas que sa basse origine.

S C E N E V I I I.

LE COMTE, LA BARONNE,

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands sentimens,
 Homme au-dessus des préjugés du temps,
 Sage amoureux, philosophe sensible,
 Vous allez voir un trait assez risible.
 Vous connaissez sans doute à Rémival
 Monsieur Philippe Hombert votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels discours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.
 Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne font plus de faison ;
 Mon parti pris, je suis inébranlable.
 Contentez-vous du tour abominable
 Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
 Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
 Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
 Du digne objet qui vous a subjugué.

H h 2

(*tandis que le Comte lit.*)

Tout en lisant il me semble intrigué.

Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile. . . .

Eh bien , Monsieur , que pensez-vous du style ?

Il ne voit rien , ne dit rien , n'entend rien :

Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.

L E C O M T E .

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.

O tour affreux , sexe ingrat , cœur perfide !

L A B A R O N N E .

Je le connais , il est né violent ;

Il est prompt , ferme ; il va dans un moment

Prendre un parti.

S C E N E I X.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

G E R M O N .

V O I G I dans l'avenue
Madame Olban.

L A B A R O N N E .

La vieille est revenue ?

G E R M O N .

Madame votre mère , entendez-vous ?

Est près d'ici , Monsieur.

L A B A R O N N E .

Dans son courroux ,

Il est devenu sourd. La lettre opère.

G E R M O N , *criant.*

Monfieur.

L E C O M T E .

Plaît-il ?

G E R M O N , *haut.*

Madame votre mère ,

Monfieur.

L E C O M T E .

Que fait Nanine en ce moment ?

G E R M O N .

Mais elle écrit dans fon appartement.

L E C O M T E , *d'un air froid et fec.*

Allez faifir fes papiers , allez prendre

Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre ;

Qu'on la renvoie à l'inftant.

G E R M O N .

Qui , Monfieur ?

L E C O M T E .

Nanine.

G E R M O N .

Non , je n'aurais pas ce cœur :

Si vous faviez à quel point fa perfonne

Nous charme tous ; comme elle eft noble , bonne !

L E C O M T E .

Obéiffez , ou je vous chaffe.

G E R M O N .

Allons.

(*il fort.*)

H h 3

S C E N E X.

L E C O M T E , L A B A R O N N E.

L A B A R O N N E.

Ah ! je respire , enfin nous l'emportons :
 Vous devenez un homme raisonnable.
 Ah çà , voyez s'il n'est pas véritable
 Qu'on tient toujours de son premier état ,
 Et que les gens dans un certain éclat ,
 Ont un cœur noble , ainsi que leur personne ?
 Le sang fait tout , et la naissance donne
 Des sentimens à Nanine inconnus.

L E C O M T E.

Je n'en crois rien ; mais soit , n'en parlons plus :
 Réparons tout ; le plus sage , en sa vie ,
 A quelquefois ses accès de folie :
 Chacun s'égare , et le moins imprudent
 Est celui-là qui plutôt se repent.

L A B A R O N N E.

Oui.

L E C O M T E.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

L A B A R O N N E.

Très-volontiers.

L E C O M T E.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

L A B A R O N N E.

Mais , vous , de vos sermens
Souvenez-vous.

L E C O M T E.

Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

L A B A R O N N E.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

L E C O M T E.

Il sera réparé.

Madame , il faut

L A B A R O N N E.

Il ne faut qu'un notaire.

L E C O M T E.

Vous savez bien . . . que j'attendais ma mère.

L A B A R O N N E.

Elle est ici.

S C E N E X I.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE à sa mère.

MADAME, j'aurais dû...*(à part.)**(à sa mère.)*

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...

(à part.)

Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée ;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

(faisant une petite révérence à la Baronne.)

Bonjour, Madame.

L A B A R O N N E , à part.

Hom ! la vieille bégueule !
 Madame , il faut vous laisser le plaisir
 D'entretenir Monsieur tout à loisir.
 Je me retire.

(elle sort.)

S C E N E X I I .

L A M A R Q U I S E , L E C O M T E .

L A M A R Q U I S E , *parlant fort vite , et d'un ton de petite
 vieille babillarde.*

EH bien , monsieur le Comte ,
 Vous faites donc à la fin votre compte
 De me donner la Baronne pour bru ;
 C'est sur cela que j'ai vite accouru.
 Votre Baronne est une acariâtre ,
 Impertinente , altière , opiniâtre ,
 Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
 Qui l'an passé , chez la marquise Agard ,
 En plein souper me traita de bavarde ;
 D'y plus souper désormais Dieu me garde !
 Bavarde , moi ! Je fais d'ailleurs très-bien
 Qu'elle n'a pas , entre nous , tant de bien :
 C'est un grand point , il faut qu'on s'en informe ;
 Car on m'a dit que son château de l'Orme

A son mari n'appartient qu'à moitié ;
 Qu'un vieux procès , qui n'est pas oublié ,
 Lui disputait la moitié de la terre :
 J'ai su cela de feu votre grand - père :
 Il disait vrai ; c'était un homme , lui ;
 On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
 Paris est plein de ces petits bouts d'homme ,
 Vains , fiers , fous , fots , dont le caquet m'affomme ;
 Parlant de tout avec l'air empressé ,
 Et se moquant toujours du temps passé.
 J'entends parler de nouvelle cuisine ,
 De nouveaux goûts ; on crève , on se ruine :
 Les femmes sont sans frein , et les maris
 Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE , *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
 Eh bien , Germon ?

S C E N E XIII.

LA MARQUISE , LE COMTE , GERMON.

GERMON.

VOICI votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier

Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa Baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine! hélas! Madame, que l'on chasse;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

L A M A R Q U I S E.

Vous la chassez ? je n'entends point cela.
 Quoi ! ma Nanine ? Allons , rappelez-la.
 Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
 C'est moi , mon fils , qui vous donnai Nanine.
 Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
 Elle enchantait tout le monde céans.
 Notre Baronne ici la prit pour elle ;
 Et je prédis dès-lors que cette belle
 Serait fort mal , et j'ai très-bien prédit :
 Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
 Vous prétendez tout faire à votre tête :
 Chasser Nanine est un trait mal-honnête.

L E C O M T E.

Quoi ! seule , à pied , sans secours , sans argent ?

G E R M O N.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
 Un vieux bon homme à vos gens se présente :
 Il dit que c'est une affaire importante ,
 Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
 Il veut , dit-il , se mettre à vos genoux.

L E C O M T E.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne ,
 Suis-je en état de parler à personne ?

L A M A R Q U I S E.

Ah ! vous avez du chagrin , je le crois ;
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.

Chasser Nanine et faire un mariage
Qui me déplaît ! non , vous n'êtes pas sage.
Allez , trois mois ne feront pas passés
Que vous ferez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais, entre nous , la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux se séparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant ,
Fat , petit-maître , escroc , extravagant ;
Et Monsieur prit une franche coquette ,
Une intrigante et friponne parfaite.
Des soupers fins , la petite-maison ,
Chevaux , habits , maître-d'hôtel fripon ,
Bijoux nouveaux pris à crédit , notaires ,
Contrats vendus et dettes usuraires :
Enfin , Monsieur et Madame , en deux ans ,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire ,
Bien plus tragique , et difficile à croire ;
C'était.....

L E C O M T E.

Ma mère , il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel ! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur !

L A M A R Q U I S E.

Elle est épouvantable :

Allons , je vais la raconter à table ;

Et vous pourrez tirer un grand profit ,

En temps et lieu , de tout ce que j'ai dit.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais , et dans cet équipage ?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi du matin au soir !
Souffrir n'est rien , c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles :
Certes , mon maître est bien mal avisé ;
Notre Baronne a sans doute abusé
De son pouvoir , et vous fait cet outrage :
Jamais Monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits font à lui ;

Il peut user du droit de les reprendre.

G E R M O N.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

N A N I N E.

Me retirer , long-temps me repentir.

G E R M O N.

Que nous allons haïr notre Baronne !

N A N I N E.

Mes maux font grands , mais je les lui pardonne.

G E R M O N.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

N A N I N E.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais , sensible à ses bontés ,
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

G E R M O N.

Vous me fendez le cœur , et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter et vous suivre.

N A N I N E.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui ! ...

G E R M O N.

GERMON.

Le démon

A mis du sien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... et Monsieur se marie.

NANINE,

Il se marie ! ... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

(elle sort.)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

G E R M O N.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas , Nanine ,
 Sans écuyer , fort tristement chemine ,
 Et de ma main ne veut pas seulement.

L E C O M T E.

Où donc va-t-elle ?

G E R M O N.

Où ? mais apparemment
 Chez ses amis.

L E C O M T E.

A Rémival , sans doute.

G E R M O N.

Oui , je crois bien qu'elle prend cette route.

L E C O M T E.

Va la conduire à ce couvent voisin ,
 Où la Baronne allait dès ce matin :
 Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
 Dans cette utile et décente demeure ;
 Ces cent louis la feront recevoir.
 Va.... garde-toi de laisser entrevoir
 Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
 Dis-lui que c'est un présent de ma mère ;
 Je te défends de prononcer mon nom.

G E R M O N.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(il fait quelques pas)

L E C O M T E.

Germon ,

A son départ , tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh , oui , vous dis-je.

LECOMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle feisait bien mieux ,

Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :

Elle voulait ne pas pleurer.

LECOMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque , qui décèle

Ses sentimens ? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi ?

LECOMTE.

A-t-elle enfin , Germon , parlé de moi ?

GERMON.

Oh , oui , beaucoup.

LECOMTE.

Eh bien , dis-moi donc , traître ,

Qu'a-t-elle dit ?

GERMON

Que vous êtes son maître ;

Que vous avez des vertus , des bontés....

Qu'elle oubliera tout.... hors vos cruautés.

Li 2

L E C O M T E.

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon !

G E R M O N.

Monsieur.

L E C O M T E.

Un mot ; qu'il te souviennne,
Si par hasard , quand tu la conduiras ,
Certain Hombert venait suivre tes pas ,
De le chasser de la belle manière.

G E R M O N.

Oui , poliment , à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je fers fidèlement.
Le jeune Hombert , dites-vous ?

L E C O M T E.

Justement.

G E R M O N.

Bon , je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.

(*il fait un pas et revient.*)

Ce jeune Hombert est quelque amant , je gage ,
Un beau garçon , le coq de son village.
Laissez-moi faire.

L E C O M T E.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
 Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
 On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours , te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

HELAS ! il a raison ,

Il prononçait ma condamnation ;
 Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
 Je me punis ; la Baronne est ma femme.
 Il le faut bien , le sort en est jeté.
 Je souffrirai , je l'ai bien mérité.
 Ce mariage est au moins convenable.
 Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
 Mais , quand on veut , on fait donner la loi.
 Un esprit ferme est le maître chez soi.

S C E N E I V.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

L A M A R Q U I S E.

O R çà, mon fils, vous époufez Madame ?

L E C O M T E.

Eh ! oui.

L A M A R Q U I S E.

Ce foir elle eft donc votre femme ?

Elle eft ma bru ?

L A B A R O N N E.

Si vous le trouvez bon :

J'aurai, je crois, votre approbation.

L A M A R Q U I S E.

Allons, allons, il faut bien y foufcrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

L E C O M T E.

Vous retirer ! eh ! ma mère pourquoi ?

L A M A R Q U I S E.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.

Vous la chafsez, et moi je la marie ;

Je fais la noce en mon château de Brie ;

Et je la donne au jeune Sénéchal,

Propre neveu du Procureur fiscal,

Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père

Eut à Corbeil cette plaifante affaire.

De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

L E C O M T E.

Ma mère,

Ne foyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

L A B A R O N N E.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

L A M A R Q U I S E.

Comment ? quoi donc ?

L A B A R O N N E.

Peu de chose.

L A M A R Q U I S E.

Mais....

L A B A R O N N E.

Rien.

L A M A R Q U I S E.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela se peut, car elle est si jolie :
Je m'y connais : on tente, on est tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Çà , contez-moi , fans nul déguifement ,
 Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

L E C O M T E.

Moi , vous conter ?

L A M A R Q U I S E.

Vous avez bien la mine
 D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
 Et vous pourriez.....

S C E N E V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE,
 MARIN *en bottes.*

M A R I N.

ENFIN, tout est baclé,
 Tout est fini.

L A M A R Q U I S E.

Quoi ?

L A B A R O N N E.

Qu'est-ce ?

M A R I N.

J'ai parlé
 A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
 Et vous aurez demain tout l'équipage.

L A B A R O N N E.

Quel équipage ?

M A R I N.

M A R I N.

Oui, tout ce que pour vous
 A commandé votre futur époux ;
 Six beaux chevaux ; et vous ferez contente
 De la berline : elle est bonne, brillante ;
 Tous les panneaux par Martin sont vernis.
 Les diamans sont beaux, très-bien choisis ;
 Et vous verrez des étoffes nouvelles,
 D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

L A B A R O N N E *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

L E C O M T E, *à part.*

Oui.... Mais pour qui ?

M A R I N.

Le tout arrivera

Demain matin dans ce nouveau carrosse,
 Et fera prêt le soir pour votre noce.
 Vive Paris pour avoir sur le champ
 Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
 En revenant j'ai revu le notaire,
 Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

L A B A R O N N E.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

L A M A R Q U I S E, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

M A R I N.

Dans ce falon j'ai trouvé tout à l'heure
 Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure :

Depuis long-temps il voudrait vous parler.

L A B A R O N N E.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller :

Il prend trop mal son temps.

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi, Madame ?

Mon fils , ayez un peu de bonté d'ame ,

Et croyez-moi , c'est un mal des plus grands

De rebuter ainsi les pauvres gens.

Je vous ai dit cent fois dans votre enfance

Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence ,

Les écouter d'un air affable , doux.

Ne font-ils pas hommes tout comme nous ?

On ne fait pas à qui l'on fait injure ;

On se repent d'avoir eu l'ame dure.

Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

(à Marin.)

Allez chercher ce bon homme.

M A R I N.

J'y vais.

(il sort.)

L E C O M T E.

Pardon , ma mère , il a fallu vous rendre

Mes premiers soins , et je suis prêt d'entendre

Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE,
LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au paysan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monseigneur ! écoutez-moi de grâce :
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;

Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint :

Kk 2

J'ai bien pensé qu'une femme si forte
 N'appartient pas à des gens de sa forte :
 Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
 Et font gâtés auprès des grands seigneurs.

L A B A R O N N E.

Il a raison : mais il trompe ; et Nanine
 N'est point sa fille ; elle était orpheline.

L E P A Y S A N.

Il est trop vrai : chez de pauvres parens
 Je la laissai dès ses plus jeunes ans,
 Ayant perdu mon bien avec sa mère,
 J'allai servir, forcé par la misère,
 Ne voulant pas, dans mon funeste état,
 Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
 Lui défendant de me nommer son père.

L A M A R Q U I S E.

Pourquoi cela ? pour moi je considère
 Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

L E C O M T E.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

L E P A Y S A N.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

L E C O M T E.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
 J'estime plus un vertueux soldat,
 Qui de son sang sert son prince et l'Etat,
 Qu'un important, que sa lâche industrie
 Engraisse en paix du sang de la patrie.

L A M A R Q U I S E.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
 ConteZ-les moi bien tous, n'y manquez pas.

L E P A Y S A N.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
 Permettez-moi feulement de vous dire
 Qu'on me promet cent fois de m'avancer :
 Mais sans appui comment peut-on percer ?
 Toujours jeté dans la foule commune,
 Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

L A M A R Q U I S E.

Vous êtes donc né de condition ?

L A B A R O N N E.

Fi, quelle idée !

L E P A Y S A N *à la Marquise.*

Hélas ! Madame, non ;
 Mais je suis né d'une honnête famille ;
 Je méritais peut-être une autre fille.

L A M A R Q U I S E.

Que vouliez-vous de mieux ?

L E C O M T E.

Eh, poursuivez.

L A M A R Q U I S E.

Mieux que Namine ?

L E C O M T E.

Ah ! de grâce, achevez.

Kk 3

L E P A Y S A N.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie ,
 Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
 Heureux alors , et bénissant le ciel ,
 Vous , vos bontés , votre soin paternel ,
 Je suis venu dans le prochain village ,
 Mais plein de trouble et craignant son jeune âge ,
 Tremblant encor , lorsque j'ai tout perdu ,
 De retrouver le bien qui m'est rendu.

(montrant la Baronne.)

Je viens d'entendre au discours de Madame
 Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame ;
 Je vois fort bien que ces cent louis d'or ,
 Des diamans , sont un trop grand trésor
 Pour les tenir par un droit légitime :
 Elle ne peut les avoir eus sans crime.
 Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur ,
 Et j'en mourrai de honte et de douleur.
 Je suis venu soudain pour vous les rendre ;
 Ils sont à vous , vous devez les reprendre ;
 Et si ma fille est criminelle , hélas !
 Punissez-moi , mais ne la perdez pas.

L A M A R Q U I S E.

Ah , mon cher fils , je suis tout attendrie.

L A B A R O N N E.

Ouais , est-ce un songe ? est-ce une fourberie ?

L E C O M T E.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(il tire la bourse et le paquet.)

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés ;

Elle en a fait un respectable usage.

C'est donc à vous qu'on a fait le message ?

Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,

A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'est à vous que le présent s'adresse ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !

Des deux côtés quel excès de vertu !

Et votre nom ? Je demeure éperdu.

L A M A R Q U I S E.

Eh, dites donc votre nom ? Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

L A B A R O N N E.

Que dit-il là ?

L E C O M T E.

Quel jour vient m'éclairer !
 J'ai fait un crime , il le faut réparer.
 Si vous saviez combien je suis coupable !
 J'ai maltraité la vertu respectable.

(il va lui-même à un de ses gens.)

Holà , courez.

L A B A R O N N E.

Eh quel empressement ?

L E C O M T E.

Vîte un carrosse.

L A M A R Q U I S E.

Oui , Madame , à l'instant ,
 Vous devriez être sa protectrice.
 Quand on a fait une telle injustice ,
 Sachez de moi que l'on ne doit rougir
 Que de ne pas assez se repentir.
 Monsieur mon fils a souvent des lubies ,
 Que l'on prendrait pour de franches folies :
 Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
 Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
 Vous n'êtes pas , ma bru , si bienfaisante :
 Il s'en faut bien.

L A B A R O N N E.

Que tout m'impatiente !
 Qu'il a l'air sombre , embarrassé , rêveur !
 Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
 Voyez , Monsieur , ce que vous voulez faire.

L A M A R Q U I S E.

Oui, pour Nanine.

L A B A R O N N E.

On peut la satisfaire
Par des présens.

L A M A R Q U I S E.

C'est le moindre devoir.

L A B A R O N N E.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

L E C O M T E.

J'entends.

L A M A R Q U I S E.

Quel cœur de roche !

L A B A R O N N E.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

L E C O M T E, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

L A B A R O N N E.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

L A M A R Q U I S E.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

L A B A R O N N E.

Quel parti prendrez-vous ?

L E C O M T E.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame et sa franchise :
 Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
 Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
 Que pour finir un procès dangereux :
 Je le termine , et dès l'instant je donne ,
 Sans nul regret , sans détour j'abandonne
 Mes droits entiers et les prétentions
 Dont il naquit tant de divisions.
 Que l'intérêt encor vous en revienne ;
 Tout est à vous , jouissez-en sans peine.
 Que la raison fasse du moins de nous
 Deux bons parens , ne pouvant être époux.
 Oublions tout , que rien ne nous aigrisse :
 Pour n'aimer pas , faut-il qu'on se haïsse ?

L A B A R O N N E.

Je m'attendais à ton manque de foi.
 Va , je renonce à tes présens , à toi.
 Traître , je vois avec qui tu vas vivre ,
 A quel mépris ta passion te livre.
 Sers noblement sous les plus viles lois ;
 Je t'abandonne à ton indigne choix.
 (*elle fort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE
HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'est point indigne ; non, Madame ;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bafesse
Fait son mérite ; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? et que voulez-vous dire ?

S C E N E V I I I et dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE,
PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE à sa mère.

S O N seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.

Elle est vêtue un peu mesquinement :

Mais qu'elle est belle, et comme elle a l'air sage !

N A N I N E.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être
baissée devant la Marquise.*)

Ah ! la nature a mon premier hommage.

Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur !

Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare

L'indigne affront qu'un mérite si rare,

Dans ma maison, put de moi recevoir ?

Sous quel habit revient-elle nous voir !

Il est trop vil, mais elle le décore.

Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.

Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté

De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
 Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
 Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
 Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
 Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
 Je ne veux plus commander qu'une fois,
 Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
 Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
 Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
 Je vous ai vue embrasser votre père ;
 Ce qui vous reste en des momens si doux...
 C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai !

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE à sa mère.

Le daignez-vous permettre ?

L A M A R Q U I S E.

La famille

Etrangement , mon fils , clabaudera.

L E C O M T E.

En la voyant , elle l'approuvera.

P H I L I P P E H O M B E R T.

Quel coup du fort ! Non , je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

L E C O M T E.

On m'a promis d'obéir. . . . je le veux.

L A M A R Q U I S E.

Mon fils. . . .

L E C O M T E.

Ma mère , il s'agit d'être heureux.

L'intérêt seul a fait cent mariages.

Nous avons vu les hommes les plus sages

Ne consulter que les mœurs et le bien :

Elle a les mœurs , il ne lui manque rien ;

Et je ferai par goût et par justice

Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Ma mère , enfin , terminez ces combats ,

Et consentez.

N A N I N E.

Non , n'y consentez pas ;

Opposez-vous à sa flamme. . . . à la mienne ;

Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.

L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.
 Ah ! loin de lui , laissez-moi l'adorer.
 Voyez mon fort , voyez ce qu'est mon père :
 Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

L A M A R Q U I S E.

Oui , tu le peux , tu le dois ; c'en est fait ;
 Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
 Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
 Il est unique aussi bien que toi-même.

N A N I N E.

J'obéis donc à votre ordre , à l'amour ;
 Mon cœur ne peut résister.

L A M A R Q U I S E.

Que ce jour
 Soit des vertus la digne récompense ,
 Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du troisième et dernier acte.

L'air est si pur, si frais, si doux,
 Abandonnez-vous à sa douce haleine,
 Vous sentirez tout autre plaisir,
 Mais je crains que vous n'ayez oublié
 Où est le lieu, et le lieu, et le lieu,
 Je ne tiens pas compte de ce détail,
 Et pour le coup, comptez il faut qu'on s'aime,
 Il est d'usage, dans ces occasions,
 Loin d'être à votre service, à l'inverse,
 Mon cœur ne peut se tenir.

LA M A R Q U I S E

Que ce soit

des des vertes la divine récompense,
 Mais que ce soit, que ce soit, que ce soit,
 Fin du troisième et dernier acte

LA

LA FEMME
QUI A RAISON,
COMEDIE.

1749.

Théâtre. Tome VII.

† LI

LA FEMME

QUI A RAISON

COMME UN

1788

1788

1788

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite comédie est un impromptu de société où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Stanislas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les porte-feuilles de *M. de Voltaire*, cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la suppression de quelques scènes, et quelques changemens dans la disposition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

P E R S O N N A G E S.

M. DURU.

M^{me} DURU.

Le marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correspondant de M. Duru.

MARTHE, suivante de madame Duru.

*La scène est chez madame Duru, dans la rue
Thévenot, à Paris.*

LA FEMME

QUI A RAISON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

M^{me} DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots, un bon contrat, un oui ;
Rien de plus agréable, et rien de plus facile.

A vos commandemens votre fille est docile ;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche ;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, feront délicieux.

M^{me} DURU.

D'accord, mais mon mari ?

LE MARQUIS.

Votre mari m'affomme.

Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme ?

M^{me} DURU.

Quoi ! pendant son absence ? . . .

LE MARQUIS.

Ah ! les absens ont tort.

Absent depuis douze ans, c'est comme à peu-près mort,

Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,

C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,

Un bien que vous savez dépenser noblement ;

Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;

Mais je le tiens pour mort aussitôt qu'il s'avise

De vouloir disposer de la charmante Erise.

Celle qui la forma doit en prendre le soin ;

Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.

Pardonnez . . .

M^{me} DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître

Que pour monsieur Duru, mon seigneur et mon maître,

Je n'ai pas un amour aveugle et violent.

Jel'aime . . . comme il faut . . . pas trop fort . . . sensément ;

Mais je lui dois respect et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout ; vous vous moquez, je pense.

Qui, vous ? Vous, du respect pour un monsieur Duru ?
 Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
 Dans un habit de serge, en un second étage,
 Tenir sans domestique, un fort plaisant ménage.
 Vous êtes demoiselle ; et quand l'adversité,
 Malgré votre mérite et votre qualité,
 Avec monsieur Duru vous fit en bien commune,
 Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
 C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur ;
 Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
 De souffrir qu'il joignît avec rude manière
 A vos tendres appas sa personne grossière.
 Voulez-vous pas encore aller sacrifier
 Votre charmante Erise au fils d'un usurier ?
 De ce monsieur Gripon, son très-digne compère ?
 Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
 Il l'avait fort à cœur, et par respect pour lui,
 Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

M^{me} D U R U.

Ne plaifantez pas tant ; il m'en écrit encore,
 Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

L E M A R Q U I S.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous
 Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

M^{me} D U R U.

Hélas ! à vos désirs je voudrais condescendre ;
 Ce ferait mon bonheur de vous avoir pour gendre :

J'avais , dans cette idée , écrit plus d'une fois ;
 J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
 Cet établissement de deux enfans que j'aime.
 Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
 Mais , tout Gripon qu'il est , il le faut ménager ,
 Ecrire encor dans l'Inde , examiner , songer.

LE MARQUIS.

Oui , voilà des raisons , des mesures commodes ,
 Envoyer publier des bans aux Antipodes ,
 Pour avoir dans trois ans un refus clair et net.
 De votre cher mari je ne suis pas le fait.
 Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée
 Croirait voir sa maison au pillage donnée.
 Il aime fort l'argent , il connaît peu l'amour.
 Au nom du cher objet qui de vous tient le jour ,
 De la vive amitié qui m'attache à sa mère ,
 De cet amour ardent qu'elle voit sans colère ,
 Daignez former , Madame , un si tendre lien ;
 Ordonnez mon bonheur , j'ose dire le sien.
 Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

M^{me} DURU.

Oh ça , vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore , ô Ciel ! pour combler mon bonheur ,
 Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
 Vous aurez quatre enfans , qui d'une ame fourmife ,
 D'un cœur toujours à vous...

SCENE

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH ! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mère et daignez la toucher ;
Je ne la connais plus ; c'est un cœur de rocher.

M^{me} DURU.

Quel rocher ! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant ; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaîse un peu.

ERISE.

Oh ! non, ne craignez rien ; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère :
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire ?

M^{me} DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère ;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier, elle-même prend soin.

Théâtre. Tome VII.

† Mm

Nous sommes deux ici contre vous. Ah ! Madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme ;
Vous l'avez allumée , et vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(à Erise.)

Parlez donc , aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire ?

E R I S E.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire ;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment ;
Et j'en ai dit , me semble , assez honnêtement.

M^{me} D U R U.

Je vois , mes chers enfans , qu'il est fort nécessaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.

C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux ;
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux,
Mais mon mari !

L E M A R Q U I S.

Toujours son mari ! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

E R I S E.

Il est mon père.

SCENE III.

Madame DURU , LE MARQUIS , ERISE ,
DAMIS.

DAMIS.

AH , ah ! l'on parle donc ici
D'hymenée et d'amour ? Je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;
Ma mère me mettra , je crois , de la partie.
Monfieur a la bonté de m'accorder sa fœur ;
Je compte absolument jouir de cet honneur ,
Non point par vanité , mais par tendresse pure ;
Je l'aime éperdument , et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous , je suis homme à perdre la raison ;
Enfin , c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce , après tout , suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de favoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un feul coup de plume ,
Par un feul mot , ma mère , et contre la coutume ,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous ,
Et vous ferez , ma mère , heureufe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je répons de ma fœur , je répons de moi-même ;
Mais Madame balance , et c'est en vain qu'on aime.

Mm 2

E R I S E.

Ah ! vous êtes si bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur ?
Son amour est si vrai , si pur , si raisonnable !
Vous l'aimez ; voulez-vous le rendre misérable !

D A M I S.

Désespèrerez-vous par tant de cruautés ,
Une fille toujours souple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon , et je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

E R I S E.

Je connais bien mon frère , et j'ai lu dans son cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai fans réplique à ma mère.

D A M I S.

Je parle pour ma sœur.

E R I S E.

Je parle pour mon frère.

L E M A R Q U I S.

Moi je parle pour tous.

M^{me} D U R U.

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans , et vos goûts sont mon choix :
Je sens combien m'honore une telle alliance ;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contents , ou bien je ne pourrai :
J'ai donné ma parole , et je vous la tiendrai.

2 m-M

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah !

M^{me} DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais ? vous alléz encor dire,

Mais mon mari.

M^{me} DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah ! quels coups !

DAMIS.

Quel martyre !

M^{me} DURU.

Oh ! laissez-moi parler. Vous faurez , mes enfans ,
 Que quand on m'époufa j'avais près de quinze ans.
 Je dois tout aux bons soins de votre honoré père :
 Sa fortune déjà commençait à se faire ;
 Il eut l'art d'amasser et de garder du bien ,
 En travaillant beaucoup et ne dépensant rien.
 Il me recommanda , quand il quitta la France ,
 De fuir toujours le monde , et surtout la dépense.
 J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
 Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
 Au fond d'un galetas il reléguait ma vie ,
 Et plus honnêtement je me suis établie.
 Il voulait que son fils , en bonnet , en rabat ,
 Traînât dans le palais la robe d'avocat :

Au régiment du roi je le fis capitaine.
 Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
 Que de monsieur Gripon et la fille et le fils
 Par un beau mariage avec nous soient unis.
 Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

D A M I S.

Et nous aussi.

M^{me} D U R U.

Je crains quelque déconvenue,
 Je crains de mon mari le courroux véhément.

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien de loin.

M^{me} D U R U.

Son cher correspondant,
 Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
 Ferme, depuis un an, les cordons de sa bourse.

D A M I S.

Il vous en reste assez.

M^{me} D U R U.

Oui, mais j'ai consulté...

L E M A R Q U I S.

Hélas ! consultez-nous.

M^{me} D U R U.

Sur la validité

D'une telle démarche ; et l'on dit qu'à votre âge
 On ne peut furement contracter mariage
 Contre la volonté d'un propre père.

D A M I S.

Non,

Lorsque ce propre père , étant dans la maison ,
 Sur son droit de présence obstinément se fonde :
 Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
 On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, et quand ? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

M^{me} DURU, LE MARQUIS, ERISE,
 DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA monsieur Gripon qui veut forcer la porte ;
 Il vient pour un grand cas , dit-il , qui vous importe.
 Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre ?

M^{me} DURU.

Hélas !

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCENE V.

M^{me} DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS,
 M. GRIPON, MARTHE.

M^{me} DURU.

Si tard , monsieur Gripon , quel sujet vous attire ?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mm 4

M^{me} DURU.

Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici

L'ordre de votre père, et je le porte ici.

Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre :

Ils le feront du moins, et sans beaucoup attendre.

Lisez.

(il lui donne une lettre.)

M^{me} DURU.

L'ordre est très-net ; que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef

Obéir sans réplique, et tout bâcler en bref.

Il reviendra bientôt ; et même, par avance,

Son commis vient régler des comptes d'importance.

J'ai peu de temps à perdre ; ayez la charité

De dépêcher la chose avec célérité.

M^{me} DURU.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.

Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE, ensemble.

Tout comme vous ; ma mère.

LE MARQUIS à *M. Gripon*.

De nos communs désirs il faut presser l'effet.

Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me fens pas d'aïse.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aïse ?

LE MARQUIS.

Mais . . . j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur

De votre ami Duru, de toute la famille,

De madame sa femme, et surtout de sa fille.

Cet hymen est si cher, si précieux pour moi ! . . .

Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,

Ces amis du logis font de mauvais augure.

Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi ! si tôt ?

M^{me} D U R U.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter ?
C'est pouffer avec nous vivement votre pointe.

M. G R I P O N.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

M^{me} D U R U.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille et voir un peu mon gendre.

M. G R I P O N.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait,

M^{me} D U R U.

Les aimables enfans !

D A M I S.

Oh ! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. G R I P O N.

Pour ma Phlipotte ?

D A M I S.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, et m'a donné son cœur.

M. G R I P O N.

On ne t'a rien donné ; je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(à Erise.)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ERISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !

L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête et des gens qu'on marie,

(le Marquis lui fait de grandes révérences.)

(à Mme Duru.)

Or ça, j'ai réussi dans ma commission.

Je vois pour votre époux votre soumission ;

Il ne faut à présent qu'un peu de signature.

J'amenerai demain le futur, la future.

Vous aurez deux enfans, souples, respectueux ;

Grands ménagers ; enfin on fera content d'eux.

Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

M^{me} DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde

Sur les leçons d'un père, et sur leurs sentimens,

Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

D A M I S.

J'aime déjà leur grâce et simple et naturelle.

E R I S E.

Leur bon sens dont leur père est le parfait modèle.

L E M A R Q U I S.

Je leur crois bien du goût.

M. G R I P O N.

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monsieur là ?

(à *Mme Duru.*)

A demain donc , Madame ; une noce frugale

Préparera sans bruit l'union conjugale.

Il est tard , et le soir jamais nous ne fortons.

D A M I S.

Eh ! que faites-vous donc vers le soir ?

M. G R I P O N.

Nous dormons.

On se lève avant jotr ; ainsi fait votre père :

Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.

Soyez sobre , attentif à placer votre argent ;

Ne donnez jamais rien , et prêtez rarement.

Demain de grand matin , je reviendrai , Madame.

M^{me} D U R U.

Pas si matin.

L E M A R Q U I S.

Allez , vous nous ravifiez l'ame.

M. G R I P O N.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

M A R T H E, *l'arrêtant par le bras.*

Monfieur, un mot.

M. G R I P O N.

Eh quoi ?

M A R T H E.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire ?

M. G R I P O N.

Propofez.

M A R T H E.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, et Phlipot votre fils ?

M. G R I P O N.

Oui.

M A R T H E.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. G R I P O N.

Pas toujours.

M A R T H E.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux préfens.

M. G R I P O N.

Comment ?

M A R T H E.

Payez la dot, et gardez vos enfans.

M. G R I P O N.

Madame , il nous faudra chasser cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.

(*il s'en va , et tout le monde lui fait la révérence.*)

S C E N E V I.

M^{me} DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS,
MARTHE.

M A R T H E.

EH bien , vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

D A M I S.

Madame , vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir foudain ce marché détestable.

L E M A R Q U I S.

Contre nos ennemis formons vite un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame , on vous y force , et tout vous autorise ,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

E R I S E.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

D A M I S.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiète
En revenant demain trouve la noce faite.

M^{me} D U R U.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
 Résolez-vous, Madame, ou nous sommes perdus.

M^{me} DURU.

Le péril est pressant, et je suis bonne mère;
 Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,

A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
 D'amener à l'instant le notaire du coin,
 D'ordonner le souper, de mander la musique:
 S'il est quelque autre usage admis dans la pratique,
 Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison,
 Et je veux que demain maître Isaac Gripon
 Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils et celui de mon frère.

M^{me} DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Oui, ma mère.

M^{me} DURU.

Fort bien.

Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT ! dans ce logis est-on fou , mon garçon ?
 Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison ?
 Quoi ! deux tables encore impudemment dressées !
 Des débris d'un festin , des chaises renversées ,
 Des laquais étendus ronflans sur le plancher ,
 Et quatre violons , qui , ne pouvant marcher ,
 S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
 N'es-tu pas tout honteux ?

DAMIS.

Non ; mon ame est émue
 D'un sentiment si doux , d'un si charmant plaisir ,
 Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux ! que diable veux-tu dire ?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
 Un délire de joie , un transport inouï.

A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici

Que livrés par avance au lien qui nous presse ,
 Après un long souper , la joie et la tendresse ,

Préparant

Préparant à l'envi le lien conjugal ,
 Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. G R I P O N.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
 Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
 Cette vie à ton père à coup sûr déplaira.
 Et que feras-tu donc quand on te marîra ?

D A M I S.

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure ,
 Ces traits , ces feux sacrés , l'ame de la nature ,
 Cette délicatesse et ces ravissemens ,
 Qui ne sont bien connus que des heureux amans !
 Si vous saviez. . . .

M. G R I P O N.

Je fais que je ne puis comprendre
 Rien de ce que tu dis.

D A M I S.

Votre cœur n'est point tendre.
 Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
 Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. G R I P O N.

Si fait , si fait.

D A M I S.

Comment ? Vous aussi , vous ?

M. G R I P O N.

Moi-même.

D A M I S.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
 Les douceurs. . . .

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à madame Gripon :
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

D A M I S.

Je le crois bien ; enfin , vous me le pardonnez ?

M. GRIPON.

Oui-dà , quand les contrats seront faits et signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche ;
Finissons tout.

D A M I S.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi ? ta mère ?

D A M I S.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

D A M I S.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute ; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton père ; il viendra promptement ;
Et déjà son commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.

Il fera très-fâché du train qu'on fait ici ;
 Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
 C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie ;
 Elle a trente-sept ans , fille honnête , accomplie ,
 Qui , seule avec mon fils , compose ma maison ;
 L'été sans éventail , et l'hiver sans manchon ,
 Blanchit , repasse , coud , compte comme Barrême ,
 Et fait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
 Prends exemple sur elle , afin de vivre heureux.
 Je reviendrai ce soir vous marier tous deux ,
 Tu parais bon enfant , et ma fille est bien née :
 Mais , crois-moi , ta cervelle est un peu mal tournée ;
 Il faut que la maison soit sur un autre pied.
 Dis-moi , ce grand flandrin , qui m'a tant ennuyé ,
 Qui toujours de côté me fait la révérence ,
 Vient-il ici souvent ?

D A M I S.

Oh ! fort souvent.

M. G R I P O N.

Je pense
 Que pour cause il est bon qu'il ne revienne plus.

D A M I S.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. G R I P O N.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon , et j'espère
 Morigéner bientôt cette tête légère ;
 Mais surtout plus de bal : je ne prétends plus voir
 Changer la nuit en jour , et le matin en soir.

N n 2

D A M I S.

Ne craignez rien.

M. G R I P O N.

Eh bien, où vas-tu ?

D A M I S.

Satisfaire

Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. G R I P O N.

Il brûle pour Phlipotte.

D A M I S.

Après avoir dansé,

Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,

Je vais, Monsieur, je vais... me coucher... je me flatte

Que ma passion vive, autant que délicate,

Me fera peu dormir en ce fortuné jour,

Et je ferai long-temps éveillé par l'amour.

(il l'embrasse.)

S C E N E I I.

M. G R I P O N *seul.***L**ES romans l'ont gâté ; sa tête est attaquée ;

Mais celle de son père est bien plus détraquée.

Il veut incognito rentrer dans sa maison.

Quel profit à cela ? quel projet sans raison !

Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère ;

Mais je fais ce qu'il veut ; ma foi, c'est son affaire.

Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,

Et... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

S C E N E I I I.

M. D U R U , M. G R I P O N.

M. D U R U.

Q U E L L E réception ! après douze ans d'absence !
Comme tout se corrompt, comme tout change en France !

M. G R I P O N.

Bonjour, compère.

M. D U R U.

O Ciel !

M. G R I P O N.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. D U R U.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !
A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison, je crois, du diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. G R I P O N.

Il parle long-temps seul, c'est signe de démence.

M. D U R U.

Je l'ai bien mérité par ma fotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire :
M'en voilà bien payé, que résoudre ? que faire ?
Je suis affaîné, confondu, ruiné.

M. G R I P O N.

Bonjour, compère. Eh bien, vous avez terminé
 Assez heureusement un assez long voyage.
 Je vous trouve un peu vieux.

M. D U R U.

Je vous dis que j'enrage.

M. G R I P O N.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir ;
 On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. D U R U.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées!..

M. G R I P O N.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.

J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
 Trois cents deux mille francs, dix-huit sols neuf deniers.
 Revenez-vous bien riche ?

M. D U R U.

Oui.

M. G R I P O N.

Moquez-vous du monde.

M. D U R U.

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
 J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(il montre son porte-feuille.)

Je suis outré, perdu.

M. G R I P O N.

Quoi ! n'est-ce que cela ?

Il faut se consoler.

M. D U R U.

Ma femme me ruine.

Vous voyez quel logis et quel train. Là coquine!....

M. G R I P O N.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. D U R U.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant
A venir déjeuner dans son appartement.

M. G R I P O N.

Chasse tous ces coquins.

M. D U R U.

C'est ce que je veux faire.

M. G R I P O N.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien ;
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. D U R U.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme ?

M. G R I P O N.

Tout comme tu voudras.

M. D U R U.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu ?

M. G R I P O N.

Selon ta fantaisie.

M. D U R U.

Ah ! le maudit ménage !

Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. G R I P O N.

Oh ! fort bien : sur ce point nous ferons tous contents ;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. D U R U.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. G R I P O N.

De la peine ? au contraire ;

Ils ont avec plaisir conclu soudainement.

Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle , sur ma parole ,
Pour mon petit Gripon.

M. D U R U.

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. G R I P O N.

Oh ! tout est résolu ,

Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. D U R U.

Mais , ma femme ?

M. G R I P O N.

Oh ! parbleu , ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère :

J'ai

J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;
Et nous les marîrons fans leur donner un fou.

M. D U R U.

Fort bien.

M. G R I P O N.

L'argent corrompt la jeunefse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. D U R U.

Mais ma femme ?

M. G R I P O N.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. D U R U.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. G R I P O N.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. D U R U.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte,
Si le fang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. G R I P O N.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le fang parle ? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont époufer les miens ?

Adieu : j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille et mon fils, pour conclure et figner.

S C E N E I V.

M. D U R U *seul.*

LES affaires vont bien ; quant à ce mariage,
 J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage,
 C'est un scandale affreux , et qui me pousse à bout.
 Il faut tout observer , découvrir tout , voir tout.

(on sonne.)

J'entends une sonnette et du bruit ; on appelle.

S C E N E V.

M. D U R U , M A R T H E à la porte.

M. D U R U.

OH ! quelle est cette jeune et belle demoiselle
 Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
 Est-ce ma fille ? Mais . . . j'en ai peur : en effet :
 Elle est bien faite au moins , passablement jolie ,
 Et cela fait plaisir. Ecoutez , je vous prie ;
 Où courez-vous si vite , aimable et chère enfant ?

M A R T H E.

Je vais chez ma maîtresse , en son appartement.

M. D U R U.

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui , ma mignonne ?

M A R T H E.

De madame Duru.

M. D U R U , à part.

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti , m'instruire , si je puis. . .
Ecoutez.

M A R T H E.

Quoi , Monsieur ?

M. D U R U.

Savez-vous qui je suis ?

M A R T H E.

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. D U R U.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître ,
Et de monsieur Gripon. Je puis très-aisément
Vous faire ici du bien , même en argent comptant.

M A R T H E.

Vous me ferez plaisir. Mais , Monsieur , le temps presse ;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. D U R U.

Se coucher quand il est neuf heures du matin ?

M A R T H E.

Oui , Monsieur.

M. D U R U.

Quelle vie et quel horrible train !

M A R T H E.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue ;
Après le jeu l'on danse , et puis on dort.

M. D U R U.

J'avoue

• O o •

Que vous me surprenez ; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fit un si beau fracas.

M A R T H E.

Quoi ! cela vous surprend , vous bon homme , à votre âge ?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari ;
Et quand on tient maison , chacun en use ainsi.

M. D U R U.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre ;
Qu'est-ce tenir maison ?

M A R T H E.

Faut-il tout vous apprendre ?
D'où diable venez-vous ?

M. D U R U.

D'un peu loin.

M A R T H E.

Je le voi.

Vous me paraissez neuf , quoiqu'antique.

M. D U R U.

Ma foi,

Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse,
Vous tenez donc maison ?

M A R T H E.

Oui.

M. D U R U.

Mais de quelle espèce ?

Et dans cette maison que fait-on , s'il vous plaît ?

M A R T H E.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. D U R U.

J'y prends quelque intérêt.

M A R T H E.

Vous, Monsieur ?

M. D U R U. (à part.)

Oui, moi-même. Il faut que je hafarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;
Ce n'est pas fans regret ; mais effayons enfin.

(haut.)

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

M A R T H E.

Grand merci.

M. D U R U.

Méritez un tel effort, ma belle ;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense ?

M A R T H E.

Quelque amant ! vous osez attaquer notre honneur ?
Quelque amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne fais qui mē tient que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous ?

M. D U R U.

Eh ! pardon.

O o 3

M A R T H E.

Apprenez

Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. D U R U.

Eh ! mais...

M A R T H E.

Elle est trop bonne ,

Trop sage, trop honnête et trop douce personne ;
Et vous êtes un sot avec vos questions ;

(on sonne.)

J'y vais... un impudent, un rodeur de maisons ;

(on sonne.)

Tout à l'heure... un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles !

(on sonne.)

Eh, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà

(on sonne.)

Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

S C E N E V I.

M. D U R U *seul.*

JE ne fais si je dois en croire sa colère ;
Tout ici m'est suspect ; et sur ce grand mystère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;

Et toutes, se liguant pour nous en faire accroire,
 S'entendent contre nous comme larrons en foire,
 Non, je n'entrerai point; je veux examiner
 Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
 Que vois-je? Un beau monsieur fortant de chez ma femme!
 Ah! voilà comme on tient maison!

S C E N E V I I.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement
 de madame Duru en lui parlant tout haut.*

L E M A R Q U I S.

A D I E U, Madame.

Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

L E M A R Q U I S.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor? Fort bien.

Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
 L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
 On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

L E M A R Q U I S.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en faurais douter.

Volets fermés, au lit ; rendez-vous, porte close ;
La suivante à mon nez complice de la chose !

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents ?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah scélérate !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne ferait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux Antipodes,

Dans les Indes , je crois , coufu d'or et d'argent.

M. D U R U.

Mais vous connaissez fort Madame ?

L E M A R Q U I S.

Apparemment :

Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle ,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection ,
Parlez , j'ai du crédit , je crois , dans la maison.

M. D U R U.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

L E M A R Q U I S.

Ma foi , de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu ; prenez surtout le soin
D'apporter quelque argent dont nous avons besoin.
Bonsoir.

M. D U R U , *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*au Marquis.*)

Que l'enfer... Mais, Monsieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici ?

L E M A R Q U I S.

Tout auprès , et j'y vais. Oui ; l'ami , la voici.

(*il entre chez Erise et ferme la porte.*)

M. D U R U.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille :
Il sort de chez ma femme , et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir , et je succombe enfin.
Justice ! je suis mort.

SCÈNE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

EH, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange forte ?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit ?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste Ciel ! et comment son frère l'avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe
Sans plaider ?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne fais ; il paraît qu'il est extravagant ;
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

E R I S E.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre ?

L E M A R Q U I S.

Ma foi , je n'en fais rien , cet homme est si bizarre !

E R I S E.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché ?

M. D U R U.

Son mari !... J'en suis quitte encore à bon marché.
C'est-là votre mari ?

E R I S E.

Sans doute , c'est lui-même.

M. D U R U.

Lui, le fils de Gripon ?

E R I S E.

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. D U R U.

Que la fièvre le ferre !

L E M A R Q U I S.

Ah ! daignez condescendre !...

M. D U R U.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, je vous en fais la confiance entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur fait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?

Serait-il point aussi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur ?

L E M A R Q U I S.

Oui, Monsieur.

M. D U R U.

Je n'y conçois plus rien.

Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

L E M A R Q U I S.

Il regarde cela comme une bagatelle.

C'est un homme occupé toujours du denier dix,

Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. D U R U.

Mais jadis

Il avait l'esprit net.

L E M A R Q U I S.

Les grands travaux et l'âge

Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. D U R U.

Ce double mariage est donc fait?

E R I S E.

Oui, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;

N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. D U R U.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,

D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

L E M A R Q U I S.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;

Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute est légère.

Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,

Que la noce n'ait pas horriblement coûté,

On peut vous pardonner cette vivacité.

Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,

Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.

Je vais enfin parler à sa mère, et pour cause. . .

ERISE.

Ah ! gardez-vous en bien, Monsieur ; elle repose.

Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de soins. . .

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.

Ainsi dans ce logis je ne puis voir personne ?

L E M A R Q U I S.

Il est de certains cas où des hommes de sens
 Se garderont toujours d'interrompre les gens.
 Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame
 Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
 Ecrivez à son père un détail si charmant.

E R I S E.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. D U R U.

Et son contentement ! Je ne fais si ce père
 Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
 Quelle éveillée !

L E M A R Q U I S.

Adieu. Revenez vers le soir,
 Et soupez avec nous.

E R I S E.

Bonjour, jusqu'au revoir.

L E M A R Q U I S.

Serviteur.

E R I S E.

Toute à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAIS Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a faisi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger font un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste, en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons, sans plus tarder. Ma femme ! holà, qu'on m'ouvre.

(il heurte.)

Ouvrez, vous dis-je ; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
 De ma femme à mon gendre, et du gendre à mon fils,
 On répond en ronflant. Les valets, les servantes
 Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaifantes
 Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
 Si vite mariés, font au lit trop long-temps.
 Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
 Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat
 et une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu.

Il faut conclure tout.

Théâtre. Tome VII.

† Pp

M. DURU.

Tout est assez conclu.
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour confommer la chose.

M. DURU.

La chose est confommée.

M. GRIPON.

Oh ! oui : je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours !

M. GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez ; tout est fait.

M. GRIPON.

Ça , compère,
Votre femme est instruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme ; elle dort , et mon fils
Dort avec votre fille ; et mon gendre au logis
Avec ma fille dort , et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage ?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou ?

M. DURU.

Quoi ! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte et ses appas ?
Les noces , cette nuit , n'auraient pas été faites ?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes ,
Elle s'habille en hâte ; et mon fils son cadet ,
Pour épargner les frais , met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non , sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour ,
Vous payerez bien cher ce détestable tour !
Lâches , vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout ; je prétends tout connaître :
Fais descendre mon fils ; va , compère , dis-lui
Qu'un ami de son père arrive d'aujourd'hui ,
Vient lui parler d'affaire , et ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre ;
Il faut un commissaire ; il faut verbaliser ;
Il faut venger Phlipotte.

Pp 2

M. DURU.

Eh, cours fans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelque argent, mais n'importe.

M. DURU.

Eh, va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

S C E N E I I I.

M. DURU *seul.*

O voyage cruel !
 O pouvoir marital, et pouvoir paternel !
 O luxe ! maudit luxe ! invention du diable !
 C'est toi qui corromps tout, perdstout, monstre exécration !
 Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.
 J'entrevois là-deffous un tas d'iniquités,
 Un amas de noirceurs, et furtout de dépenses,
 Qui me glacent le sang et redoublent mes tranfes.
 Epouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur ;
 Je ne fais si je dois en mourir de douleur ;

Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS, à M. Gripon.

QUEL est cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,

Etes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!

Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

D A M I S.

Aussi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. G R I P O N.

Mariés !

M. D U R U.

Scélérat !

M. G R I P O N.

A qui donc ?

D A M I S.

A ma femme.

M. G R I P O N.

A ma Phlipotte ?

D A M I S.

Non.

M. D U R U.

Je me fens percer l'ame.

Quelle est-elle ? En un mot, vîte , répondez-moi.

D A M I S.

Vous êtes curieux et poli , je le voi.

M. D U R U.

Je veux savoir de vous celle qui , par surprise ,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

D A M I S.

Quelle est ma femme ?

M. D U R U.

Oui, oui.

D A M I S.

C'est la sœur de celui
 A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. G R I P O N.

Quel galimatias !

D A M I S.

La chose est toute claire.

Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
 Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
 D'établir au plutôt et sa fille et son fils.

M. D U R U.

Eh bien, traître ?

D A M I S.

A cet ordre elle s'est asservie,
 Non pas absolument, mais du moins en partie.
 Il veut un prompt hymen ; il s'est fait promptement.
 Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
 Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause ;
 Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
 Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
 Est un homme. . .

M. G R I P O N.

Ah ! c'est-là cet ami du logis.
 On s'est moqué de nous ; je m'en doutais, compère.

M. D U R U.

Allons, faites venir vite le commissaire,
 Vingt huiffiers.

D A M I S.

Et qui donc êtes-vous , s'il vous plaît ,
 Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
 Cher ami de mon père , apprenez que peut-être ,
 Sans mon respect pour lui , cette large fenêtré
 Serait votre chemin pour vider la maison :
 Dénichez de chez moi.

M. D U R U.

Comment, maître fripon,
 Toi me chasser d'ici ! Toi , scélérat , fauffaire ,
 Aigrefin , débauché , l'opprobre de ton père !
 Qui n'es point avocat !

S C E N E V et dernière.

M^{me} DURU , sortant d'un côté avec MARTHE ; LE
 MARQUIS , sortant de l'autre avec ERISE ;
 M. DURU , M. GRIPON , DAMIS.

M^{me} D U R U , dans le fond.

MON carrosse est-il prêt ?
 D'où vient donc tout ce bruit ?

L E M A R Q U I S.

Ah ! je vois ce que c'est.

M A R T H E.

C'est mon questionneur.

L E M A R Q U I S.

Oui , c'est ce vieux visage ,
 Qui semblait si surpris de notre mariage.

M^{me}

M^{me} DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère, se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

M^{me} DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ! quels traits ! c'est lui-même, et mon ame...

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !

Oh ! comme elle est changée ; elle n'a plus, ma foi,

De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

M^{me} DURU.

Quoi ! c'est vous, mon mari, mon cher époux ?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Mon père !

M^{me} DURU.

Daignez jeter, Monsieur, un regard moins sévère

Sur moi, sur mes enfans, qui font à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

D A M I S.

A vos pieds....

M. D U R U.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi? C'est ainsi que l'on m'aime.

M. G R I P O N.

C'est la force du sang.

D A M I S.

Je ne suis pas devin.

M^{me} D U R U.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfans?

M. D U R U.

Vous n'êtes point ma femme; elle était ménagère;
Elle cousait, filait, faisait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis enforcélé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance.

Des soupers dans la nuit , à midi petit jour !
 Auprès de votre lit un oisif de la cour !
 Et portant en public le honteux étalage
 Du rouge enluminé qui peint votre visage !
 C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?
 Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant ,
 Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

D A M I S.

Quel père !

L E M A R Q U I S,

Quel beau-père !

E R I S E.

Eh ! bon Dieu , quel langage !

M^{me} D U R U.

Je puis avoir des torts , vous , quelques préjugés.
 Modérez-vous , de grâce , écoutez et jugez.
 Alors que la misère à tous deux fut commune ,
 Je me fis des vertus propres à ma fortune ;
 D'élever vos enfans je pris sur moi les soins ;
 Je me refusai tout pour leur laisser , du moins ,
 Une éducation qui tint lieu d'héritage.
 Quand vous eûtes acquis , dans votre heureux voyage,
 Un peu de bien commis à ma fidélité ,
 J'en fus placer le fonds ; il est en sureté.

M. D U R U.

Oui.

M^{me} D U R U.

Votre bien s'accrut ; il servit , en partie ,
 A nous donner à tous une plus douce vie.

Qq 2

Je voulus dans la robe élever votre fils ;
 Il n'y parut pas propre , et je changeai d'avis : (a)
 De mon premier état je foutins l'indigence ;
 Avec le même esprit j'use de l'abondance.
 On doit compte au public de l'usage du bien ;
 Et qui l'enfevelit est mauvais citoyen ;
 Il fait tort à l'Etat , il s'en fait à foi-même.
 Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
 Manquer du nécessaire , auprès d'un coffre-fort ,
 Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
 Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
 Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
 Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
 Etre riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. D U R U.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance !
 Gripon , je souffrirais que pendant mon absence
 On dispose de tout , de mes biens , de mon fils ,
 De ma fille !

M^{me} D U R U.

Monsieur , je vous en écrivis.
 Cette union est sage , et doit vous le paraître.
 Vos enfans sont heureux , leur père devrait l'être.

M. D U R U.

Non ; je ferais outré d'être heureux malgré moi.
 C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi ,
 Femme , fils , gendre , fille , ainsi se réjouissent.

M^{me} DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. DURU.

Non, non, non, non ; il faut être maître chez soi.

M^{me} DURU.

Vous le ferez toujours.

ERISE.

Ah ! disposez de moi.

M^{me} DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire ;

Serez-vous inflexible ?

M^{me} DURU.

Ah, mon époux !

DAMIS, ERISE, *ensemble.*

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,

Ça demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendrissez-vous :

Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie ;

Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.

Personne n'attendait que vous vinssiez ici ;

La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.

Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
 Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
 Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
 Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penses-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?
 La chose est sans remède, et ma Phlipotte aura
 Cent avocats pour un fitôt qu'elle voudra.

M^{me} DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
 Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
 Mes enfans sont pourvus ; et puisque de son bien,
 Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
 Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ;
 Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

M^{me} DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous font-ils placés ?

M^{me} DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(il veut lui donner son porte-feuille, et le remet dans sa poche.)

M^{me} D U R U.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux :
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. D U R U.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut avec confiance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième et dernier acte.

V A R I A N T E S

DE LA FEMME QUI A RAISON.

(a) **D**ANS les éditions précédentes on lifait ces vers, que l'auteur fe propofait de fupprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature ;
Il eft né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à fes talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageufement j'ai marié ma fille ;
La paix et les plaifirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis ; des feigneurs fans fracas,
Sans vanité, fans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaïment et paffent la foirée :
La chère eft délicate et toujours modérée ;
Le jeu n'eft pas trop fort ; et jamais nos plaifirs
Ne nous ont, grâce au ciel, caufé de repentirs.
Dans mon premier état, &c.

Fin du Tome feptième.

T A B L E

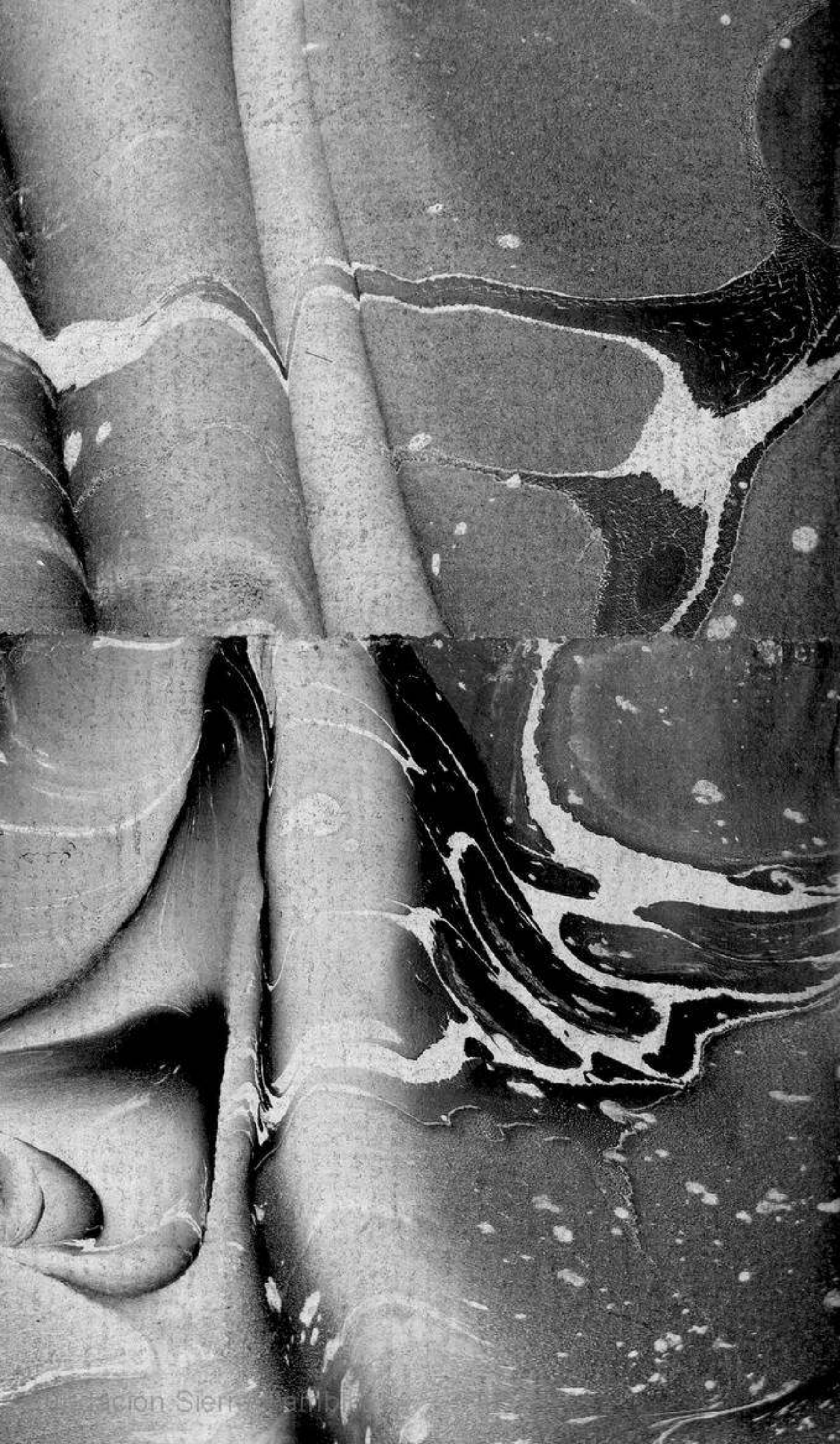
D E S P I E C E S

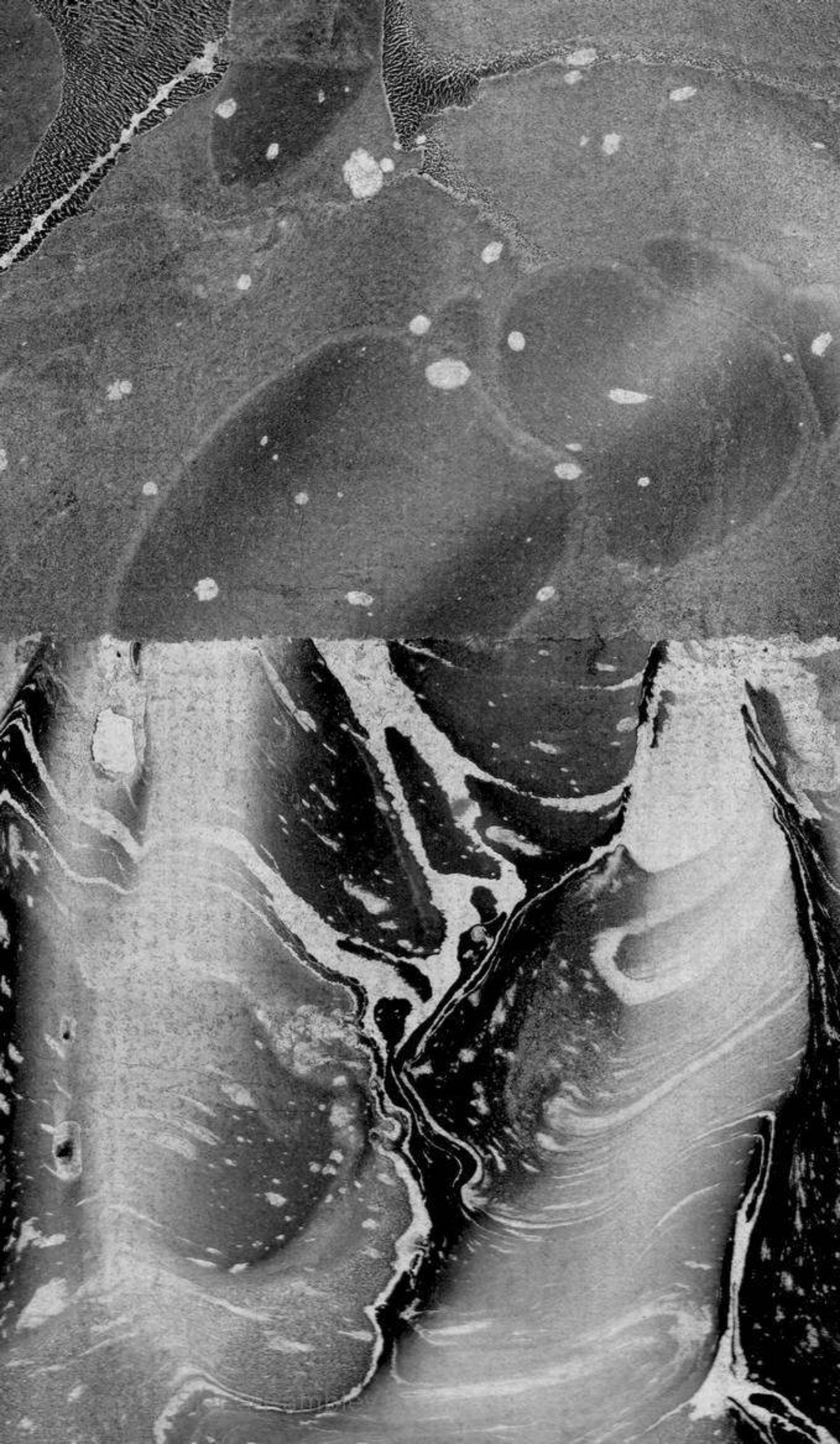
CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET , <i>comédie.</i>	Page 3
A MADAME LA MARQUISE DE PRIE.	5
VARIANTES DE L'INDISCRET.	49
L'ENFANT PRODIGUE , <i>comédie.</i>	51
PREFACE DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1736.	53
VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE.	165
LA PRUDE , <i>comédie.</i>	167
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.	169
PROLOGUE.	171
AUTRE PROLOGUE, <i>réçité par M. de Voltaire sur le théâtre de Sceaux, devant madame la duchesse du Maine avant la représentation de la comédie de la Prude.</i>	176
NANINE, OU LE PREJUGÉ VAINCU , <i>comédie.</i>	303
PREFACE.	305

LA FEMME QUI A RAISON, <i>comédie.</i>	401
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	403
VARIANTES DE LA FEMME QUI A RAISON.	464

Fin de la Table du Tome septième.







Fu

VOLTAIRE

.7.

THEATRE

6488